

UNIVERSITÉ DU QUÉBEC

MÉMOIRE PRÉSENTÉ À  
L'UNIVERSITÉ DU QUÉBEC À TROIS-RIVIÈRES

COMME EXIGENCE PARTIELLE  
À LA MAÎTRISE EN ÉTUDES QUÉBÉCOISES

PAR  
SIMON LEDUC

L'EXPÉRIENCE DE CAPTIVITÉ DES PRISONNIERS DE GUERRE CANADIENS-  
FRANÇAIS EN ALLEMAGNE PENDANT LA SECONDE GUERRE MONDIALE

DÉCEMBRE 2015

Université du Québec à Trois-Rivières

Service de la bibliothèque

Avertissement

L'auteur de ce mémoire ou de cette thèse a autorisé l'Université du Québec à Trois-Rivières à diffuser, à des fins non lucratives, une copie de son mémoire ou de sa thèse.

Cette diffusion n'entraîne pas une renonciation de la part de l'auteur à ses droits de propriété intellectuelle, incluant le droit d'auteur, sur ce mémoire ou cette thèse. Notamment, la reproduction ou la publication de la totalité ou d'une partie importante de ce mémoire ou de cette thèse requiert son autorisation.

## RÉSUMÉ

Durant la Seconde Guerre mondiale, près de 9000 soldats canadiens sont capturés par les forces de l'Axe. Une portion de ce nombre inclut les militaires canadiens-français qui se retrouvent prisonniers en Allemagne nazie. Comment ces individus vivent-ils leur captivité incarcérés dans des camps où les règles sont appliquées par l'armée allemande et les prisonniers sont majoritairement anglophones? Dans quelle mesure l'identité canadienne-française se manifeste-elle au travers du quotidien derrière les barbelés?

La captivité du prisonnier de guerre en Allemagne se présente sous de nombreux aspects. L'alimentation, l'hygiène, les loisirs et les relations interpersonnelles en sont quatre fondamentaux où l'identité des groupes présents offre des occasions de se manifester. Pourtant, malgré quelques cas isolés, l'identité canadienne-française tend à s'effacer au profit de comportements relevant davantage de la culture occidentale.

Cette réalité s'explique par différents facteurs tels que l'esprit de coopération, la camaraderie militaire, le fardeau commun de la captivité et la tolérance marquée face à la différence de la part des prisonniers. Même les éléments essentiels de l'identité tels que la langue française et la religion catholique perdent de l'importance soit par l'utilisation majoritaire de l'anglais ou la pratique du culte avec des individus de la même confession,

mais de nationalités différentes. Les sociabilités qui s'établissent autour de la nourriture ou des loisirs démontrent également que les Canadiens français ne se limitent pas aux gens appartenant seulement à leur groupe national, mais socialisent avec tout un chacun.

La situation inverse est également vraie, car l'on constate que les gardes de l'armée allemande ne traitent pas les prisonniers canadiens d'une façon différente des autres prisonniers issus du *Commonwealth*. Aucun comportement de la part des Canadiens français ne suscite une attitude différente chez les geôliers, autant dans la distribution des privilèges que des punitions.

En définitive, sur le plan identitaire, l'expérience de captivité des prisonniers de guerre canadiens-français en Allemagne durant la Seconde Guerre mondiale ne se distingue pas réellement. L'importance des comportements majoritairement occidentaux et l'absence d'attitudes intolérantes envers eux amènent les Canadiens français à s'adapter au quotidien en cherchant plutôt à réduire les aspects négatifs de leur sort et à favoriser les opportunités.

## REMERCIEMENTS

Plusieurs personnes ont contribué de près ou de loin à la rédaction de ce mémoire de maîtrise et je tiens à les remercier ici. Tout d'abord, monsieur Pierre Lanthier, directeur de cette recherche qui m'a épaulé et conseillé avec une rigueur et une générosité magnifique durant toutes les étapes de ce long travail. Je remercie également tous les anciens combattants qui ont accepté de se soumettre à nos questions, ils sont les piliers de cette recherche.

Je suis aussi très reconnaissant à messieurs Guy Bordeleau et Pierre Vennat ainsi qu'à madame Diane Tardif pour les contacts précieux qu'ils ont fournis.

Je ne pourrai jamais assez remercier les membres de ma famille ainsi que mes amis qui ont su m'épauler et m'encourager quotidiennement. Mon épouse Marianne Crépeau, ma mère Yolande Bourque ainsi que son mari Giuseppe Disano sont particulièrement méritants pour leur patience.

Finalement, ce travail doit son existence à monsieur Lucien Leduc, mon grand-père paternel qui fut prisonnier de guerre après sa capture sur les plages de Dieppe avec les Fusiliers Mont-Royal. Son vécu a été la bougie d'allumage de toute cette entreprise.

À la mémoire de mon père, Vincent Leduc.

## TABLE DES MATIÈRES

LISTE DES CARTES.....	vii
INTRODUCTION .....	1
CHAPITRE 1- DEVIS DE RECHERCHE.....	3
1. La problématique de recherche.....	3
1.1 Présentation du sujet de recherche.....	3
1.2 État de la question, bilan de la production scientifique .....	5
1.3 Objet de recherche, questions et hypothèses de recherche .....	17
2. Les moyens d'enquête .....	21
2.1 Présentation des sources .....	21
2.2 Critique de la valeur scientifique des sources.....	24
3. Les méthodes et stratégies de recherche .....	30
3.1 Le plan de travail, les dimensions de l'étude.....	30
3.2 La collecte des données .....	31
3.3 L'analyse de l'information .....	34
CHAPITRE 2 – LA GENÈSE DE L'EXPÉRIENCE DE CAPTIVITÉ.....	36
1. Les événements avant l'arrivée au camp de prisonniers .....	37
1.1 La capture... ..	37
1.2 ...et ses impacts .....	50
1.3 Le transport vers le camp de prisonniers .....	54
2. L'arrivée au camp de prisonniers .....	66
2.1 Les premières impressions des captifs.....	67
2.2 Les formalités administratives du camp .....	70
CHAPITRE 3 – UN JOUR À LA FOIS DANS LE CAMP .....	78
1. L'alimentation comme élément central de la captivité.....	79
1.1 Que mangent les prisonniers?.....	80
1.2 Les rituels de la table .....	91
1.3 Les stratégies alimentaires.....	100
2. L'hygiène et les maladies .....	110
2.1 L'hygiène des corps.....	111
2.2 L'hygiène des bâtiments.....	122
2.3 La santé et les maladies .....	127

CHAPITRE 4 – LES SOCIABILITÉS DERRIÈRE LE BARBELÉ .....	141
1. Les relations interpersonnelles dans le camp.....	141
1.1 Les relations entre prisonniers de guerre .....	142
1.2 Les relations avec les gardes.....	152
2. Le quotidien et les loisirs .....	167
2.1 Les loisirs physiques.....	174
2.2 Les loisirs de l'esprit.....	179
3. La libération.....	194
CONCLUSION .....	200
ANNEXES .....	207
BIBLIOGRAPHIE .....	212



**LISTE DES CARTES**

## CARTE 1

Camps de prisonniers dans le Reich allemand..... 210

## CARTE 2

Plan d'un «bloc» destiné aux prisonniers dans un *Stalag*..... 211

## INTRODUCTION

L'historiographie traitant de la Seconde Guerre mondiale est l'une de celles que l'on peut considérer comme très vastes. Il suffit de regarder rapidement un rayon de bibliothèque ou de librairie pour comprendre l'engouement public et scientifique envers ce conflit. Pourtant, malgré la quantité impressionnante de publications sur le sujet, certains thèmes demeurent encore aujourd'hui vierges ou peu défrichés. C'est le cas de l'expérience des prisonniers de guerre, et plus particulièrement celui des prisonniers de guerre canadiens-français.

En effet, les études de niveau universitaire consacrées aux prisonniers de guerre ne sont pas légion, tout particulièrement dans le cas des prisonniers canadiens-français incarcérés en Allemagne. Pourtant, selon Anciens Combattants Canada, c'est environ 9 000 Canadiens qui sont capturés durant la Seconde Guerre mondiale, tous corps d'armées confondus, et majoritairement internés en Allemagne nazie<sup>1</sup>. De ce nombre, 1 946 sont capturés à l'occasion du débarquement de Dieppe et un peu plus de 26% d'entre eux sont des soldats canadiens-français<sup>2</sup>. Ces chiffres démontrent que la petite histoire des prisonniers de guerre canadiens-français représente un aspect à ne pas

---

<sup>1</sup> ANCIENS COMBATTANTS CANADA. *Prisonniers de Guerre de la Seconde Guerre Mondiale*, [En ligne], <http://www.veterans.gc.ca/fra/remembrance/history/historical-sheets/pow> (Page consultée le 20 juillet 2015)

<sup>2</sup> Cette donnée est obtenue en calculant la proportion des soldats issus des Fusiliers Mont-Royal participant au raid de Dieppe. Quelques individus d'origine canadienne-française peuvent se retrouver dans les autres régiments à majorité anglophone tel que le Royal Highland Regiment (The Black Watch of Canada) lui aussi basé à Montréal, mais cela nous apparaît négligeable dans ce cas.

négliger de la grande histoire de la Seconde Guerre mondiale et du Québec en général. C'est précisément sur ce sujet que porte le présent mémoire de recherche.

Le premier chapitre est consacré d'abord à notre problématique puis aux moyens d'enquête et à la méthodologie que nous avons privilégiée dans cette étude. Le deuxième chapitre présente les individus faisant partie du groupe témoin, leur capture, l'étape du transport et l'arrivée au camp de prisonniers. Le troisième chapitre aborde la captivité sous l'aspect physiologique et il y sera question de l'alimentation et de l'hygiène. Finalement, le quatrième chapitre s'intéresse à la réalité sociale en traitant des relations interpersonnelles qui s'établissent dans le camp ainsi qu'au quotidien et aux loisirs disponibles.

## **CHAPITRE 1**

### **DEVIS DE RECHERCHE**

Le devis de recherche représente la section du texte qui nous permet d'aborder tous les aspects méthodologiques de notre recherche ainsi que les choix qui guident ces derniers. Nous aborderons ici trois aspects centraux de notre démarche soit : la problématique de recherche, les moyens d'enquête et finalement les méthodes et stratégies de recherche.

#### **1 - La problématique de recherche**

##### **1.1- Présentation du sujet de recherche**

Notre recherche s'intéresse aux prisonniers de guerre canadiens-français emprisonnés en Allemagne lors de la Seconde Guerre mondiale. Ainsi, le cadre spatio-temporel de notre recherche se limite au territoire allemand du Troisième Reich, et ce, de 1942 à 1945<sup>1</sup>. D'une façon plus précise, les camps de prisonniers présents dans notre étude se situent tous sur l'actuel territoire géographique de l'Allemagne et de la Pologne. Notre étude s'inscrit dans le champ de l'histoire militaire, mais notre démarche s'éloigne de l'ancienne tradition qui s'intéresse surtout aux déroulements des batailles d'un point de vue stratégique ainsi qu'aux récits biographiques des grands généraux et hommes

---

<sup>1</sup> L'année 1942 est choisie, car c'est par suite du débarquement de Dieppe le 19 août 1942 que sont faits prisonniers nos premiers témoins.

politiques ayant influencé les guerres. À l'inverse, nous nous intéressons aux actes posés et vécus par le soldat ou l'officier vivant l'expérience de la captivité. Le prisonnier de guerre devient l'acteur central et c'est à travers ses perceptions et ses émotions que nous observons les faits historiques en lien avec le combat ou la captivité militaire. Cette perspective d'analyse rejoint les travaux réalisés au cours des quarante dernières années en histoire militaire, et ce, autant en Europe qu'aux États-Unis.

La préoccupation première de notre démarche est de sauvegarder une partie de la mémoire des vétérans québécois en lien avec l'expérience de captivité lors de la Seconde Guerre mondiale. Toutefois, l'objectif principal de notre recherche vise à déterminer en quoi l'expérience de captivité vécue par les prisonniers de guerre canadiens-français est différente ou semblable à celle des militaires issus d'autres groupes nationaux capturés par l'Allemagne, et en particulier ceux venus du Canada anglais et plus généralement des pays anglophones. La question identitaire est fondamentale dans notre analyse et nous tenterons de repérer comment elle se manifeste dans différents aspects de la vie en captivité. À notre connaissance, aucune étude n'a encore abordé le sujet des prisonniers de guerre sous l'angle identitaire, et ce, peu importe les nations étudiées. Il va sans dire qu'en ce qui concerne la comparaison des prisonniers canadiens-français par rapport aux prisonniers canadiens-anglais, américains ou britanniques, nous nous lançons dans une avenue jusqu'ici inexplorée.

## **1.2 - État de la question, bilan de la production scientifique**

L'historiographie concernant les prisonniers de guerre de la Seconde Guerre mondiale compte plusieurs textes scientifiques. Toutefois, la contribution québécoise à cette historiographie est loin d'arriver au premier rang. Outre quelques monographies générales et deux publications universitaires, les historiens québécois semblent laisser de côté l'univers des camps de prisonniers. Ainsi, la majeure partie des contributions scientifiques vient d'Europe et des États-Unis, mais également du Canada anglais.

Dès les premiers contacts avec la production scientifique en lien avec notre sujet, nous réalisons que, dans la majorité des cas, les chercheurs travaillent avant tout sur les prisonniers parlant leur langue ou appartenant à leur nationalité. Il convient toutefois de souligner quelques exceptions, celles d'auteurs anglo-américains portant sur des groupes minoritaires tels que les prisonniers d'origine asiatique, arabe ou encore africaine. L'historiographie française n'accorde aucun texte aux prisonniers canadiens-français; elle est tout entière consacrée aux prisonniers de guerre français, belges ou issus de certaines colonies. Les prisonniers canadiens-français se trouvent de facto récupérés par les chercheurs anglo-saxons qui les assimilent simplement aux prisonniers canadiens.

Par ailleurs, les contributions des différents chercheurs à cette historiographie prennent en majorité la forme d'articles plutôt que de monographies. L'analyse de ces

contributions plus courtes utilise presque exclusivement l'approche thématique afin de décrire un aspect particulier de la captivité, comme l'évasion, les loisirs disponibles, la diplomatie interne du camp ou encore les habitudes de vies avec chaînes aux poignets. Cette perspective enrichit grandement notre connaissance de la vie dans un camp de prisonniers, mais elle n'apporte pas une vue d'ensemble, qui demeure l'exclusivité de quelques monographies.

Dans cette littérature, il faut souligner d'abord les travaux de l'historien Simon P. Mackenzie, de l'auteure et journaliste Midge Gillies ainsi que de l'économiste R. A. Radford. Ces auteurs s'intéressent à l'expérience de captivité telle que vécue par le militaire selon ses émotions et ses perceptions.

La monographie *The Colditz Myth – The Real Story of POW Life in Nazi Germany* de Simon P. Mackenzie écrite en 2004 compare l'expérience des prisonniers de l'*Oflag* IV C (un camp pour officiers prisonniers situé en Saxe) à celle de prisonniers d'autres camps du Reich allemand<sup>2</sup>. Ce texte dépasse l'approche traditionnelle qui se concentre sur une seule réalité, qu'il s'agisse d'un camp ou d'un groupe particulier. Il permet, en procédant par chapitres thématiques, de comparer la situation de l'*Oflag* situé à Colditz à différents autres camps dont certains sont justement ceux où sont détenus quelques individus de notre groupe témoin. Au final, si l'auteur déboulonne les mythes planant

---

<sup>2</sup> MACKENZIE, Simon P. *The Colditz Myth: British and Commonwealth Prisoners of War in Nazi Germany*, London, Oxford University Press, 2006, 450 p.

sur la situation dite terrible de ce camp, l'apport essentiel de sa contribution est de démontrer en quoi la situation d'un camp à l'autre peut varier d'une façon très significative. Mackenzie accumule l'information sur une série de thématiques particulières, pour les réunir dans une synthèse globale. Nous entendons procéder de la même façon.

Dans une monographie parue en 2012, Midge Gillies reprend sensiblement la même méthodologie que celle de Simon P. Mackenzie. Son livre, intitulé *The Barbed-Wire University – The Real Lives of Allied Prisoners of War in the Second World War*, illustre, à l'aide de plusieurs thématiques, le quotidien des prisonniers de guerre en dehors des tentatives d'évasions<sup>3</sup>. Même si l'objectif du texte est essentiellement de comparer la captivité des prisonniers alliés en Allemagne et en Asie, plusieurs réalités propres au cas qui nous intéresse sont mises en valeur. Le courage face à l'inactivité et à l'incertitude, l'évasion mentale par différentes activités et les différentes stratégies mises en place pour contrer les dangers de tous les jours sont au centre de l'analyse effectuée par Gillies. Bien que ce volume procède par thématiques, l'aspect chronologique n'est pas mis de côté et le texte débute dès la capture et se termine avec la libération.

---

<sup>3</sup> GILLIES, Midge. *The Barbed-Wire University – The Real Lives of Allied Prisoners of War in the Second World War*, London, Aurum, 2012, 486 p.



Les travaux de Mackenzie et de Gillies ne sont pas réalisés à l'aide des mêmes sources et avec la même exhaustivité. En fait, le travail de Gillies semble utiliser très peu de sources au profit d'une quantité impressionnante d'ouvrages secondaires au contraire de Mackenzie qui ratisse plus large à ce niveau. Les archives britanniques, américaines et indiennes sont dépouillées ainsi qu'une foule de documents jamais publiés auparavant et appartenant à de nombreux vétérans. Son travail a également l'avantage d'utiliser des témoignages qui sont issus d'une correspondance ou encore d'entrevues entre le chercheur et les anciens prisonniers contrairement à Gillies qui utilise quelques entrevues menées par d'autres chercheurs, mais disponibles publiquement au Royaume-Uni. Ainsi, notre démarche s'apparente beaucoup plus à celle de Mackenzie par la prise en compte du témoignage de captivité issue de correspondance et d'entrevues. Une différence toutefois : notre recherche se consacre uniquement aux entrevues et aux mémoires publiés. À ce sujet, nous n'avons pas connaissance à ce jour d'études utilisant exclusivement des entrevues menées explicitement dans le but d'étudier l'expérience de captivité des prisonniers de guerre en Allemagne lors de la Seconde Guerre mondiale, encore moins en ce qui concerne les prisonniers canadiens-français.

Toujours dans l'analyse thématique, mais cette fois portant sur l'aspect économique des camps de prisonniers de guerre, l'économiste Richard A. Radford apporte une belle contribution aux connaissances sur le sujet<sup>4</sup>. Ayant été fait prisonnier

---

<sup>4</sup> RADFORD, Richard A. "The Economic Organisation of a P.O.W. Camp", *Economica New Series*, [En ligne], Vol. 12, No. 14 (Novembre 1945), p. 189-201, dans *JSTORp* (Page consultée le 15 janvier 2013)

par les nazis, cet homme rédige en 1945 un texte portant sur l'organisation économique que mettent en place les prisonniers de guerre dans les camps. Pour Radford, un aspect de l'organisation sociale des prisonniers de guerre prend racine dans les activités économiques de ces derniers. Il observe également qu'après un temps relativement court, se manifeste la tentative de recreation des institutions sociales, des idées ainsi que des habitudes du monde extérieur<sup>5</sup>. Radford affirme que ce qui est intéressant dans la mise en place de cette vie économique est le fait qu'elle apparaît non par souci d'imitation, mais bien comme une réponse à des besoins et des circonstances immédiates. Ainsi, l'organisation du système économique permet de pallier une situation d'extrême rareté des ressources combinée à une volatilité très forte des pouvoirs de l'offre et de la demande. L'organisation du camp ainsi que ses politiques prennent donc une grande importance dans la captivité les prisonniers.

Grâce aux échanges de biens et services qu'ils entreprennent (et que l'auteur désigne sous le concept d' « activités économiques »), les prisonniers parviennent à améliorer leur confort matériel. L'auteur explique cela par le fait que les prisonniers reçoivent tous une portion égale de ce qui est essentiel grâce aux rations, mais surtout grâce aux colis de la Croix-Rouge. Ainsi, les échanges entre les prisonniers permettent de satisfaire les préférences individuelles et améliorer du même coup le confort de chacun. Ces échanges économiques amènent également à considérer les cigarettes non plus comme un bien parmi tant d'autres, mais bien comme une monnaie-marchandise

---

<sup>5</sup> *Ibid.*, p. 189-190.

servant de devise officielle. Radford approfondit ce rôle que joue la cigarette et utilise plusieurs exemples pour expliquer comment se développe et s'organise le «marché» dans le camp.

Bien que Radford semble n'avoir publié que ce texte sur le sujet, sa contribution est des plus importantes pour nous. L'analyse de cet économiste nous permet de saisir la réalité des prisonniers de guerre sous un angle différent, mais ô combien important. Comprendre comment un groupe d'individus organise le partage de richesses qui sont limitées permet de saisir un aspect fondamental de la vie dans les camps. Nous tenons toutefois à apporter une critique aux analyses de Radford. L'article ne fait aucune mention des relations économiques qu'entretiennent les prisonniers du camp avec les acteurs situés au-delà des barbelés. Or, nos entrevues témoignent de relations sociales et économiques plutôt actives entre les prisonniers et le monde extérieur au camp. Il est possible que Radford n'ait pas vécu ce genre de relations, car il ne faut pas oublier que l'économiste se base sur sa propre expérience afin de dresser son analyse.

Il existe aussi une autre orientation dans la recherche sur le monde concentrationnaire. Elle s'intéresse davantage à l'environnement institutionnel et politique vécu par l'ensemble des prisonniers de guerre. Cette orientation présente par exemple les politiques mises en place par Londres et Washington sur l'administration militaire des camps ou encore l'impact des événements diplomatiques sur la captivité.

Deux textes majeurs de cette perspective d'analyse nous proviennent des historiens Arie J. Kochavi et Vassilis Vourkoutiotis.

Le texte d'Arie J. Kochavi<sup>6</sup> s'intéresse aux conséquences sur les prisonniers de guerre des relations diplomatiques entre les gouvernements des grandes puissances impliquées dans la Seconde Guerre mondiale. Ainsi, il est surtout question des politiques et des actions posés par Washington, Londres et Berlin, mais également dans une moindre mesure par les gouvernements de l'URSS, du Canada et de l'Australie. L'auteur cherche à démontrer comment les gouvernements alliés, particulièrement les États-Unis et la Grande-Bretagne, tentèrent de conjuguer deux tendances opposées soit la volonté morale et pratique d'assurer le bon traitement de leurs prisonniers de guerre en territoire allemand ainsi que l'objectif fondamental consistant à gagner cette guerre face à un ennemi acharné. Au fil de son analyse, l'auteur présente une série de cas qui servent à illustrer le fait que les négociations diplomatiques entre ces gouvernements ont des conséquences directes sur le mode de vie des prisonniers de guerre.

Kochavi développe un concept très intéressant, celui de la réciprocité<sup>7</sup>. Ce concept détermine les gestes qui sont posés à l'intention des prisonniers de guerre en raison d'un acte commis par la puissance adverse. En simplifiant, nous pourrions expliquer cela en affirmant que le bon traitement des prisonniers de guerre allemands au

---

<sup>6</sup> KOCHAVI, Arie J. *Confronting Captivity : Britain and the United States and Their POWs in Nazi Germany*, Chapel Hill & London, University of North Carolina Press, 2005, 382 p.

Canada entraîne d'une certaine façon le bon traitement des prisonniers de guerre canadiens en Allemagne. Or, ce concept de réciprocité fonctionne dans les deux sens et certaines situations ont démontré qu'une dégradation des liens diplomatiques entre deux puissances peut mener facilement à des conséquences importantes sur le mode de vie des prisonniers de guerre. Ce concept de réciprocité est également influencé par la quantité de prisonniers détenus par chaque puissance. Ainsi, si au tout début du conflit l'Allemagne détient beaucoup plus de prisonniers que les Alliés, cette situation tend à changer grandement au fil des années, modifiant ainsi la donne de la réciprocité. L'auteur utilise l'exemple de l'enchaînement des prisonniers de guerre canadiens capturés suite au raid de Dieppe pour des motifs extérieurs qui échappent complètement aux prisonniers, mais qui sont imputables à l'administration politique et militaire des puissances qu'ils représentent<sup>8</sup>. Ainsi, le concept de réciprocité est essentiel dans la compréhension des conséquences vécues par les prisonniers de guerre en raison de situations sur lesquelles ils n'ont absolument aucune emprise. L'exemple de l'enchaînement des prisonniers canadiens par les Allemands nous concerne directement, car huit de nos témoins ont vécu une telle situation.

Une autre tendance qui est observée par Kochavi est l'impact de l'avancée des troupes alliées sur les conditions de vie des prisonniers de guerre détenus par les Allemands<sup>9</sup>. En effet, plus les combats s'intensifient, plus de prisonniers se retrouvent inévitablement capturés par les Allemands créant ainsi un problème fondamental de

---

<sup>7</sup> *Ibid*

<sup>8</sup> *Ibid*

surpopulation dans les camps. Nul besoin de préciser que cette surpopulation est source de divers problèmes tels que le manque de nourriture, un niveau d'hygiène déficient ainsi qu'un manque criant de couchettes. De plus, l'avancée alliée tend à détruire le système d'approvisionnement des Allemands, affectant *de facto* l'approvisionnement des camps de prisonniers notamment en ce qui concerne les colis de la Croix-Rouge<sup>10</sup>. Il importe également de mentionner que l'avancée des troupes alliées entraîne des changements moraux et émotionnels autant chez les geôliers allemands que chez les prisonniers. Encore une fois, Kochavi démontre que des facteurs hors du contrôle des prisonniers peuvent influencer positivement ou négativement la captivité de ces derniers.

L'autre texte significatif est une thèse de doctorat rédigée en 2000 par Vasilis Vourkoutiotis de l'Université McGill. Cette thèse présente une approche particulière en ce sens où elle s'appuie majoritairement sur des sources allemandes. L'analyse de Vourkoutiotis met de l'avant le rôle de l'*Oberkommando der Wehrmacht* (OKW) dans la gestion des camps de prisonniers<sup>11</sup>. L'étude de Vourkoutiotis permet d'analyser notre objet de recherche en utilisant les sources officielles allemandes, un corpus très différent de celui que nous entendons utiliser. L'auteur exprime plusieurs réserves quant aux travaux historiques antérieurs qui, selon lui, n'ont pas fouillé assez du côté allemand. Bien que l'étude de Vourkoutiotis apporte un angle particulier qui fut par le passé absent des approches historiques sur le sujet, il semble que l'auteur tende à exagérer l'influence

---

<sup>9</sup> *Ibid*

<sup>10</sup> *Ibid*

<sup>11</sup> L'*Oberkommando der Wehrmacht* est en fait la dénomination allemande qui signifie le Commandement suprême des forces armées allemandes de l'époque.

de l'OKW allemand au détriment de la vision des prisonniers. En effet, nous croyons que le discours prisonnier doit être aussi important que celui nous provenant des documents allemands officiels. Malgré cela, le texte de Vourkoutiotis permet d'ajouter une dimension essentielle à l'analyse des témoignages des prisonniers de guerre afin de conjuguer les ordres qui sont donnés du haut de la hiérarchie militaire allemande à la perception que s'en font ceux qui les subissent.

L'intérêt premier de cette historiographie réside surtout dans le travail de défrichage effectué par les chercheurs. En effet, les historiens ont su mettre en valeur plusieurs sources, dont les témoignages des prisonniers de guerre, qui sont souvent denses et décousus. Il nous est également possible à la lumière de leurs travaux de faire des comparaisons utiles avec notre propre corpus de témoignages. Ce travail de comparaison avec la littérature scientifique s'avère fondamental afin de déterminer s'il y a présence ou non d'une expérience de captivité distincte chez les prisonniers de guerre canadiens-français.

Parmi les connaissances acquises au fil de la recherche il importe de mentionner d'abord le pont qui s'établit dans l'historiographie entre le témoignage individuel et l'expérience collective. Le témoignage d'un prisonnier de guerre ne demeure toujours que sa propre interprétation des événements. Plus encore, l'interprétation de l'individu est grandement influencée par les perceptions qui lui sont propres, et ce, tant au niveau physique qu'au niveau psychologique. Des éléments tels que l'appartenance nationale et

l'influence des codes et des valeurs propres à la communauté militaire pèsent lourd dans la balance des perceptions, et donc dans le témoignage produit. Cela fait en sorte que le témoignage individuel peut être considéré, dans une certaine mesure, comme tributaire de l'expérience collective de la captivité militaire<sup>12</sup>. En définitive, la production scientifique réussit à légitimer le fait que les témoignages de captivité soient l'expression d'expériences à la fois individuelles et collectives tout en effectuant constamment un va-et-vient entre ces deux pôles. Ce postulat contribue à légitimer notre démarche et à démontrer la crédibilité des résultats que nous entendons obtenir.

Dans cette perspective, la typologie des différents témoignages sur la captivité en Allemagne pendant la Seconde Guerre mondiale constitue une autre réalisation importante. Dans un premier temps, il s'agit de différencier les analyses par type de camps : *Arbeitskommando*, *Oflag*, *Stalag* et *Stalag Luft*<sup>13</sup>. Suite à cela, la mise en valeur d'aspects tels que la santé, la vie socioculturelle, la vie affective ou encore la réinsertion sociale figure parmi les domaines de la recherche récente. Cette approche permet aux chercheurs d'éviter le témoignage sensationnel et souvent voyeur qui n'aboutit souvent que sur très peu de conclusions scientifiques.

---

<sup>12</sup> COLLECTIF. *Épreuve Collective et Mémoire – L'Expérience de la Captivité, Actes du Colloque de Tours – Histoires de Vie des Prisonniers de Guerre 1939-1945*, Paris, Éducation Permanente, 1992, 143 p.

<sup>13</sup> Le terme *arbeitskommando* désigne les sous-camps où sont détenus les prisonniers de guerre destinés au travail dans les usines, sur les fermes, les mines, etc. *Stalag* est la réduction de *Stammlager* et désignant les camps de prisonniers où sont maintenus les sous-officiers et les simples soldats. L'*Oflag*, réduction de *Offizier-Lager*, désigne les camps de prisonniers où se retrouvent les officiers capturés. Finalement, le *Stalag Luft* détient les prisonniers de guerre qui sont issus de l'aviation.



Cela dit, on retrouve encore aujourd'hui très peu de débats consacrés à la captivité en temps de guerre. Les contributions scientifiques semblent au contraire chercher à se compléter de manière à dresser un portrait le plus global possible de l'expérience de captivité en temps de guerre. Il importe toutefois de mentionner que l'aspect thématique ou encore ciblé à des groupes nationaux ou des camps précis limite la possibilité d'un véritable débat. La pluralité des réalités observables demeure sujette à toute comparaison ou confrontation théorique, mais pour l'instant la maturité du sujet ne semble pas encore avoir atteint ce stade du débat. Il faudra assurément encore attendre un peu afin de pouvoir confronter la connaissance sur le sujet, car comme l'affirme l'historien et ancien prisonnier de guerre Marc Bloch, la matière doit être préparée par de bonnes monographies avant d'être synthétisée et ce travail reste encore fortement à faire.

Bien qu'elle nous ait inspiré dans la construction de notre problématique, la production scientifique présente à nos yeux quelques limites. Nous l'avons mentionné plus haut, les analyses sont trop souvent cloisonnées à un seul groupe national. Ainsi, une étude traite spécifiquement des prisonniers du *British Commonwealth*, ou bien des prisonniers américains sans chercher à mettre en rapport la captivité de ces deux groupes. Les seules véritables comparaisons nationales sont celles faites par rapport aux prisonniers soviétiques. Ces derniers ont subi le summum de la maltraitance en raison de la non-adhésion de l'URSS à la Convention de Genève. Cela fait en sorte que les comparaisons adoptent une approche très polarisée ce qui, à notre avis, limite les analyses. Au contraire, la captivité militaire est une réalité qui met en relation des

individus appartenant à des groupes nationaux différents. Les coopérations, confrontations et interprétations qui émanent de cette réalité se doivent d'être mise en valeur afin de comprendre davantage l'expérience de captivité en général, mais surtout sa dimension identitaire.

Une autre limite que nous percevons est le manque d'études basées sur les entrevues avec des vétérans. Sans chercher à nous mettre dans une position avantageuse, nous déplorons que bien des travaux cherchent leurs sources trop exclusivement dans des documents écrits plutôt que d'y intégrer des entrevues faites avec d'anciens prisonniers. Évidemment, quelques études font exception et s'appuient aussi sur des correspondances ou des mémoires, mais à notre avis l'analyse d'entrevue fait terriblement défaut à la production scientifique déjà parue sur le sujet.

### **1.3 - Objet de recherche, questions et hypothèses de recherche**

Notre démarche vise à apporter une contribution nouvelle à l'historiographie. Nous croyons que l'aspect original de nos recherches réside dans le fait que nous tenterons d'illustrer et de comparer la place des prisonniers de guerre canadiens-français dans cet ensemble massif de prisonniers en Allemagne nazie. Il ne fait nul doute pour nous que ces individus, par leur appartenance nationale et par les traits culturels qui les caractérisent, ont interprété et vécu leur environnement et leur situation d'une façon

particulière. Aussi, nous chercherons à définir dans quelle mesure cette question identitaire influence la captivité de ces individus et de ce groupe.

Dans le cadre d'un travail qui s'intéresse à la place de l'identité canadienne-française dans une situation aussi particulière que celle dont nous traitons, il ne nous apparaît pas superflu de définir brièvement cette identité avant d'en observer les manifestations dans les camps de prisonniers<sup>14</sup>. Nous ne chercherons pas ici à défendre ou détruire l'utilisation de l'identité comme concept en sciences sociales, mais plutôt à rendre compte de caractéristiques identitaires claires avec lesquelles le lecteur peut se familiariser avant d'en observer l'existence ou l'absence derrière les barbelés allemands.

L'historien Éric Bédard affirme que : « Ce qui est propre au Québec, c'est d'avoir le français comme langue commune, d'être une minorité francophone dans une Amérique du Nord anglophone, [...], de vouloir être reconnu comme une « société distincte » ou comme un pays, c'est selon »<sup>15</sup>. Est-ce que cet énoncé valable pour le Québécois contemporain peut correspondre au jeune Canadien français de 1939-1945? Nous ne le croyons pas. De son côté, le rapport Bouchard-Taylor, publié en 2008, décline les registres de la culture québécoise comme étant les suivants : les valeurs, la langue, les traditions et les coutumes, la mémoire et finalement l'identité<sup>16</sup>.

---

<sup>14</sup> À ce sujet, consulter les articles des professeurs Beauchemin, Létourneau et Nootens disponibles en bibliographie.

<sup>15</sup> BÉDARD, Éric. *Recours aux Sources – Essais sur Notre Rapport au Passé*, Montréal, Boréal, 2011, p. 42.

<sup>16</sup> QUÉBEC, COMMISSION DE CONSULTATION SUR LES PRATIQUES D'ACCOMODEMENT RELIÉES AUX DIFFÉRENCES CULTURELLES, *Fonder l'Avenir – Le Temps de la Conciliation – Rapport Gérard Bouchard et Charles Taylor*, Québec, Publications du Québec, 2008, 310 p.

Cette liste fournit des pistes intéressantes dans l'élaboration de ce que peut représenter concrètement l'identité canadienne-française quelque 70 ans plus tôt mais à la condition d'ajouter un autre élément : la religion, que l'on ne saurait réduire à une simple tradition.

La langue française et la religion catholique nous apparaissent d'abord comme les éléments les plus forts. Évidemment, le Canada français de 1939-1945 ne possède pas le monopole culturel des peuples ou des nations étant majoritairement francophones et catholiques. Toutefois, si l'on ajoute que ces éléments évoluent en tension avec un ensemble nord-américain très fortement anglophone et protestant là est la distinction comme le mentionnait Bédard avec justesse. L'historienne Susan Mann Trofimenkoff va jusqu'à affirmer que la société canadienne-française est justement une société distincte en raison de ces caractéristiques linguistiques et religieuses<sup>17</sup>. Il faut cependant nuancer le propos, dans la mesure où le reste du continent nord-américain est lui aussi profondément marqué par la religion, sauf que la religion ne constitue pas un élément identitaire majeur à l'échelle nationale.

Il convient en effet d'évoquer ici l'importance du nationalisme canadien-français avant et durant cette période. Sans chercher à remonter trop loin, le premier ministre Honoré Mercier (1887-1891) met en place un nationalisme englobant et qui rejoint les nombreuses sphères de la société canadienne-française<sup>18</sup>. Ce nationalisme ne s'essouffle pas après lui, car il est nourri de nombreux conflits entre les deux nations, consolidant de

---

<sup>17</sup> MANN, Susan. *The Dream of a Nation – A Social and Intellectual History of Quebec*, Montréal, McGill-Queen's University Press, 1982, 344 p.

<sup>18</sup> BÉLANGER, Réal dans GOUGEON, Gilles. *Histoire du Nationalisme Québécois – Entrevues avec Sept Spécialistes*, Montréal, VLB Éditeurs, 1993, p. 61.

la sorte certaines positions de l'identité canadienne-française<sup>1920</sup>. La mémoire de ces antagonismes et les réactions de repli et de conservatisme deviennent des réflexes identitaires pour les jeunes Canadiens français à la veille de la Seconde Guerre mondiale. Les sociologues Fernand Dumont et Fernand Harvey confirment ce postulat lorsqu'ils affirment que le sentiment de l'identité culturelle se nourrit précisément des mythes des origines communes et du destin qui en découle<sup>21</sup>.

Le nationalisme a également un impact sur les valeurs véhiculées par l'identité canadienne-française du temps. Des attitudes, dont entre autres le refus de l'impérialisme britannique, gonflent l'argumentaire nationaliste de la province de Québec<sup>22</sup>. Les deux nations doivent se voisiner et cela dans un contexte où les relations peuvent être autant difficiles que bonnes<sup>23</sup>. Cette affirmation identitaire confirme que les Canadiens français se refusent alors à être Anglais, Américains ou encore à être perçus comme les Français du Canada. Il y a au contraire le désir d'une identité distincte avec des valeurs propres et une origine bien définie<sup>24</sup>. Cela signifie donc que les Canadiens-français appartiennent à un pays, voire, pour reprendre l'expression de l'époque, une « race » différente de leurs aïeux européens, et qu'ils n'adhèrent pas nécessairement aux valeurs des Canadiens anglais des autres provinces. Comme l'affirme le littéraire René Dionne, il y a donc recherche d'une distinction spécifique et

---

<sup>19</sup> La pendaison de Louis Riel, les questions des écoles du Manitoba et de l'Ontario, la conscription de 1917 et la motion Francoeur représentent tous des exemples crédibles de ces antagonismes importants.

<sup>20</sup> R. BÉLANGER, *Op. Cit.*, p. 53-85.

<sup>21</sup> DUMONT, Fernand et Fernand HARVEY. "La Recherche sur la Culture", *Recherches Sociographiques*, Vol. 26, No. 1-2 (1985), p. 87.

<sup>22</sup> MANN, S. *Op. Cit.*, p. 201-202.

<sup>23</sup> DIONNE, René. *Pour un Enseignement Canadien des Réalités Québécoises* dans : Aspects de la Civilisation Canadienne-française, Cahiers du C.R.C.C.F., No. 22, Éditions de l'Université d'Ottawa, 1983, p. 17.

désir de fidélité à une construction que l'on considère comme devant être son être profond en termes de valeurs<sup>25</sup>.

Notre hypothèse de départ veut que la situation des prisonniers de guerre canadiens-français présente plusieurs particularités par rapport à celle des autres groupes nationaux présents dans les camps de prisonniers. Nous croyons que l'appartenance identitaire telle que présentée dans les pages précédentes, y est pour beaucoup dans cette particularisation de l'expérience de captivité chez les prisonniers canadiens-français. Afin de le vérifier, nous entendons adopter une approche qualitative dans l'interprétation des témoignages recueillis. La comparaison des souvenirs sur des thèmes généraux, mais également sur des questions bien précises nous permet de mettre à jour ce qui peut représenter la tendance générale ou l'exception dans une multitude de situations de la captivité.

## **2 - Les moyens d'enquête**

### **2.1 - Présentation des sources**

Notre démarche est particulière, car en ce qui concerne les sources nous accordons la part du lion à l'entrevue semi-directive avec des vétérans québécois ayant été faits prisonniers de guerre en Allemagne lors de la Seconde Guerre mondiale. En effet, les sources documentaires sont exclues de notre démarche, exception faite des

---

<sup>24</sup> *Ibid*, p. 18.

mémoires de prisonniers de guerre qui furent publiés. Ces documents se situant dans la zone grise entre la référence et la source, nous désirons les comparer aux témoignages recueillis sans toutefois leur accorder le statut de source à part entière. Nous traiterons des publications choisies un peu plus bas dans le présent chapitre.

Nos entrevues sont réalisées auprès d'un groupe témoin de dix vétérans. Dans ce groupe témoin, huit individus sont issus du régiment de réserve des Fusiliers Mont-Royal situé à Montréal. Ce régiment d'infanterie participe le 19 août 1942 au débarquement de Dieppe. Parmi eux, un seul est officier, quatre sont sous-officiers et trois sont «simples soldats»<sup>26</sup>. Tous ces hommes sont des engagés volontaires et sont incarcérés d'abord dans le stalag VIII-B (Lamsdorf) et ensuite au stalag II-D (Stargard) pour les soldats et sous-officiers alors que l'officier passe sa captivité à l'oflag VII-B (Eichstätt)<sup>27</sup>. Nous pourrions ainsi brosser un tableau plus fiable en ce qui concerne les simples soldats et les sous-officiers de notre groupe témoin étant donné qu'ils vivent leur captivité au même endroit.

Les deux autres témoins de notre groupe sont issus de l'aviation, plus précisément de l'escadrille Alouette 425<sup>28</sup>. Le premier est sergent sur un bombardier qui est abattu en plein vol en janvier 1945 lorsqu'il survole l'Allemagne. Il est détenu au

---

<sup>25</sup> *Ibid*, p. 17-18.

<sup>26</sup> Le terme officiel en anglais est *Private*.

<sup>27</sup> Les noms entre parenthèses indiquent la ville située la plus près du camp de prisonnier.

<sup>28</sup> Cette escadrille est formée exclusivement d'aviateurs canadiens-français qui servent en Angleterre sous la *Royal Air Force* (R.A.F.)

*Stalag Luft I* situé près de la ville de Barth en Allemagne. Le second est *Pilot Officer*<sup>29</sup> également sur un bombardier et il est descendu en mars 1943 dans l'espace aérien des Pays-Bas. Les Allemands l'internent dans cinq différents camps tout au long de sa captivité<sup>30</sup>. Nous pouvons de prime abord observer une différence ici en ce qui concerne la durée de la captivité chez ces deux témoins. Il ne fait nul doute qu'un prisonnier capturé en 1945 vers la fin de la guerre ne pose pas le même regard sur sa situation que celui qui est capturé en 1943. Notons également que ces individus ne sont pas prisonniers dans les mêmes camps, ce qui nous permettra de confronter leurs deux expériences de captivité.

---

<sup>29</sup> Étant donné que les aviateurs servent sous la *R.A.F.*, il n'y a pas de dénomination française pour ce grade.

<sup>30</sup> Ces camps sont les suivants: *Stalag Luft III* (Sagan), *Stalag Luft VI* (Heydekrug), *Stalag Luft 20-A* (Thorn) et le *Stalag Luft 11-B* (Fallingbomel).



Ce groupe témoin offre l'avantage de présenter des témoignages diversifiés qui, tout en étant limités en terme numérique, permettent d'illustrer un éventail de situations différentes par l'appartenance militaire, les grades, la géographie des camps et même par la durée des captivités. Nos entrevues permettront de mettre en lumière la situation des simples soldats parfois astreints aux travaux forcés, celle plus oisive et déprimante des officiers ainsi que celle des aviateurs. Malheureusement, notre groupe témoin n'inclut pas de marins ayant été faits prisonniers. De plus, il ne comporte qu'un seul témoignage d'officier. Il importe de mentionner que les publications de témoignages de prisonniers de guerre sont en majorité des écrits d'officiers, laissant ainsi peu de place aux soldats et aux sous-officiers. Notre groupe témoin, de par la prédominance de sous-officiers et de soldats ordinaires, comble en ce sens un manque.

## 2.2 - Critique de la valeur scientifique des sources

De façon générale les auteurs invitent toujours le chercheur à la prudence habituelle qu'exige la science historique face à toute source, qu'elle soit écrite ou orale. Marc Bloch y va sans détour concernant les faiblesses du témoignage oral : « Dans une déposition normale, c'est-à-dire mêlée de vrai et de faux, rien d'ordinaire n'est plus inexact que ce qui touche les petits détails matériels; tout se passe comme si la plupart des hommes circulaient les yeux à demi-fermés au milieu d'un monde extérieur qu'ils dédaignent de regarder<sup>31</sup>. » Aussi, dans sa thèse, Vasilis Vourkoutiotis énonce une

---

<sup>31</sup> BLOCH, Marc. *Écrits de Guerre 1914-1918*, Paris, Armand-Colin, 1997, p. 170.

critique face aux travaux basés essentiellement sur les témoignages d'anciens prisonniers de guerre. Selon lui, la vision des prisonniers de guerre sur leur situation demeure partielle et les travaux qui reposent de façon trop prononcée sur cette unique source sont ainsi biaisés. Cette critique est pertinente et c'est pourquoi nous maintenons le dialogue entre la littérature scientifique et les témoignages recueillis.

Malgré ses limites, nous sommes convaincus que le travail de mémoire effectué par nos témoins lors des entrevues devrait apporter des résultats significatifs. Bien qu'il importe de tenir compte du fait que les événements que nous étudions se sont déroulés il y a environ 70 ans, la mémoire des vétérans dont nous recueillons le témoignage conserve une quantité assez spectaculaire d'anecdotes, de faits quotidiens et de souvenirs plus ou moins plaisants. Les thèmes comme les loisirs, l'hygiène personnelle ou encore la nourriture sont souvent associés à des souvenirs très vifs qui nous permettront de dresser un portrait fiable sur ces aspects de la captivité toujours en nous questionnant sur la relation entre le vécu et le perçu. À ce sujet, les interprétations fournies, les mots utilisés et les formulations de phrases s'avèrent ici essentiels afin de comprendre le travail de mémoire qui est effectué chez nos témoins lors des entrevues. Cet intérêt pour le langage est important, car bien souvent des informations précieuses se trouvent dans des nuances langagières tout autant sinon plus que dans la stricte réponse à la question posée.

Il convient de nous arrêter ici sur la relation qu'entretiennent les notions de vécu et de perçu. Les témoignages recueillis ne sont ni plus ni moins que les expressions verbales de la perception. Oublier de comprendre et de mettre en lumière ce mécanisme mental serait nous limiter grandement dans la compréhension de nos sources. En effet, comprendre comment se construisent les perceptions humaines, c'est également comprendre comment un individu ou un groupe social interprète son environnement ainsi que les divers événements auxquels il est confronté.

Contrairement à une situation quotidienne où l'être humain a accès à une batterie d'outils et d'indicateurs artificiels pour l'informer sur ce qui l'entoure, le prisonnier de guerre doit se fier davantage sur ses perceptions. Cela fait en sorte que son interprétation de l'environnement dépend de l'acuité de ses mécanismes sensoriels, du niveau de connaissances ainsi que de ses capacités cognitives<sup>32</sup>. Aussi, il faut savoir que la perception demeure un mécanisme qui est sans cesse adaptable. Il est donc normal que des souvenirs liés au tout début de la captivité ou à des situations de changements soient plus riches en détails et semblent plus marquants que les moments routiniers auxquels les témoins s'accoutument avec le temps<sup>33</sup>. N'oublions pas non plus que les perceptions humaines ne sont pas parfaites en elles-mêmes et qu'il y a place à l'erreur. Une situation de peur, de disette alimentaire, de joie ou encore l'effet de groupe peuvent influencer les perceptions d'un individu sur son environnement ainsi que sur les

---

<sup>32</sup> FRANCÈS, Robert. *La Perception*, Paris, Presses Universitaires de France, Collection Que sais-je?, 1963, p. 95.

<sup>33</sup> *Ibid*, p. 6.

événements<sup>34</sup>. Finalement, il convient de tenir compte des caractéristiques personnelles des individus. Un prisonnier scolarisé et ayant une forte personnalité n'aura assurément pas la même perception d'un événement que le prisonnier plus timide et moins instruit. Également, la constitution physique est importante, car chaque prisonnier peut vivre des désagréments comme le froid, la violence ou encore la faim selon son niveau d'endurance physique.

Ces informations sur le mécanisme mental de la perception nous amènent à une connaissance plus éclairée de la relation qu'entretiennent les notions de vécu et de perçu. C'est par la confrontation des divers témoignages recueillis qu'il nous sera possible de différencier au mieux les éléments qui s'apparentent davantage à la perception plus qu'à la réalité. Cela, bien évidemment en considérant toujours que chaque témoin nous fournit un témoignage unique en soi et que, comme l'affirme l'historien et lui aussi ancien prisonnier de guerre Fernand Braudel : «Pour chaque participant, la prison a eu ainsi ses visages particuliers, ses séquences d'expériences, ses épreuves, ses haltes, ses rares jours clairs, je dirai presque ses longueurs différentes<sup>35</sup>.»

Nous sommes également conscients que la mémoire de nos témoins a assurément connu des transformations au cours des 70 dernières années. Certains individus ont beaucoup lu ou visionné des documentaires sur la Seconde Guerre mondiale. Aussi, les

---

<sup>34</sup> *Ibid*, p. 96-98.

événements de commémorations contribuent à orienter le souvenir et la mémoire vers une direction qui pourrait différer des faits originaux. À ce titre, nous demeurons prudents face aux témoignages récoltés et un fort travail de comparaison avec la littérature scientifique s'impose afin de tirer le meilleur de nos sources. Nous croyons donc que notre hypothèse ainsi que nos questions de recherches devraient trouver un bon nombre de réponses satisfaisantes dans les témoignages récoltés.

Il convient aussi de s'interroger sur la représentativité de notre groupe témoin par rapport à l'ensemble des prisonniers de guerre canadiens-français lors de la Seconde Guerre mondiale. Nous avons mentionné en début de texte que le nombre total de prisonniers de guerre canadiens est estimé à environ 9000 sur tous les fronts<sup>36</sup>. À notre connaissance, il n'existe pas de donnée officielle sur le nombre de prisonniers de guerre canadiens français capturés en Allemagne durant ce conflit. Toutefois, si nous additionnons les individus capturés à Dieppe<sup>37</sup> à ceux du régiment de la Chaudière capturés plus tard, nous obtenons un résultat de 425 individus<sup>38</sup>. Cette donnée demeure malgré tout incomplète, car elle ne regroupe pas l'ensemble des régiments et des corps d'armés participant à cette guerre.

---

<sup>35</sup> BRAUDEL, Fernand. "La Captivité Devant l'Histoire", *Revue d'Histoire de la Deuxième Guerre Mondiale*, No. 25 (1957), p. 3-6.

<sup>36</sup> Ils ont écrit la guerre, p. 168.

<sup>37</sup> Cela inclut les Fusiliers Mont-Royal et deux francophones du *Royal Highland Regiment* (Black Watch).

<sup>38</sup> SAINT-ARMAND, ARCHIVES PERSONNELLES DE MONSIEUR JACQUES NADEAU. *Les Fusiliers Mont-Royal – Dieppe Auguste 19th 1942*, CASTONGUAY, Jacques et Armand ROSS. *Le Régiment de la Chaudière*, Lévis, Régiment de la Chaudière, 1983, p. 625-626 et THE BLACK WATCH (ROYAL HIGHLAND REGIMENT OF CANADA). *Summary of Dieppe Raid (Operation Jubilee) – 1st Bn Black Watch (RHR) of Canada*, Document Excel.

Le questionnement de représentativité a pour but de nous mettre en retrait afin de mieux mettre en valeur les témoignages et d'être rassurés quant à la représentativité du groupe témoin sélectionné. Comme il est mentionné plus haut, au point de vue militaire notre groupe témoin est très diversifié malgré le nombre restreint d'individus qu'il contient. Cette caractéristique s'illustre également dans les origines sociales et dans les personnalités de nos vétérans. En effet, nous retrouvons autant l'homme qui s'engage par pauvreté que celui issu d'une famille très aisée qui cherche dans la guerre une certaine aventure. Aussi, le type sérieux et apparemment insensible côtoie le jovial farceur ou l'autre qui semble être plus vulnérable face aux obstacles de la vie. Notre groupe témoin présente également le prisonnier cherchant de simples loisirs ou encore l'adepte de l'évasion. En définitive, malgré la petitesse au sens numérique de notre groupe témoin, nous le croyons représentatif sur le plan qualitatif. Mentionnons que la majorité des prisonniers de guerre canadiens-français capturés lors de la Seconde Guerre mondiale le sont par suite du raid de Dieppe. De ce fait, notre groupe témoin respecte ces proportions, car comme nous l'avons mentionné plus haut, il est composé à 80% de vétérans ayant été capturés pendant raid de Dieppe.

### **3 - Les méthodes et stratégies de recherche**

#### **3.1 - Le plan de travail, les dimensions de l'étude**

Lorsque nous cherchons à analyser l'expérience de captivité des prisonniers de guerre canadiens-français en Allemagne, nous cherchons d'abord des spécificités et des généralités. Il convient donc de poser différentes questions afin de cerner tel ou tel aspect de la captivité. Cette technique de découpage du sujet nous permet de saisir en entier notre objet de recherche tout en maintenant une approche plus thématique. Ainsi, plusieurs sous-questions se greffent à notre question principale afin de mettre en valeur les aspects les plus essentiels de la captivité.

Comme nous l'avons mentionné à plusieurs reprises dans ce texte, il est pratiquement impossible de traiter de l'expérience de captivité en temps de guerre sans nous intéresser aux perceptions humaines. En ce sens, le premier découpage de notre étude s'intéresse à la capture, au transport, à l'arrivée au camp ainsi qu'aux premières émotions et réactions des témoins lors de ces moments. Nous tenterons donc d'illustrer autant que possible l'état physique et psychologique des captifs canadiens-français à cette étape de la captivité militaire.

Aussi, comme nous nous intéresserons surtout à la place des Canadiens français dans le camp, nous poserons les questions suivantes : Est-ce que ces hommes, par leur

culture et leur identité, transforment ou non la vie dans le camp de prisonniers? Comment ces individus ont-ils pu prendre en main leur sort afin de le rendre tolérable à défaut d'être plaisant? Réagissent-ils d'une façon différente ou bien leurs agissements s'insèrent-ils dans les tendances générales observées pour les prisonniers en général? Ici, l'étude des comportements alimentaires, des loisirs, des sociabilités et des autres gestes du quotidien se révèle primordiale afin de saisir la place des Canadiens français, mais également de déterminer s'il y a oui ou non une distinction dans leur captivité.

### 3.2 - La collecte des données

En plus des témoignages nous utiliserons quelques mémoires rédigés par des prisonniers de guerre possédant les mêmes caractéristiques de sélection que ceux appliqués à notre groupe témoin. Les mémoires utilisés sont ceux du capitaine Pierre Vallée, du soldat Émilien Dufresne tous deux du Régiment de la Chaudière ainsi que ceux du soldat Jacques Nadeau des Fusiliers Mont-Royal<sup>39</sup>. À noter que le vétéran Nadeau fait également partie de notre groupe témoin ce qui nous permettra de comparer les deux entrevues qu'il nous a accordées aux mémoires qu'il a rédigés quelques années auparavant<sup>40</sup>.

---

<sup>39</sup> DUFRESNE, Danielle et Émilien Dufresne. *Calepin d'espoir*, Sillery (Québec), Les Cahiers du Septentrion, 2003, 136 p.

VALLÉE, Pierre. *Prisonnier à l'Oflag 79*, Montréal, Édition de l'Homme, 1964, 123 p.

<sup>40</sup> CHAPUT, Martin. *Dieppe, ma prison – Récit de guerre de Jacques Nadeau*, Outremont, Éditions Athéna, 2008, 140 p.



Afin de repérer les vétérans répondants à nos critères, nous avons utilisé les services de l'organisme *Anciens Combattants Canada*. Ayant reçu nos critères de sélections, cet organisme nous a remis une liste contenant les noms et les coordonnées de vétérans répondants à ceux-ci. En ce qui concerne les critères de sélections pour notre groupe témoin, ils sont les suivants : les témoins doivent être d'origine canadienne-française et doivent avoir été faits prisonniers de guerre par l'Allemagne lors de la Seconde Guerre mondiale. Ainsi, nous excluons les prisonniers de guerre d'origine canadienne-anglaise ou encore ceux qui ont été faits prisonniers par l'Italie ou encore le Japon.

Le premier contact avec ces vétérans s'est effectué par téléphone afin de présenter les modalités de la recherche tout en respectant les exigences du Comité d'Éthique du Décanat des Études de Cycles Supérieurs et de la Recherche de l'Université du Québec à Trois-Rivières. Suite à cela, un rendez-vous a été fixé au domicile du témoin et l'entrevue s'est déroulée pendant environ deux heures. Sept vétérans ont accepté de nous accorder une entrevue supplémentaire à leur domicile ou ont répondu à quelques questions lors de conversations téléphoniques suite aux rencontres.

En ce qui concerne le déroulement des entrevues, elles se tiennent habituellement dans le calme et dans une pièce choisie par le témoin. Il est possible que des individus supplémentaires assistent à l'exercice. Bien souvent il s'agit de l'épouse ou encore des

enfants du vétéran rencontré. L'approche utilisée mise toujours sur l'ouverture, la bonne humeur et une relation cordiale afin de rendre le témoin le plus confortable et le plus disponible dans ses réponses. L'enregistrement des témoignages se fait à l'aide d'une petite enregistreuse numérique de marque Olympus et des notes sont prises pour préciser certains propos ou noter la gestuelle ou les expressions faciales du témoin. Plusieurs inconvénients se sont manifestés durant les entrevues, et ce, chez de nombreux témoins. Ces inconvénients sont surtout de nature sonore telle que les aboiements d'un chien, les messages diffusés via les haut-parleurs de la résidence ou encore un pendule à la sonnerie trop fréquente. De plus, les individus présents peuvent intervenir durant la rencontre, en posant des questions en rapport avec la discussion ou encore pour des motifs autres que l'entrevue. Dans tous les cas, ces dérangements n'influencent pas de façon trop négative le déroulement de la rencontre ou encore la qualité du témoignage transmis.

Le questionnaire utilisé fonctionne de façon thématique et permet de couvrir plusieurs facettes de la vie en captivité. Monté de façon semi-directive, il est possible que l'entrevue prenne des chemins différents et qu'il faille revenir discrètement sur une question lorsque cette dernière a été évitée ou répondue d'une façon approximative. Toutefois, les témoins ont répondu systématiquement à toutes les questions sans jamais souhaiter se taire ou éviter un sujet. L'ambiance est généralement assez plaisante, ouverte et parfois très humoristique. La rigueur n'est malgré tout jamais mise de côté et la recherche de résultats sérieux domine tout au long de notre démarche.

Afin de déposer le présent travail dans des délais raisonnables nous avons décidés de ne pas retranscrire l'intégrale des entrevues ou des conversations téléphoniques sur des fichiers textes. Toutefois, l'ensemble des témoignages demeurent accessible numériquement ou encore sur des supports physiques qui seront déposés en même temps que le mémoire de maîtrise.

### **3.3 - L'analyse de l'information**

En ce qui concerne les outils de recherche, nous n'utilisons pas d'instruments particuliers. Toutefois, nous présentons en fin d'ouvrage une grille qualitative visant à rassembler les caractéristiques des différents témoins et référer le lecteur. Cette grille présente d'une façon rapide l'identité du prisonnier, son régiment, l'endroit de la captivité, etc. Aussi, afin de clarifier cette vue d'ensemble des différents camps de prisonniers, nous présenterons une cartographie de la localisation de ces camps sur le territoire allemand. Cette cartographie nous permettra d'illustrer d'autres notions très géographiques comme les transports en train, ou encore la fameuse «marche de la mort»<sup>41</sup>. Sinon, l'essentiel du travail avec les sources s'effectuera en comparaison avec la production scientifique déjà parue sur le sujet. À l'instar de ceux qui nous ont précédé dans ce domaine, nous croyons que le dialogue constant entre les témoignages recueillis et la production scientifique s'avère être la méthode la plus efficace pour tirer des

---

<sup>41</sup> La marche de la mort fait référence à la période où les prisonniers de guerre sont évacués des camps par les Allemands et sont forcés de marcher de longues distances vers des destinations qui sont la plupart du temps floues ou encore improvisées. Nous y reviendrons à la fin du chapitre 4.

conclusions intéressantes. Cette méthode permet d'éviter en définitive les nombreux écueils qui se présentent dans tout travail impliquant des témoignages oraux.

Notre problématique de recherche porte sur un domaine qui, sans être vierge, n'en demeure pas moins susceptible d'être défriché davantage encore aujourd'hui. Nos moyens d'enquêtes et nos stratégies de recherche s'inscrivent dans une démarche intellectuelle stimulante et incroyablement riche de par l'utilisation d'entrevues menées directement avec les sources premières. Ce sont d'ailleurs ces sources inédites qui permettent d'entreprendre une telle démarche scientifique. Comme nous l'avons vu dans les pages précédentes, l'ensemble de notre analyse repose sur des témoignages possédant beaucoup de qualité, mais invitant également à une grande prudence. Il convient maintenant de passer à la présentation des individus formant le groupe témoin et à l'analyse même des témoignages afin de répondre à nos questions de recherches.

## **CHAPITRE II**

### **LA GENÈSE DE L'EXPÉRIENCE DE CAPTIVITÉ**

Tenter de comprendre la notion de captivité en temps de guerre dans une perspective historique, c'est avant tout chercher à cerner les transformations qui s'opèrent chez le militaire qui vit une telle situation. La transformation majeure qui survient chez le militaire est incarnée par le changement forcé de son statut de soldat à celui de captif (suite à sa capture) et ensuite à celui de prisonnier de guerre (suite à son immatriculation officielle). Subitement, l'individu (et souvent même un groupe d'individus) capturé voit une bonne partie de son identité militaire disparaître. Il n'est plus libre, ne se trouve pas en territoire national ou allié, mais surtout, il ne fait plus partie de l'effort de guerre. Ainsi, de la capture jusqu'à l'adaptation à la vie en camp de prisonniers, c'est tout un monde nouveau qui se présente aux individus et aux groupes capturés. C'est donc sur cette genèse de l'expérience de captivité que repose le présent chapitre.

Premièrement, nous nous intéresserons aux événements se déroulant avant l'arrivée au camp de prisonniers. Nous profiterons de cette occasion pour présenter les témoins interviewés tout en analysant leur capture en tant que telle et son impact sur leur expérience de captivité. Deuxièmement, nous porterons notre analyse sur l'étape du transport vers les camps de prisonniers. Cette étape, plus ou moins longue selon les situations, s'avère être essentielle afin de saisir dans son ensemble l'expérience de captivité, car elle contribue à modeler le comportement du futur prisonnier de guerre.

Troisièmement, nous aborderons directement l'arrivée au camp des captifs. Nous nous intéresserons d'abord aux états d'esprit de nos témoins lorsqu'ils arrivent sur place et par la suite nous analyserons les formalités administratives auxquelles ils doivent se soumettre avant de faire leur entrée dans leur nouvelle prison militaire.

## **1 - Les événements avant l'arrivée au camp de prisonniers**

### **1.1 - La capture...**

Comme nous l'avons mentionné plus haut, nous profitons de cette section de notre travail pour présenter les témoins rencontrés tout en décrivant la façon dont ils sont capturés par l'armée allemande. Nous insisterons sur certains détails issus des témoignages recueillis afin de déterminer dans quelle mesure le moment de la capture a un impact sur les futurs prisonniers de guerre. Dans un souci méthodologique, nous amorcerons les présentations avec les simples soldats et nous monterons en grade pour ensuite passer aux aviateurs de notre groupe témoin. On notera qu'il n'a pas été possible d'obtenir toutes les informations de base pour certains témoins.

## Jacques Cinq-Mars

Jacques Cinq-Mars, natif de Ville-Marie, est simple soldat dans le régiment des Fusiliers Mont-Royal (FMR) lorsqu'il participe au raid de Dieppe le 19 août 1942. Comme plusieurs de ses compagnons d'armes, il est fait prisonnier à l'issue de la bataille. Lors de son entrevue, le vétéran Cinq-Mars affirme qu'il n'y a rien d'autre à faire à ce moment là que de se rendre, car il est impossible de retourner en Angleterre à la nage. Il précise également que suite au désastre de l'opération, les Anglais les ont «laissés là»<sup>1</sup>.

## Armand Émond

Né en 1919 à Montréal, Armand Émond s' enrôle le 13 juillet 1940 et participe lui aussi au raid de Dieppe avec les FMR comme simple soldat. Dans les rencontres avec lui, ce vétéran passe rapidement sur la capture, sans donner de détails significatifs sur ses impressions personnelles comme le font d'autres témoins. Monsieur Émond se souvient que devant la situation impossible sur les plages de Dieppe, lui et une trentaine d'hommes sont abrités derrière un «TLC»<sup>2</sup>. Ils se rendent alors compte qu'il y a des «francs-tireurs» qui font feu dans leur direction<sup>3</sup>. Le vétéran Émond se souvient qu'à

---

<sup>1</sup> Témoignage de Jacques Cinq-Mars.

<sup>2</sup> L'abréviation TLC signifie en anglais *Tank Landing Craft*. Il s'agit en fait de péniches de débarquement amphibies destinées à faire débarquer les véhicules blindés sur les plages.

<sup>3</sup> Il est fort probable qu'il s'agisse en fait de tireurs d'élite de l'armée allemande, car le terme de franc-tireur ne s'applique pas dans une telle situation.

2h40 le Brigadier Southern lève un drapeau blanc et qu'ils se rendent aux Allemands<sup>4</sup>. Les hommes jettent ainsi leurs armes à l'eau et le vétéran Émond précise qu'il a même retiré la culasse de son arme à feu pour la jeter à l'eau. À ce moment comme l'indique Émond : Là on s'est donnés aux Allemands [...] on a été pris prisonniers<sup>5</sup>.»

### **Jacques Nadeau**

Jacques Nadeau est né le 12 septembre 1922 dans le quartier Saint-Henri dans Montréal et il s' enrôle le 10 septembre 1939 à l'Hôtel St-James<sup>6</sup>. Le témoignage du simple soldat Nadeau des FMR débute en nous plongeant directement au cœur des combats sur la plage de Dieppe. Tirant ses dernières balles, il essaie de relever le moral d'un camarade situé près de lui. À ce moment, une bombe de mortier tombe directement à la droite de cet individu. Le soldat Nadeau évite l'explosion, car son camarade lui sert bien involontairement de bouclier humain. Quelques minutes plus tard, le soldat Nadeau se souvient que quelqu'un fait signe aux hommes de cesser les combats. Il lui semble que le type utilise des sous-vêtements blancs attachés à sa baïonnette pour passer le message aux hommes. Les Allemands descendent ensuite sur la plage pour constater l'état des soldats ennemis. Avec le bout de leur pied, les soldats allemands retournent les corps sur la plage afin de vérifier s'ils sont vivants, blessés ou morts. Le soldat Nadeau tente alors de faire le mort en se plaçant dans une position afin de moins sentir

---

<sup>4</sup> Sans chercher à contredire les témoins, nous insistons sur le fait que les heures mentionnées lors des entrevues doivent être considérées avec prudence, particulièrement celles liées aux batailles. Ainsi, elles ne sont présentes qu'afin de ne pas mutiler le récit des témoins.

<sup>5</sup> Témoignage de Armand Émond.



les cailloux et ne pas bouger. Un Allemand voyant cela le touche du pied au niveau des aisselles ce qui le fait bouger. Il lui aurait ensuite dit en allemand : «Viens, viens mon cher». Étant donné que l'Allemand tient une mitrailleuse, Jacques Nadeau n'a d'autre choix que de se diriger vers la falaise où les nouveaux captifs sont réunis.

Arrivé à la falaise, il constate que beaucoup de blessés demandent à boire. Les soldats allemands montant la garde, Nadeau demande la permission de détacher des bidons d'eau qui se trouvent sur place afin de les distribuer à ceux qui en ont le plus besoin. Le vétéran Nadeau nous raconte ensuite qu'il aurait soigné son ami, un certain Lajoie de Saint-Lambert, ayant une vilaine blessure à la cuisse. Après cela, il se souvient que les Allemands les font monter la falaise et les placent en rang de cinq afin de les compter. Au moment où le soldat allemand arrive à sa hauteur, il l'aurait traité de cochon, provoquant une réaction de colère chez celui-ci. Une fois comptés, les blessés sont envoyés là où il y a des docteurs, des gardes malades et des religieuses. Ils sont classés selon la gravité de leur cas, ce qui signifie que ceux qui sont dans un état trop critique ne reçoivent pas d'attention.

---

<sup>6</sup> CHAPUT, Martin. *Dieppe, ma Prison – Récit de Guerre de Jacques Nadeau*, Outremont, Éditions Athéna, 2008, 140 p.

### **Herménégilde Dussault**

À Dieppe, Herménégilde Dussault est sergent-major dans la Compagnie A du FMR. Débarqué sur les plages entre Dieppe et Pourville, il décrit l'impossibilité de la situation de combat : «Nous avions aucune communication, on savait pas ce qui se produisait<sup>7</sup>.» Le vétéran Dussault affirme que des troupes allemandes seraient descendues vers 10h des falaises de Dieppe et auraient capturé un peloton de soldats, les faisant marcher à la pointe du fusil jusqu'au poste de commandement de la compagnie, les forçant ainsi à se rendre afin de ne pas mettre en danger leur vie propre ainsi que celle des soldats pris. Après quoi, ils sont désarmés par les Allemands et amenés sur le promontoire ouest de la falaise ouest afin que les officiers soient séparés des hommes et que les blessés soient amenés à l'hôpital. À 14h, le sergent-major Dussault se souvient que les Allemands forment des groupes de 500 prisonniers afin de les diriger vers la ville d'Envermeu, située à environ 15 kilomètres.

### **Paul Dumaine**

Natif de Saint-Hyacinthe et enrôlé dans l'armée de façon non permanente avant la guerre, Paul Dumaine est automatiquement considéré comme volontaire lorsqu'elle éclate. Lors du raid de Dieppe, Dumaine est caporal, ce qui fait de lui un sous-officier. Son témoignage de la scène de Dieppe est très sanglant et mouvementé. Censés arriver sur une plage déjà prise par les troupes canadiennes, le témoin et ses hommes se rendent

vite compte que ce n'est pas le cas. «Tout le monde tombait mort partout» se souvient Dumaine qui arrive en pleine bataille sur la plage<sup>8</sup>. Il mentionne aussi que suivant leur débarquement des péniches, son lieutenant tombe par terre hurlant et brûlant, car une balle a fait exploser la bombe incendiaire située dans son sac. Pour décrire la situation, le témoin utilise la phrase suivante : «La boucane, le monde, c'était épouvantable, c'était l'enfer!»<sup>9</sup>. Devant cette situation, c'est la course pour s'abriter, car il est impossible «d'aller nulle part». Certains se cachent près des blindés, mais Dumaine s'abrite près d'un *Jeep* où il sera blessé à son tour avant d'être capturé par l'armée allemande.

### **Maurice Jolicoeur**

Le caporal Maurice Jolicoeur, né en 1921, se trouve sur le même *TLC* que le soldat Émond lors du raid de Dieppe. À titre de caporal, il a 17 hommes de la compagnie C des FMR sous son commandement. Lors de l'arrivée sur les plages, il tente d'aider les blindés à débarquer, mais il affirme que «c'était pas fameux». En ouvrant les portes du bateau, un obus frappe directement un des blindés à bord. L'explosion tue 20 hommes situés du côté droit du blindé et force les autres à plonger immédiatement à l'eau. Une fois arrivée sur la plage, une rafale de mitrailleuse ne laisse que trois hommes vivants sur les 17 sous la charge du caporal Jolicoeur. Les survivants se planquent sous un blindé détruit et tentent durant 9 heures de poursuivre les combats. La situation est pénible et le vétéran Jolicoeur mentionne la chose suivante : «Ça

---

<sup>7</sup> Témoignage de Herménégilde Dussault.

<sup>8</sup> Témoignage de Paul Dumaine.

bombardait de tous les bords, pis les éclats d'obus pis toute [...] des éclats de pierres quand les balles arrivent sur la grève, c'est plus dangereux que d'autre chose»<sup>10</sup>. Ils finissent par ne plus avoir de munitions et le caporal Jolicoeur reçoit un éclat de pierre juste au-dessus de l'œil. Finalement, ils sont encerclés par les troupes allemandes, les bateaux sont repartis du côté anglais ils sont littéralement « pris là ». Un officier lève un drapeau blanc, les hommes lèvent les mains en l'air et c'est la destruction des armes pour ensuite les «garrocher à l'eau». Le témoin mentionne également que selon lui, l'armée allemande les attendait d'avance. Cette affirmation comme nous le verrons plus tard cherche probablement à répondre aux nombreux questionnements que la défaite et la capture suscitent chez celui qui est fait prisonnier.

### **Donatien Vaillancourt**

Donatien Vaillancourt est né le 2 avril 1917 dans la ville de Brousburgh (comté d'Argenteuil). Il s' enrôle à Montréal le 30 septembre 1939 à l'âge de 22 ans et il participe au raid de Dieppe alors qu'il est aussi caporal pour les FMR. Il nous confie qu'il avait de l'appréhension face à cette manœuvre militaire, car il n'aimait pas le fait qu'elle soit reportée et que les hommes soient tous mis au courant, causant ainsi possiblement des fuites au profit de l'ennemi. Malgré tout, il débarque sur les plages de Dieppe le 19 août 1942. Selon lui, les hommes n'ont pas peur de mourir, mais d'être blessés. À ce sujet, le témoin se souvient d'un jeune soldat qui semble être clairon pour

---

<sup>9</sup> Ibid.

<sup>10</sup> Témoignage de Maurice Jolicoeur.

les FMR qui refuse la communion avant l'opération en disant au padre : «Passe ma ration aux autres». Lors du déroulement sanglant du raid sur Dieppe, Vaillancourt mentionne que lui et des camarades ont vu ce jeune homme mortellement blessé à la mâchoire et faisant de grands signes de croix en l'air avec ses bras. Cette scène aurait fait pleurer le caporal Vaillancourt et ses camarades, car ils voyaient bien que, selon eux, le jeune garçon : «avait réalisé le chemin à prendre pour l'autre vie<sup>11</sup>.» Il mentionne également que pendant les combats et après, la vue des blessés était très difficile à supporter : «Quand on voyait un gars blessé, on n'arrachait <sup>12</sup>.»

Le témoin «pense se souvenir» que le commandant aurait donné l'ordre de se «rendre prisonnier» quand il serait 11h. Ils ont donc le temps de détruire leurs armes en enlevant la culasse et en la lançant, même chose pour les munitions. Les hommes savent que la marine ne peut plus revenir les chercher, car ils ont pris trop de temps à évacuer les blessés. À ce moment, précise le vétéran Vaillancourt, quand les hommes savent qu'ils vont devenir prisonniers dans 25 minutes, c'est la peur. Ils pensent que c'est à leur tour de subir le «questionnage», le «fouettage» et toutes les atrocités qu'ils ont entendues de la part des Anglais au sujet des Allemands. Ils savent bien que ceux qui risquent davantage d'être victime des interrogatoires musclés sont les officiers, mais le témoin précise : «Qu'importe, on avait peur pareil, être pris prisonnier.<sup>13</sup>» Ils marchent jusqu'à l'hôpital qui est situé à un quart de mile d'où ils sont. À chaque avion qui passe

---

<sup>11</sup> Témoignage de Donatien Vaillancourt.

<sup>12</sup> Ibid.

<sup>13</sup> Ibid.

au-dessus de leur tête, les prisonniers ont le réflexe de *ducker*<sup>14</sup>. Les Allemands informent les prisonniers de la présence de grosses croix rouges peintes sur le toit des bâtiments, empêchant ainsi les Anglais de bombarder cet endroit.

## **Rolland Gravel**

Le capitaine Gravel est né en 1919 dans le quartier Notre-Dame-de-Grâce à Montréal. Il intègre les rangs du Corps-École d'officiers canadiens de l'Université de Montréal en 1939 et est commandant en second de la compagnie B des FMR lors du raid sur Dieppe<sup>15</sup>. À ce titre, il est le plus haut gradé de notre groupe témoin, mais également le seul officier présent. Lui et sa compagnie débarquent en plein centre du mur «*Wavebreaker*» destiné à stopper les vagues et les navires vers 6h15. Ils sont la dernière compagnie des FMR à débarquer, le régiment suivant est *l'Essex Scottish* de Windsor. Une fois sur les plages, le capitaine Gravel interpelle un caporal et lui dit de se trouver trois soldats pour les envoyer demander aux troupes d'à côté qui sont débarquées dans le port s'il est préférable de passer par là. La réponse d'un colonel l'informe que de l'autre côté il n'y a rien à faire, qu'ils doivent rester sur leur côté et tenter de se défendre comme ils le font eux-mêmes. Le reste des combats consiste à demeurer sur place et faire feu en direction de l'ennemi. Entre 12h30 et 12h45, tout est fini selon le vétéran Gravel. Une fois que tous les combats cessent, le vétéran Gravel affirme que deux

---

<sup>14</sup> Francisation du terme anglais *to duck*, qui signifie plonger pour éviter un certain impact. Le vétéran Vaillancourt explique que la vue des avions amène le réflexe chez les prisonniers de plonger à plat ventre afin d'éviter les tirs ou les bombardements aériens.

sentiments prédominent chez lui et apparemment chez certains autres : La joie incroyable d'être en vie, mais également la honte. «Moi j'étais en maudit de pas avoir été capable d'obtenir mes objectifs<sup>16</sup>.» La honte prédomine donc chez ce témoin au moment où il réalise qu'il n'a pas réussi à faire ce pour quoi il a été envoyé au combat. À environ 3 miles de distance de Dieppe, Rolland Gravel est séparé des hommes qu'il commande afin d'être envoyé dans un camp de prisonniers destiné aux officiers.

### **Jean Cauchy**

Jean Cauchy est sergent dans la *Royal Air Force* (RAF). Plus spécifiquement il fait partie de l'escadrille 425 «Alouette», la seule escadrille francophone de l'aviation du *Commonwealth*. Le 5 janvier 1945, alors qu'il effectue une mission de bombardement son avion se fait descendre près de la ville de Hanovre dans le centre nord de l'Allemagne. Le sergent Cauchy saute le dernier de l'avion, car en tant que plus haut gradé du groupe c'est son devoir d'attendre que ses hommes sautent avant lui. Une fois en bas, Cauchy se souvient que son premier devoir est celui de se sauver et de rejoindre les Alliés. Sachant que les Alliés sont du côté du Rhin, il s'oriente et se dirige dans cette direction. Comme il est 19h, il fait noir et le premier réflexe du sergent Cauchy est de détacher son parachute et de l'enterrer. Bien qu'il soit tombé en plein champ agricole, la terre est glacée ce qui l'empêche d'enterrer le parachute. Il le laisse donc sur place ainsi

---

<sup>15</sup> VINCENT, Sébastien. *Laissés dans L'Ombre – Les Québécois engagés Volontaires de 39-45*, Montréal, VLB Éditeurs, 2010, p. 79.

<sup>16</sup> Témoignage de Rolland Gravel.

que son veston de sécurité, que les hommes appelaient le «*Maywest*». Il cherche ses copains, mais n'en voit aucun et n'obtient aucune réponse après quelques cris d'appel.

Il est inconcevable pour le sergent de demeurer caché et d'attendre sur place tout en évitant les sentinelles et les soldats. Il prend la décision de demeurer en mouvement. Arrivant à une rivière ressemblant à un gros ruisseau, il trouve l'eau trop froide et décide de la longer plutôt que de la traverser. Il aboutit finalement chez un cultivateur et il entend une voix de femme. Pensant qu'il est vu, le sergent Cauchy se couche dans le faussé en bord de route. Il entend trois voix d'hommes passer à côté de lui, mais les types ne semblent pas le voir. Après quoi, il s'endort sur place d'épuisement «J'étais vraiment brûlé...j'étais brûlé.<sup>17</sup>» Le froid le réveille plus tard; il a tous les muscles engourdis. Il décide de reprendre sa marche. Il passe ce qui semble être une auberge animée par une fête et arrive ensuite à une fourche au chemin. Prenant le chemin du Nord-ouest, il marche quelque temps pour tomber sur deux sentinelles sortant des bois mitrailleuses à la main. Le sergent lève les bras et les soldats l'escortent jusqu'à une maison réquisitionnée par l'armée allemande. Sur place, ce sont de jeunes cadets qui sont responsables de l'endroit. Celui qui donne les ordres ne parle pas anglais et fait envoyer le captif dans un petit hameau où est située une école. Dans l'école, le sergent Cauchy est placé près d'un poêle à bois avec quatre gardes allemands. Aucune question n'est posée, le sergent est fouillé et ses effets personnels militaires sont confisqués, mais il peut conserver ses photos, son porte-monnaie, sa montre ainsi que son chapelet. Le lendemain matin, il demande, grâce à des gestes, une chaise afin de se reposer un peu.



Sa demande est exaucée et il peut dormir un peu. Au petit matin, l'officier responsable du groupe lui demande son nom. Le sergent sait que lorsqu'ils sont questionnés par l'ennemi, les aviateurs sont autorisés à ne divulguer que leur nom, leur rang ainsi que leur matricule et rien de plus. Ainsi, il montre à l'officier le disque en fibre pendu à son cou et détenant toutes ces informations. Puis débutent les déplacements vers les camps d'interrogation (*Dulag Luft*) et ensuite vers ceux des prisonniers de guerre à proprement parler.

### **Gilles Lamontagne**

Gilles Lamontagne voit le jour à Montréal le 17 avril 1919 et s'inscrit dans l'aviation au printemps de 1941. Le soir de sa capture, au mois de mars 1943, le *Pilot Officer* Gilles Lamontagne est aux commandes d'un bombardier Wellington avec un équipage de cinq hommes en direction de la ville d'Essen en Allemagne afin de la bombarder<sup>18</sup>. Après avoir largué les bombes, ils doivent traverser un espace aérien que les pilotes appellent le «couloir de la mort». C'est à cet instant qu'ils sont attaqués par un chasseur allemand. Malgré des manœuvres pour éviter les tirs, le feu prend dans l'avion et l'ordre de sauter est donné. Le tirailleur arrière est blessé à la jambe alors il est poussé en premier avec un parachute. Les autres hommes sautent et Lamontagne à l'instar du sergent Cauchy y va en dernier, car il est responsable de l'équipage. Ils ne sont pas à très haute altitude et comme l'avion pique du nez, Lamontagne espère

---

<sup>17</sup> Témoignage de Jean Cauchy.

vraiment pouvoir sauter à temps. Arrivé au sol, c'est la nuit et il faut cacher les parachutes. Lamontagne se dirige ensuite à pied vers une lumière qu'il remarque au loin et qui le mène vers une ferme dans laquelle il décide d'entrer. Il y a des lapins, il décide de passer la nuit là, car il se sent à l'abri et ne voit pas de problèmes avec l'endroit. Il est réveillé le lendemain matin vers 6h, car un bambin vient voir ses lapins. Il aperçoit Lamontagne qui tente en vain de se cacher et s'enfuit en criant à son père. Le fermier vient avec un fusil de chasse en disant «*Raus!*» et «*Schnell!*», ce qui signifie «*dehors!* » et «*Vite!* ». «Ça c'est *Raus and Schnell* c'est les deux mots préférés des Allemands» nous dit un peu à la blague le vétéran Lamontagne<sup>19</sup>. Devant cette situation, il dit au fermier qu'il est un pilote et le fermier lui dit répond de ne pas s'inquiéter et qu'il va lui amener des trucs. Lamontagne ne saisit pas tout, car il ne parle pas le hollandais. Plus tard il revient avec un peu de fromage et du pain. Devant ce geste, le pilote se dit qu'il a peut-être une chance de s'en sortir si le fermier est si aimable. Le problème est que le garçonnet est susceptible de parler et que si cela se produit, ses parents sont automatiquement fusillés pour avoir aidé un aviateur allié. Ainsi, vers neuf à dix heures il entend des portes claquer. «Quand les Allemands arrivent, les Allemands y parlent pas, ils crient!» nous dit en riant le vétéran Lamontagne<sup>20</sup>. À nouveau il se fait ordonner de se lever rapidement avec les deux mots si caractéristiques aux Allemands selon le témoin. L'aviateur Lamontagne se souvient qu'à ce moment-là il s'est dit : «Bon bin j'pense que là j'suis pas mal fini!»<sup>21</sup>.

---

<sup>18</sup> LEMIEUX, Frédéric. *Gilles Lamontagne – Sur Tous les Fronts*, Outremont, Les Éditions Carte Blanche, 2010, p. 87.

<sup>19</sup> Témoignage de Gilles Lamontagne.

<sup>20</sup> Ibid.

Pointé par les mitrailleuses allemandes, Il est monté de force dans une voiture. Amené à la prison d'Amsterdam, il tente de savoir ce qui va se passer et il finit par apprendre qu'il sera transféré dans un *Dulag Luft* situé à une centaine de miles au sud. Évidemment, avant cela il devra passer par l'interrogatoire obligatoire pour les aviateurs qui sont capturés.

## 1.2 - ...et ses impacts

L'historien François Cochet présente dans une monographie sur les prisonniers de guerre quelques éléments d'analyse qui visent très juste en ce qui concerne l'importance de la capture militaire<sup>22</sup>. Selon lui, cet événement est un véritable «traumatisme fondateur » pour le nouveau captif. Ce traumatisme peut être vécu à différents degrés par les individus, mais il n'en demeure pas moins essentiel, car il correspond dans tous les cas à une perte indéterminée, voire à perpétuité, de sa liberté. Cette perte de liberté se manifeste surtout par un sentiment d'isolement et de peur. Le sentiment d'isolement est alimenté par le fait que les hommes se retrouvent captifs dans un territoire inconnu, sous le contrôle de l'ennemi et qu'ils ne peuvent absolument plus retourner d'où ils viennent. Les témoignages des vétérans Cinq-Mars et Jolicoeur illustrent cette réalité en mentionnant tous deux le fait que les bateaux soient retournés en Angleterre et qu'ils sont restés coincés et aux mains des Allemands. En ce qui concerne la peur, elle tend à se manifester sous différentes formes chez ceux qui sont

---

<sup>21</sup> Ibid.

capturés à Dieppe. Dans le cas du témoin Vaillancourt, la peur face à ce qui est à venir est clairement avouée. Aussi, certains gestes sont éloquents comme l'empressement des témoins Émond et Jolicoeur à détruire et lancer leurs armes à l'eau.

L'historien militaire A.J. Barker affirme que la capture cause généralement des sentiments qui dépendent des circonstances<sup>23</sup>. Les sentiments mentionnés sont les suivants : la colère, la déception, la frustration, la vulnérabilité, le désespoir, la honte, la résignation ou le soulagement<sup>24</sup>. Le témoignage du capitaine Gravel fait mention de deux de ces sentiments lorsqu'il affirme que ce qui prédomine chez lui et chez d'autres hommes lors de la capture est la joie incroyable d'être en vie, mais aussi la honte de ne pas avoir atteint les objectifs militaires assignés<sup>25</sup>. Le témoignage du caporal Jolicoeur fait écho à celui du capitaine Gravel à ce sujet. Lorsque nous avons demandé au vétéran Jolicoeur de mentionner son pire souvenir concernant sa captivité, il indique qu'il s'agit de la capture. Pour lui, le fait d'avoir essayé d'accomplir ses objectifs et de n'avoir réussi représente une très grande déception. Tout comme le capitaine Gravel, il affirme que ce sentiment est aussi partagé par les autres hommes<sup>26</sup>. Cet état d'esprit est aussi présent dans les témoignages recueillis dans une monographie réalisée dans le cadre du centenaire du régiment des FMR<sup>27</sup>. Nous y lisons ceci à propos de la capture à Dieppe :

---

<sup>22</sup> COCHET, François. *Soldats sans Armes – La Captivité de Guerre : Une Approche Culturelle*, Bruxelles, Bruylant, 1998, p. 217

<sup>23</sup> BARKER, A.J. *Behind Barbed Wire*, London, B.T. Batsford Ltd, 1974, p. 37.

<sup>24</sup> Ibid, p. 43.

<sup>25</sup> R. GRAVEL, *Op. Cit.*

<sup>26</sup> M. JOLICOEUR, *Op. Cit.*

<sup>27</sup> ANONYME. *Cent Ans D'Histoire d'un Régiment Canadien-français – Les Fusiliers Mont-Royal 1869-1969*, Montréal, Éditions du Jour, 1971, 434 p.

«Mourir serait plus glorieux»<sup>28</sup>. Cette courte phrase-choc est suivie un peu plus loin d'une réflexion qui illustre d'une façon très claire les sentiments des hommes: «[...] nous étions tristes à mourir. Tristes et surtout humiliés. Il nous semblait que nous n'avions pas fait ce que nous avions à faire»<sup>29</sup>. En ce qui concerne le sentiment de vulnérabilité, il est très bien exprimé dans les mémoires d'Émilien Dufresne, du Régiment de la Chaudière. Pour décrire sa capture, ce soldat nous dit : «À partir de cette attaque, tout devient aléatoire. Que peut-il se passer? Que feront-ils de nous? Le mot avenir prend subitement une signification un peu floue. Même demain semble lointain et représente l'inconnu [...] Les hommes durs et combattants se sentent totalement impuissants et remettent leur espoir entre des mains divines<sup>30</sup>.»

En ce qui concerne le sentiment de résignation, il nous semble qu'il prédomine chez les aviateurs plutôt que chez les FMR. Évidemment, la façon dont sont capturés les aviateurs Cauchy et Lamontagne diffère beaucoup sur le plan qualitatif de ce que vivent les militaires à Dieppe. Abattus en plein vol, les deux pilotes marchent, se cachent et conservent un espoir de retour durant un certain temps. La capture de ces hommes représente évidemment la perte de liberté, mais surtout la fin d'une fuite épuisante en territoire ennemi.

---

<sup>28</sup> Ibid., P. 293

<sup>29</sup> Ibid., P. 293

<sup>30</sup> E. DUFRESNE, Op. Cit., p. 69-70.

Les témoignages issus de notre groupe témoin font écho aux notions avancées par Barker et Cochet. Il importe de comprendre comment un événement comme la capture militaire demeure imprégnée d'émotions et d'états d'esprit diversifiés. Il ne s'agit pas simplement de l'évènement qui marque le début de la captivité, mais bien, comme le dit Cochet, d'un « traumatisme fondateur », à partir duquel sont mis en place de nouveaux paradigmes physiques et mentaux qui vont caractériser et construire la captivité de guerre de ces hommes. Cochet affirme que les soldats fraîchement capturés doivent passer au travers d'un questionnement personnel et collectif afin de comprendre comment ils ont été défaits et pourquoi ils sont dans une telle situation<sup>31</sup>. Selon lui, la trivialité de cette situation influence fortement la captivité et plus tard la vie civile des hommes, car il n'y a pas de réponse possible. Bien que ce postulat concorde avec certains de nos témoignages recueillis, nous croyons qu'il faut en atténuer la portée. Si la capture structure la captivité à venir autant sur le plan physique que psychologique, il ne faut toutefois pas écarter le fait que de nombreuses possibilités orientent l'expérience de captivité des prisonniers. Les loisirs, les regroupements, les évasions et la mise en place d'un système économique microsocial représentent quelques-unes des réponses à la situation fondamentalement inadmissible dans laquelle se trouvent les prisonniers de guerre. De plus, Barker mentionne de son côté que peu importe les émotions qui ont cours par suite de la défaite et de la capture, elles ne sont pas susceptibles de durer longtemps, car le captif devient rapidement préoccupé par ce qui l'attend dans un proche avenir<sup>32</sup>. Les propos de Cochet se rapprochent donc de la situation des captifs Français

---

<sup>31</sup> F. COCHET, Op. Cit., p. 235

<sup>32</sup> A.J. BARKER, Op. Cit., p. 43.

qui pour beaucoup sont capturés sans qu'il y ait eu combat alors que du côté anglo-saxon il y a davantage d'affrontement avant la défaite et la capture par l'ennemi.

### 1.3 - Le transport vers le camp de prisonniers.

Cette section veut présenter les aspects qui caractérisent ce transport vers le camp de prisonniers. Nous y verrons la diversité dans la façon de déplacer les nouveaux captifs et le fait que cette étape, tout comme la capture, a de nombreux impacts sur l'expérience de captivité à la fois au niveau physique et psychologique.

Parmi les facteurs qui influencent le transport, le premier est inévitablement le lieu de la capture. Bien qu'un réseau très étendu de camps de prisonniers couvre l'ensemble des districts militaires allemands (*Wehrkreis*), la possibilité qu'un camp soit à proximité des lieux de capture demeure très aléatoire. Dans les dix cas qui nous intéressent, il sera systématiquement nécessaire de transporter les prisonniers sur des distances assez importantes. Dans le cas des prisonniers capturés à Dieppe, le trajet vers les camps de prisonniers s'étire sur environ 914 kilomètres pour les officiers qui se rendent à l'Oflag VII-B à Eichstätt et 1428 kilomètres pour les sous-officiers et les simples soldats qui se rendent au Stalag VIII-B à Lamsdorf<sup>33</sup>. Il est moins aisé d'établir

---

<sup>33</sup> À noter que ces distances sont évaluées selon un tracé routier actuel. Il est difficile pour nous d'établir les routes ferroviaires qui sont utilisées à l'époque, ainsi ces données demeurent approximatives et à titre d'information. De plus, ces distances ne tiennent pas compte des transferts de camps qui s'effectuent au cours de la captivité pour plusieurs témoins.

les distances parcourues des témoins aviateurs étant donné qu'ils sont abattus en plein vol et donc dans des localisations géographiques difficiles à cibler. Malgré cela, nous pouvons estimer grâce aux informations que nous possédons que le sergent Cauchy a dû être transporté sur une distance se situant entre 700 et 1050 kilomètres en partant des alentours de Hanovre vers un camp d'interrogatoire et ensuite en direction du *Stalag Luft 1* situé près de Barth en Allemagne. En ce qui concerne le *Pilot Officer* Lamontagne, il est transporté des alentours d'Amsterdam vers le *Dulag Luft 1* situé à Oberusel en Allemagne pour le questionnement et est ensuite transféré au *Stalag Luft III* près de Sagan en territoire polonais. Tout cela représente environ 1086 kilomètres. Comme nous l'avons mentionné plus haut, ces distances sont frappantes par leur longueur. Ayant à être déplacé systématiquement sur environ 1000 kilomètres, le prisonnier de guerre se trouve plongé dans un territoire géographique dont il ignore à peu près tout, perdant ainsi une bonne partie de ses repères. Cette perte de repères sème inévitablement la confusion chez les prisonniers, ce qui contribue à augmenter leur insécurité et leur vulnérabilité. Aussi, cette pratique représente un bon moyen de prévention contre les évasions, car des captifs brisés et dociles sont moins enclins à donner du fil à retordre aux gardes.

Un deuxième facteur qui influence le transport des prisonniers vers les camps est évidemment leur affiliation et leur grade. Les prisonniers de guerre sont envoyés dans des camps selon les forces armées auxquelles ils appartiennent. Ainsi, les marins, les



aviateurs et les soldats de l'armée de terre sont captifs séparément<sup>34</sup>. Ensuite, en ce qui concerne l'armée de terre, les officiers sont séparés du reste de la troupe. Ils sont envoyés avec d'autres officiers prisonniers vers un *Oflag* alors que les sous-officiers et les simples soldats iront vers les *Stalags*. Cette séparation accroît donc le sentiment d'isolement chez l'officier prisonnier et supprime du même coup toute présence de commandant chez les prisonniers de rangs inférieurs. À ce titre, le récit de captivité du capitaine Pierre Vallée du Régiment de la Chaudière nous fournit un exemple. Dans son témoignage, Vallée décrit sa séparation d'avec ses hommes : «C'est avec un serrement de cœur que je vois s'éloigner mes compagnons de captivité. Montés dans les camions qui les conduiront en Allemagne, je leur souhaite bonne chance, bon courage et un prompt retour dans leurs foyers<sup>35</sup>.» Évidemment, il ne faut pas croire que les simples soldats et les sous-officiers se retrouvent dans cette situation comme des gamins privés de leur maman, mais il n'en demeure pas moins que les sentiments d'insécurité et de vulnérabilité s'en trouvent renforcés.

En ce qui concerne les aviateurs, nous l'avons vu plus haut, ils sont d'abord envoyés au *Dulag Luft* pour interrogatoire avant d'être transféré vers un *Stalag Luft* où sont maintenus captifs les autres prisonniers de guerre issu de l'aviation. Une fois que l'administration militaire obtient ce qu'elle cherche ou bien s'épuise à faire parler des aviateurs qui restent souvent muets, elle peut les transférer vers un camp de prisonnier.

---

<sup>34</sup> Respectivement, les marins sont captifs dans les *Marlags*, les aviateurs dans les *Stalags Luft* et les hommes de l'Armée de terre dans les *Stalags* pour les soldats et les sous-officiers et les *Oflags* pour les officiers.

<sup>35</sup> P. VALLÉE, Op. Cit., p. 50

Les aviateurs ne se retrouvent pas obligatoirement capturés avec leurs équipiers, ils sont donc à risque d'être transférés vers un camp de prisonniers où ils ne connaîtront personne, ce qui accroît le sentiment d'isolement. Nous comprenons donc que, dans la majorité des cas, la séparation des prisonniers de guerre selon l'affiliation militaire ainsi que selon les grades est une mesure qui tend non seulement à faciliter le transport des captifs pour l'Armée allemande, mais en plus à isoler et briser davantage celui qui doit être amené vers le camp.

Le troisième et dernier facteur que nous désirons présenter ici traite des moyens utilisés pour déplacer les captifs. Étant donné la pluralité des situations de capture, il en découle une même pluralité des moyens de transport. Que le nouveau prisonnier soit déplacé à pied, en voiture ou par train, l'expérience change de beaucoup.

Tous nos témoins capturés à Dieppe subissent une période de déplacement à pied immédiatement après leur capture. Les témoignages des vétérans Émond, Gravel et d'Herménégilde Dussault concorde en affirmant qu'ils marchent jusqu'à la ville d'Envermeu situé selon les cartes actuelles à environ 15 kilomètres de Dieppe<sup>36</sup>. Par la suite, en comparant les huit témoignages de nos témoins issus du FMR nous en déduisons qu'ils sont embarqués dans un train à cet endroit pour se diriger vers leur camp de prisonniers en effectuant plusieurs arrêts. Notons que le caporal Paul Dumaine

évite la marche et est transporté en train tout au long du trajet étant donné qu'il est blessé. Il garde d'ailleurs un vif souvenir de sa situation par rapport à celle de ses camarades qui doivent marcher : «Eux autres y'ont marché pas mal, moi je marchais pas, étant blessé j'ai été transporté à l'hôpital de Dieppe qui m'ont pas accepté à cause étant blessé je pouvais marcher [selon eux]. Alors, ils m'ont transporté dans un train, eux-autres y marchaient, moi je marchais pas. Ils m'ont emmené dans un train jusqu'à Rouen. [...] Moi c'est mon transport que j'ai eu jusqu'au camp. J'ai été chanceux un peu...j'ai pas marché moi.<sup>37</sup>» Le fait que le caporal Dumaine se considère chanceux d'avoir évité la marche malgré sa blessure nous fournit un indice sur l'aspect pénible que peut prendre ce déplacement pour certains individus<sup>38</sup>.

Les commentaires sur la marche ne viennent pas spontanément de la part de ceux qui l'ont subie après la capture à Dieppe. Toutefois, nous avons eu la chance de questionner ultérieurement aux entrevues le vétéran Herménégilde Dussault à ce sujet. Il nous présente une situation très difficile et risquée : «On n'avait pas mangé depuis la veille, on était fatigués, il faisait très chaud. Le moral était très bas après notre capture pis les Allemands eux autres, on marchait on n'avait pas le choix il fallait suivre on était escortés par les Allemands. Il fallait, il fallait pas ralentir, il fallait suivre autrement on courait des chances de...euh...surtout la on était pas enregistrés encore vous savez.

---

<sup>36</sup> Toutefois, selon le vétéran Gravel, la distance était de 3 miles et selon le vétéran Émond elle était de quatre à cinq kilomètres. Il est possible que la perception de la distance ait été affectée par l'état d'esprit des témoins lors de ces déplacements.

<sup>37</sup> P. DUMAINE, Op. Cit.

<sup>38</sup> Mentionnons que le caporal Dumaine est passé par plusieurs hôpitaux au cours de son trajet et que sa situation médicale due à ses blessures devient critique avant son arrivée au camp. Cela contribue davantage à nous montrer quelle position il adopte par rapport à la marche de ses camarades.

<Simon Leduc : D'accord oui.> Tant que vous êtes pas enregistré à la Croix-Rouge eux autres ils peuvent dire : Oui Dussault, oui il est mort sur la grève tsé <sup>39</sup>.» La monographie du centenaire du FMR nous fournit également des informations sur les déplacements à pied suite à la capture de Dieppe. Toujours selon un témoin anonyme, il semble que la marche s'effectue les mains dans les airs et que les Allemands ont tendance à bousculer sans trop de rudesse les nouveaux prisonniers<sup>40</sup>. Le texte rappelle également un élément important, la présence des blessés. Ces blessés qui peinent à marcher doivent être supportés ou encore transportés par ceux qui sont en mesure de le faire<sup>41</sup>. Il va sans dire que cette situation contribue à rendre la marche encore plus pénible qu'elle ne l'est déjà. À ce sujet, deux citations témoignent de l'épuisement moral et physique qui est vécue par les prisonniers : «Nous étions rebelles de cœur, mais dociles de corps, car nos jambes nous portaient à peine.»<sup>42</sup> Aussi un peu plus loin nous lisons : «On eût dit que les yeux étaient sans regard, les mains sans forces, les jambes paralysées, le cœur glacé.»<sup>43</sup> Ces témoignages, malgré leur aspect anonyme ne manquent pas de concorder avec les informations récoltées auprès du sergent-major Dussault. Le portrait général qui est dressé est donc celui d'une marche courte en termes de distance, mais longue et difficile en termes d'épreuves.

---

<sup>39</sup> H. DUSSAULT, Op. Cit.

<sup>40</sup> FUSILIERS MONT-ROYAL, Op. Cit., P. 293

<sup>41</sup> Ibid., P. 293

<sup>42</sup> Ibid., P. 293

<sup>43</sup> Ibid., P. 295

Les aviateurs ne marchent que sur une courte distance, car ils sont transportés en véhicule à leur lieu d'interrogatoire et ensuite vers la gare la plus près. Dans un silence absolu les sentinelles allemandes escortent le sergent Cauchy à pied vers l'endroit où il est questionné et qui lui semble être une école<sup>44</sup>. De là, il est embarqué dans un camion avec d'autres aviateurs prisonniers ainsi que des gardes vers une destination qu'il ignore. Les hommes sont tassés comme des sardines dans le véhicule. En route, l'interrogatoire se poursuit avec un garde allemand de façon informelle et camouflée en une banale discussion<sup>45</sup>. C'est à grand renfort de la propagande allemande de Goebbels que le garde tente de faire réagir les nouveaux prisonniers, mais ce sans succès. Ces derniers sont autorisés à discuter ensemble, mais ils ne le font pas, d'abord parce qu'ils craignent de laisser couler par erreur des informations importantes et ensuite parce qu'ils sont dans un état d'esprit assez inquiet<sup>46</sup>. «Je voyageais avec de l'inquiétude, qu'est-ce qui va arriver exactement? Je m'en allais dans l'inconnu la! Alors, mon état d'esprit était que de rester, de rester calme et puis d'espérer pour le mieux tout simplement et de pas révéler quoi que ce soit <sup>47</sup>.» Le témoignage du vétéran Lamontagne se rapproche en grande partie de l'expérience racontée par le vétéran Cauchy. Une fois capturé, il est plus ou moins poussé dans une voiture par les gardes allemands<sup>48</sup>. Assis sur la banquette arrière, il est bien serré par les deux types. À cet instant, il se questionne beaucoup sur la destination à venir : «Bin j'me demandais où on allait puis écoutez, la toutes les histoires allemandes me repassaient dans tête, mais j'ai dit écoute, y'a rien que

---

<sup>44</sup> J. CAUCHY, Op. Cit.

<sup>45</sup> Ibid.

<sup>46</sup> Ibid.

<sup>47</sup> Ibid.

<sup>48</sup> G. LAMONTAGNE, Op. Cit.

tu peux faire donc laisse-toi aller<sup>49</sup>.» C'est donc dans un silence total, tout comme pour le sergent Cauchy, qu'il est amené durant environ une heure et demi vers ce qui se révélera être l'aéroport d'Amsterdam<sup>50</sup>.

Le parcours de ces individus prend la forme de longs déplacements en train. Les caractéristiques de ce déplacement méritent qu'on s'y intéresse, toujours en raison de l'impact physique et psychologique sur les nouveaux captifs. Les témoins FMR ne s'entendent pas sur la dimension des wagons et le nombre de captifs qui y sont placés, mais tous s'entendent à dire que l'espace manque. Selon le sergent-major Dussault, il est très difficile de s'endormir étant donné qu'ils sont tassés les uns sur les autres comme des sardines<sup>51</sup>. Le soldat Émond mentionne avec sarcasme les conditions sanitaires du déplacement en train : «Y'avaient mis de la paille là-dedans comme des animaux, pis y'avait une boîte à merde dans le coin, ça sentait bon c'était au mois d'août.»<sup>52</sup>

En plus d'être entassés dans des wagons surchauffés et puants, les prisonniers de guerre n'ont rien mangé depuis la veille et ils ont soif. Les Allemands leur fournissent des conserves de viande de cheval, mais selon le vétéran Émond, celle-ci est pourrie. Le capitaine Gravel explique ce jeûne forcé par le désir d'affaiblir les jeunes prisonniers et leur enlever la volonté de s'évader lors du transport. De plus, quelques

---

<sup>49</sup> Ibid.

<sup>50</sup> Ibid.

<sup>51</sup> H. DUSSAULT, Op. Cit.

<sup>52</sup> A. ÉMOND, Op. Cit.

individus sont blessés et doivent endurer leur douleur tout au long des déplacements. Selon le caporal Jolicoeur, certains succombent lors des déplacements en train : «[Les conditions] c'était très, très dur. Ils y en avaient qui étaient blessés un peu, mais la gangrène s'est mis dans les plaies, les gars décédaient dans le train»<sup>53</sup>. Le corps du prisonnier est exposé à une souffrance prolongée tout au long des mille kilomètres qui le séparent de son futur lieu de captivité.

Le témoignage du soldat Nadeau présente quelques éléments qui caractérisent l'état d'esprit des nouveaux captifs alors qu'ils sont transportés par train vers leur future prison militaire. D'abord, il se souvient que le train fait un arrêt forcé à Rouen en raison des bombardements qui sont trop intenses. Nous pouvons imaginer à quel point la situation peut être stressante, et comment les individus à bord des wagons se sentent vulnérables et sans défense, d'autant plus qu'il serait très ironique d'être tué à ce moment par des bombardements alliés qui auraient pu faire la différence lors du débarquement à Dieppe. Pour certains comme le vétéran Nadeau, c'est à bord du train que s'effectuent certaines réflexions sur le sort qui les attend une fois rendus au camp. Ces pensées ont des impacts directs sur le moral des prisonniers. Jacques Nadeau décrit la situation ainsi : «Notre moral était dans le fond de nos bottines. On pensait jamais qu'on allait...on pensait mourir, mais pas être pris prisonniers. [...] La majorité de nous autres on pensait bien que les Allemands étaient pour gagner la guerre. Ça fait que...ce qui faisaient avec leurs prisonniers les Allemands c'était pas...c'était pas du

---

<sup>53</sup> M. JOLICOEUR, Op. Cit.

«minouchage» hein! C'était...c'était sérieux!<sup>54</sup>» Cette réflexion rejoint celle de Donatien Vaillancourt présentée plus haut concernant ses craintes à la perspective d'une capture et nous démontre que ces hommes vivent une véritable insécurité et une vulnérabilité face aux Allemands ainsi qu'aux événements qui les attendent. L'esprit des prisonniers est donc également soumis à une difficile épreuve à laquelle seuls le courage et la patience offrent des solutions concrètes. Le soldat Dufresne décrit également les conditions de transport par train d'une façon presque identique à celle des FMR. Il va même jusqu'à qualifier de «train d'enfer» le véhicule dans lequel lui et ses compagnons sont transportés<sup>55</sup>.

Contrairement aux prisonniers FMR capturés à Dieppe, les aviateurs sont déplacés en grande partie dans des wagons destinés aux civils. Le vétéran Cauchy se souvient du moment pénible que représente l'attente du train sur les quais de la gare. Plusieurs civils crient des injures et tentent de s'approcher des captifs, mais ils sont tenus à distance par les soldats allemands<sup>56</sup>. L'attente se fait en plein vent et au mois de janvier il fait très froid, d'autant plus que les soldats allemands ont dépouillé les prisonniers de plusieurs morceaux d'uniforme censés les garder au chaud<sup>57</sup>. Ils montent dans des wagons destinés au grand public où se trouvent deux bancs l'un en face de l'autre et des filets à bagage dans le haut des murs. Quatre prisonniers sont assis par banc et les autres sont debout, assis par terre ou même grimpés dans les filets à bagages

---

<sup>54</sup> J. NADEAU, Op. Cit.

<sup>55</sup> E. DUFRESNE, Op. Cit., p. 75.

<sup>56</sup> J. CAUCHY, Op. Cit.



pour ceux de petite taille. Cauchy se souvient qu'ils sont tassés comme des mouches entre prisonniers et gardiens<sup>58</sup>. Cela ne semble pas être le cas pour Lamontagne. Il affirme qu'ils sont dix prisonniers ainsi que six gardes dans le wagon et occupent environ la moitié de celui-ci. Il note toutefois qu'en ce qui le concerne, ils sont débarqués à chaque fois que le train s'arrête pour être exposé à la population civile en tant que «*Luft Gangsters*»<sup>59</sup>. Les deux témoignages concordent sur le fait que le voyage en train se déroule sans discussion, bien que les captifs soient autorisés à parler entre eux. Si le vétéran Cauchy explique ce mutisme par la crainte de divulguer des informations aux Allemands, Gilles Lamontagne nous indique ceci «Bien franchement on n'est pas dans un état pour discuter (rire) <Simon Leduc : Non j'imagine!>, non non, on restait tranquille et on espérait que, bon, tout finisse bientôt <sup>60</sup>.» Rappelons également que ces hommes ont très faim à ce moment. Jean Cauchy se souvient qu'ils n'ont rien mangé depuis le début du voyage et qu'ils n'ont reçu qu'une tranche de pain par homme lors d'un arrêt<sup>61</sup>. Ces deux témoignages tendent à nous présenter une situation différente de celle des FMR en ce qui concerne les épreuves physiques et psychologique du transport en train. Les conditions de transport et les épreuves préalables au déplacement sont différentes ce qui crée deux expériences de captivité distincte en ce qui concerne le transport vers les camps.

---

<sup>57</sup> Parmi ces morceaux de vêtements, il y a entre autres des gants de cuir doublés en laine, des foulards, casque, gilet de laine, manteau coupe-vent, etc.

<sup>58</sup> Ibid.

<sup>59</sup> Cette expression signifie littéralement «Gangsters de l'air».

<sup>60</sup> G. LAMONTAGNE, Op. Cit.

<sup>61</sup> J. CAUCHY, Op. Cit.

Si Gilles Lamontagne est amené par le train civil, ce n'est pas le cas pour Jean Cauchy ainsi que les hommes qui l'accompagnent. Ils sont transférés dans un train avec des wagons à bestiaux qui semblent très similaires à ceux qui transportent les prisonniers du FMR<sup>62</sup>. Ne pouvant voir à l'extérieur que par une ouverture dans le haut des parois du wagon, ils sont tassés comme des sardines durant trois jours et trois nuits. Lors d'un arrêt, ils reçoivent chacun un colis de la Croix-Rouge qui contient des victuailles et se font servir deux fois par jour un bol de soupe<sup>63</sup>. À chaque arrêt il faut descendre du train pour être interrogé à nouveau de façon individuelle. Les Allemands se font maîtres lors de ces moments dans l'art du hurlement et des cris pour impressionner les prisonniers<sup>64</sup>. Ce difficile voyage est très épuisant et rude pour le moral. Jean Cauchy mentionne que c'est l'entraînement qui fait la différence et qui permet d'affronter la situation. Toutefois, il se rappelle aussi que certains sont très affectés par cette épreuve et ont «le moral au fond du baril»<sup>65</sup>. À ce titre, il affirme s'être senti aussi grand qu'un grain de sable face à cette situation. Également face à l'inconnu, Gilles Lamontagne se remémore l'inquiétude qu'il partage avec les autres prisonniers, mais également sa joie de constater qu'il aboutit finalement dans un véritable camp de prisonniers : «C'était stressant, écoutez on se dit est-ce qu'on va être fusillés, est-ce qu'on va être...quoi...alors, on était complètement contents de savoir qu'on s'en allait dans un camp<sup>66</sup>.»

---

<sup>62</sup> Ibid.

<sup>63</sup> Ibid.

<sup>64</sup> G. LAMONTAGNE, Op. Cit.

<sup>65</sup> J. CAUCHY, Op. Cit.

<sup>66</sup> G. LAMONTAGNE, Op. Cit.

Malgré les différences majeures entre le cas des FMR et des aviateurs, ce sont tous des hommes brisés qui sont acheminés vers ce qui sera leur nouvelle résidence pour une période indéterminée. Nous avons vu en quoi différents facteurs tels que le lieu de capture, le grade ainsi que les moyens de transport créent une véritable diversité entre les expériences de déplacements, surtout dans le cadre de notre démarche, entre les FMR et les aviateurs capturés. Ainsi, à l'instar de la capture, le transport contribue à immerger davantage les nouveaux captifs dans ce nouveau mode de vie dans lequel ils sont soumis et dépendants. Il s'agit donc d'une étape fondamentale dans la compréhension de ce que représente l'expérience de captivité vécue par ces individus.

Sur le plan identitaire, rien ne nous démontre que la situation des captifs canadiens-français soit différente de celles des autres groupes subissant le même sort. Les conditions de transport ainsi que l'interprétation qu'en font les prisonniers ne présentent pas non plus de distinctions susceptibles de nous démontrer l'importance de la question identitaire dans cette étape précédente à la captivité dans les camps.

## **2 - L'arrivée au camp de prisonniers**

Dernière étape avant l'adaptation à une existence derrière les barbelés, l'arrivée dans cette enceinte de captivité mérite d'être analysée. Se situant encore au tout début de la captivité et étant fortement tributaires de la capture et des transports, nous avons décidé d'en parler dans ce chapitre plutôt que dans le suivant, qui portera exclusivement

sur les aspects thématiques de la vie dans les camps. Deux éléments sont essentiels à prendre en considération. Il s'agit d'abord des premières impressions des témoins lors de leur arrivée sur place et ensuite leurs souvenirs concernant les formalités administratives au travers desquelles ils doivent passer. Nous ciblons ces éléments, car ils sont situés chronologiquement dès l'arrivée et ils marquent une étape charnière entre le statut de «militaire capturé» et celui réellement officiel de prisonnier de guerre.

## **2.1 – Les premières impressions des captifs**

Les témoignages des vétérans rencontrés nous présentent dans plusieurs cas les premières impressions qui sont ressenties à l'arrivée au camp de prisonniers. La notion des perceptions est importante ici, car tous les individus n'interprètent pas ce moment vécu de la même façon. Ce qui nous frappe d'abord est le sentiment d'angoisse et d'impuissance face à la situation. Face à ce camp qui se dresse devant eux, les captifs sont amenés à prendre réellement conscience de leur sort ce qui génère des impressions marquées par le pessimisme et un moral des plus bas. Plusieurs témoignages présentent d'une façon très crue cet état de choses dont celui de Armand Émond qui nous dit : «On voyait du barbelé tout le tour, il y avait des gardes dans les cabanes...ça annonçait pas trop bien <sup>67</sup>.» Cette forte impression sur les prisonniers par les structures physiques du camp est mise de l'avant également dans le témoignage de Jacques Nadeau : «On se demandait comment ce que c'est que, on vivrait...euh là-dedans, on connaissais pas ça

---

<sup>67</sup> A. ÉMOND, Op. Cit.

<sup>68</sup>.» Les perceptions visuelles sont ici au centre de l'interprétation que donnent les vétérans de leur souvenir. Frappés par l'aspect de l'endroit où ils devront passer un temps indéterminé, ils sont minés par l'incertitude et l'insécurité. De plus, certains ont déjà une image en tête comme le sergent Cauchy qui affirme : «Je m'y attendais de voir les baraques, comme on avait vus dans les films <sup>69</sup>.»

L'inquiétude et l'impuissance des témoins se révèlent aussi par des constatations sur leur sort et ce qui adviendra d'eux dans les temps à venir. D'une façon très marquée, ces impressions témoignent encore une fois d'un pessimisme fort et d'un moral qui se trouve «au fond des bottines<sup>70</sup>». À ce titre, le vétéran Jolicoeur se souvient : «Oh, on n'était pas trop certains de rester vivants. Ça, c'est l'impression que j'avais. On avait une crainte...c'est normal aussi. [...] Mais, la déception aussi, une grosse déception d'être prit prisonnier! J'suis pas le seul qui était de même <sup>71</sup>.» La déception dont nous avons traité dans les sections précédentes suite à l'échec militaire, mais également très personnelle est ravivée et vient ici se mélanger d'une crainte très forte de ne pas survivre à ce qui s'en vient. Nous croyons que ce sentiment est parfaitement légitime, car les témoins sont alors dans un contexte de guerre et de captivité, ce qui rend chaque moment vécu comme étant potentiellement très dangereux voire même fatal pour ceux qui les vivent. Un témoignage très éloquent qui illustre d'une façon très courte, mais terriblement efficace, l'inquiétude et l'impuissance est celui du soldat Cinq-Mars

---

<sup>68</sup> J. NADEAU, Op. Cit.

<sup>69</sup> J. CAUCHY, Op. Cit.

<sup>70</sup> En référence à une expression de monsieur Jacques Nadeau mentionné dans les entrevues et utilisé plus haut.

concernant ses premières impressions lors de l'arrivée au camp. Le témoin se rappelle s'être simplement dit : «M'as-tu passer la guerre icitte<sup>72</sup>?» Cette courte phrase met de l'avant le fait que les prisonniers à ce moment précis n'ont aucune idée du temps qu'ils vont passer en tant que prisonniers. Cette réalité est d'autant plus terrible que le contexte militaire de l'époque est loin d'être favorable aux Alliés qui ont encore tout à faire pour amener la machine de guerre allemande à fléchir.

Avant de passer aux souvenirs concernant les formalités administratives lors de l'arrivée au camp, il convient de présenter deux témoignages qui illustrent des moments de satisfaction et même de soulagement en rapport avec l'arrivée au camp. Les vétérans Cauchy et Émond se souviennent respectivement que l'installation dans un camp de prisonniers correspond également à des moments plaisants. Dans le cas du sergent Cauchy, c'est la fin d'une capture et d'un transport des plus épuisants ainsi que la possibilité d'obtenir un certain confort par rapport à la situation présente. Il explique cela ainsi : « [...] ça se disait aussi entre nous autres là, ils y en a qui savaient que les camps de prisonniers on pouvait avoir toutes sortes de choses, de facilités et puis surtout dans les camps d'officiers. [...] Enfin, on va pouvoir se reposer. On est fatigués, on est brûlés<sup>73</sup>.» La perspective du repos et des éventuelles «facilités» donne à ces prisonniers un espoir qui amène à interpréter le camp dans une perspective moins pessimiste que celle des témoins issus du FMR. Dans le même ordre d'idée, le soldat Émond se

---

<sup>71</sup> M. JOLICOEUR, Op. Cit.

<sup>72</sup> J. CINQ-MARS, Op. Cit.

<sup>73</sup> J. CAUCHY, Op. Cit.

souvient: «Les gars nous ont donné des cigarettes et on pouvait se faire la barbe<sup>74</sup>.» Ces deux souvenirs illustrent le fait que l'arrivée au camp représente un moment très ambivalent au niveau des perceptions, des émotions et de la mémoire. En effet, autant l'aspect terrifiant du camp peut causer chez certains un sentiment d'impuissance et d'inquiétude, autant l'accès à des commodités et certains comforts relatifs représentent pour d'autres une amélioration possible ou réelle de leur situation. L'historien David Rolf confirme cette réalité palpable chez tous les groupes de prisonniers et ajoute que l'arrivée au camp signifie également pour les captifs la fin des aléas liés à la capture ou au terrible transport<sup>75</sup>. Encore une fois la notion des perceptions individuelles demeure ici centrale dans l'interprétation de l'environnement et du moment vécu que met de l'avant la mémoire des vétérans rencontrés.

## **2.2 – Les formalités administratives du camp**

Il convient maintenant de nous intéresser aux formalités administratives du camp imposées aux captifs dès leur arrivée. Comme nous l'avons mentionné plus haut, ces formalités marquent véritablement la charnière entre la captivité et le statut officiel de prisonnier de guerre du Reich allemand. Le déroulement de ces procédures consiste en gros à faire la queue afin de pouvoir être identifié, photographié et immatriculé par les responsables du camp de prisonniers.

---

<sup>74</sup> A. ÉMOND, Op. Cit.

Le groupe témoin fournit plusieurs souvenirs intéressants concernant ce passage au travers des formalités administratives des camps allemands. Ces souvenirs, parfois très courts, parfois plus détaillés, dépeignent une situation qui, encore une fois, s'illustre par son ambivalence. Le capitaine Gravel se souvient que les Allemands les ont envoyés «faire prendre leur portrait<sup>76</sup>.» Après cela, faisant allusion au fait qu'il possède toujours, lors de l'entrevue, sa fiche remplie par les autorités allemandes (*Personalkarte*), le vétéran Gravel lance tout haut et avec verve : «Mon numéro 4028<sup>77</sup>!» Il s'agit là du numéro de référence qui lui est donné lors de l'immatriculation et sous lequel il est désormais identifié par les autorités allemandes en tant que prisonnier de guerre. Fait intéressant, la *Personalkarte*<sup>78</sup> du capitaine Gravel mentionne à la case «Nationalité» (*Staatstangehörigkeit*) qu'il est un Canadien français (*Frz.-Kanadier*). Ce document nous démontre que dans le processus d'immatriculation des prisonniers, les autorités Allemandes savent (ou sont mis au courant) de cette distinction nationale au moins en ce qui concerne le cas de Gravel<sup>79</sup>.

N'ayant pas à notre disposition d'autres fiches d'identités, nous ne pouvons affirmer si cette précision administrative est courante ou si l'information est donnée justement par les prisonniers lorsqu'ils sont questionnés. Nous reviendrons plus bas sur l'impact de ce processus d'immatriculation sur les nouveaux prisonniers. Le sergent-major Dussault corrobore ces informations en mentionnant s'être fait photographier et ensuite d'avoir reçu un «tag» de prisonnier de guerre. Il mentionne ensuite que tous les

---

<sup>75</sup> ROLF, David. «The Education of British Prisoners of War in German Captivity, 1939-1945», *History of Education*, Vol. 18, No. 3, (juillet 1989), pp. 257-265.

<sup>76</sup> R. GRAVEL, Op. Cit.

<sup>77</sup> Ibid.



prisonniers capturés à Dieppe sont envoyés dans le même enclos, et ce, peu importe leur nationalité<sup>80</sup>. Le caporal Maurice Jolicoeur met de côté les aspects plus administratifs de son arrivée et traite plutôt des procédures de nature hygiénique. Il se souvient d'être envoyé à l'inspection afin de vérifier s'il a des poux ou des puces. À propos de cette procédure, il affirme : «Ça c'est normal, toutes les armées font ça. Une douche pis ils nous ont dirigés dans le grand camp pis envoyés dans chaque baraque, 225 par baraque<sup>81</sup>.»

Le caporal Donatien Vaillancourt nous informe davantage sur la procédure d'immatriculation. Il nous dit : «Une fois prisonnier on gardait notre tag, mais on avait celui de prisonnier en plus. On n'est pas prisonniers quand on est capturés...on est des captifs. On n'est pas soumis encore à la Croix-Rouge. Mais une fois qu'y nous ont pris et qu'y nous amènent dans le grand camp, là on tombe sous tous les règlements de la Croix-Rouge et pis si jamais il y'en a un qui fait quelque chose et qu'il est condamné pour la prison ou n'importe quoi de spécial, ça doit être enregistré sur disque et envoyé à la Croix-Rouge pour qu'y voient comment c'est fait<sup>82</sup>.» Le soldat Jacques Nadeau abonde dans le même sens: « Fallait rentrer, j'pense que c'était six par six et puis on nous a amenés dans un *building*, un bloc, et puis on nous questionnait, on prenait notre photo. Et puis, y fallait donner nos rangs...nos...malgré que les Allemands y'étaient connaisseurs de ça. [...] On nous a fait des photos avec un numéro qui devenait

---

<sup>78</sup> Fiche d'identité du prisonnier de guerre émise par les autorités allemandes.

<sup>79</sup> S. VINCENT, Op. Cit., p. 91.

<sup>80</sup> H. DUSSAULT, Op. Cit.

<sup>81</sup> M. JOLICOEUR, Op. Cit.

notre...notre numéro de prisonnier de guerre quoi<sup>83</sup>. » Finalement, Jacques Cinq-Mars passe très rapidement sur cet événement en nous disant tout simplement que : «Tu passes un questionnaire pis (inaudible), pis après ça y t'disent tu t'en va à telle place, c'est ça<sup>84</sup>.»

En ce qui concerne nos témoins aviateurs, nous l'avons mentionné plus haut, ils sont envoyés dans les *Dulag Luft* où ils sont interrogés et parfois malmenés. Les questionnaires répétés et les interrogatoires truqués compliquent le passage du statut de captif à celui de prisonnier de guerre. Cela fait en sorte que les témoins ne présentent pas de souvenir clairement défini concernant les moments où ils sont réellement identifiés et immatriculés. Les Allemands peuvent demander au captif d'où il vient, quelle était sa mission<sup>85</sup>. Il est possible qu'on lui demande s'il reconnaît d'autres aviateurs présents dans la pièce<sup>86</sup>. Tout cela dans le but d'obtenir des informations détournées sur l'effort de guerre ou les missions visant le territoire allemand. Dans le cas de nos deux témoins, ils se bornent à respecter les ordres reçus de leurs supérieurs et ne divulguent que leur nom, leur numéro militaire et leur rang, informations qui figurent d'ailleurs sur le disque qu'ils portent au cou.

---

<sup>82</sup> D. VAILLANCOURT, Op. Cit.

<sup>83</sup> J. NADEAU, Op. Cit.

<sup>84</sup> J. CINQ-MARS, Op. Cit.

<sup>85</sup> G. LAMONTAGNE, Op. Cit.

<sup>86</sup> J. CAUCHY, Op. Cit.

Tous ces témoignages concernant les formalités administratives nous amènent à considérer cette étape comme fondamentale dans l'expérience de captivité vécue par les prisonniers de guerre canadiens-français. Ces gestes sont porteurs de plusieurs sens, car ils confirment que ces hommes sont désormais bel et bien des prisonniers de guerre, mais en même temps ils leur assurent un minimum de sécurité et de subsistance en raison de l'inscription à la Croix-Rouge qui est faite simultanément. À ce titre, le caporal Vaillancourt soulève un point intéressant dans son témoignage lorsqu'il dit que les informations concernant divers prisonniers doivent être transmises. Pour plusieurs de ces hommes, cela signifie également que les parents et les amis peuvent apprendre qu'ils sont toujours vivants et qu'ils pourront communiquer avec eux éventuellement par le courrier. Cette perspective heureuse est toutefois rapidement gâchée par l'humiliante et déplaisante formalité qu'est l'immatriculation des hommes. C'est à ce moment que leurs identités civiles et militaires par lesquelles ces individus se sont toujours reconnus prennent fin pour faire place à un numéro qui leur est plaqué par l'armée allemande. Désormais, pour leurs geôliers, ces hommes répondront aux numéros que l'autorité du Reich a déterminés. Jean Cochet présente très bien les impacts de cette situation sur le moral des prisonniers: «L'immatriculation est un acte hautement symbolique également de l'installation dans la captivité. Par cet acte, et en se plaçant exclusivement dans l'optique de la puissance détentrice, on oblige le prisonnier à renoncer à son numéro de matricule qui faisait l'essentiel de son identité militaire, pour le soumettre à un autre ordre, celui du vainqueur. Prisonniers, mais vaincu avant tout, le captif doit subir un processus de dé-nomination<sup>87</sup>.»

---

<sup>87</sup> F. COCHET, *Op. Cit.*, p. 236.

Le croisement entre les témoignages recueillis et la littérature scientifique n'indiquent aucun traitement distinct concernant l'arrivée au camp des captifs canadiens-français. Les émotions dont font preuve les témoins lors de cette dernière étape précédant la captivité sont les mêmes que celles dont font preuve les prisonniers français ou anglo-saxons. Rappelons tout de même que la fiche d'identité du capitaine Gravel fait mention de sa nationalité canadienne française et non uniquement canadienne. Toutefois, nous ne saurions affirmer si cette précision administrative est courante et si l'information provient au contraire du prisonnier lorsqu'il s'identifie.

Les témoignages présentent plusieurs éléments propres au concept de traumatisme fondateur de François Cochet, dont le sentiment de perte de liberté, la peur face aux événements à venir et le sentiment d'isolement. À l'inverse il faut mentionner que ce concept s'articule surtout autour de l'expérience des prisonniers de guerre français ou anglo-saxons qui sont capturés pour la plupart en grand nombre (50 000 captifs à Dunkerque), contrairement aux Canadiens-français qui vivent sur ce plan une capture plus «personnalisée». Les témoignages recueillis confirment le modèle comportemental énoncé par A.J. Barker en ce qui concerne les sentiments de honte, de soulagement et de résignation. Les propos de Barker conviennent également davantage à notre groupe témoin, car ce dernier affirme que les émotions et les questionnements des prisonniers ne durent pas longtemps en raison des préoccupations face aux épreuves à venir, contrairement à Cochet qui présente un questionnement qui dure et qui amène son lot de soucis et d'inquiétudes aux nouveaux captifs.

Nous avons ensuite constaté que l'étape des transports est tout aussi fondamentale dans la compréhension de l'expérience de captivité chez les témoins qui nous intéressent. Chez les FMR, la marche épuisante vers Envermeu et la séparation des officiers et des hommes amorcent un processus destiné à briser les nouveaux captifs. Ce processus est accentué dans les trains et nos témoignages nous indiquent que l'état physique et moral des prisonniers se trouve à ce moment au plus bas. L'étape du transport tend également à faire perdre les repères d'orientations des captifs ce qui accentue chez eux des sentiments d'insécurité et de vulnérabilité. Un autre élément que nous avons pu mettre en valeur grâce aux témoignages de nos deux aviateurs est l'ambivalence des sentiments lors du transport en raison des perceptions individuelles, mais également des résistances psychologiques et physiques propres à chaque individu. Notons malgré tout que cette étape du transport, qu'il s'agisse d'un déplacement à pied, en train n'est en rien particulière aux prisonniers canadiens-français et l'expérience vécue à ce niveau est sensiblement la même pour tous les groupes captifs.

Le dernier aspect dont nous avons traité dans ce chapitre concerne l'arrivée au camp. Nous nous sommes intéressés à l'état d'esprit des témoins lors des premiers contacts avec le camp ainsi qu'aux formalités officielles à travers lesquelles les futurs prisonniers de guerre doivent passer. Les témoignages recueillis permettent de comprendre que l'aspect physique et visuel du camp de prisonniers a un lourd impact sur les prisonniers et suscite chez eux des sentiments d'angoisse et d'inquiétude. Ce moment est également propice à des questionnements de la part des témoins concernant leur avenir et la durée que pourrait prendre cette terrible captivité. L'aspect ambivalent

et complexe de l'expérience de captivité émerge encore une fois à ce moment lorsque les témoins mentionnent des souvenirs positifs en lien avec des commodités et des perspectives possibles ou réelles d'amélioration de la situation. Mentionnons aussi l'inscription lors de l'arrivée au camp qui est porteur à la fois de la confirmation du statut de prisonnier de guerre, mais également d'un signalement à la Croix-Rouge qui garantit un minimum de sécurité ainsi que des communications éventuelles avec les membres de la famille. Finalement, l'étape de l'immatriculation plaque une nouvelle identité aux prisonniers de guerre et confirme au nouveau prisonnier qu'il est désormais à la merci de l'ennemi. À l'instar des transports, ces formalités administratives sont appliquées à l'ensemble des prisonniers capturés et aucun trait distinctif n'est noté de la part des autorités allemandes à l'endroit des captifs canadiens-français et réciproquement.

Tous ces éléments nous aident à comprendre que les récits de captivité militaire ne débutent jamais véritablement dans le camp de prisonniers. L'épuisement physique, la faim, la soif et les blessures sont endurés jusqu'aux portes de l'enceinte barbelée. Ce sont des hommes plus ou moins brisés à la fois moralement et physiquement qui font leur entrée dans le camp qui sera la matrice de leur vécu jusqu'à leur libération. Finalement, sur le plan identitaire, rien dans les traitements ou dans les comportements des captifs canadiens-français ne se démarque de l'expérience des autres captifs.

### **CHAPITRE 3**

#### **UN JOUR À LA FOIS DANS LE CAMP**

Le quotidien vécu derrière les barbelés d'un camp de prisonnier est marqué par des problèmes, des opportunités et des règles de fonctionnement qui sont complètement neufs pour nos témoins à leur arrivée. L'expérience d'une faim continuelle ainsi qu'une hygiène générale déficiente sont gravés peu à peu dans le quotidien de ces individus.

Ce chapitre vise à rendre compte des aspects physiques de la réalité vécue derrière les barbelés en tant que prisonnier de guerre. Évidemment, nous n'avons pas la prétention d'affirmer que ce chapitre rend compte de tout ce qui est vécu, ressenti ou encore perçu. Les dix témoignages que nous avons recueillis ne représentent fort probablement qu'une infime partie de la réalité étudiée, toutefois la richesse des témoignages compense sans aucun doute la taille du groupe témoin. Nous avons divisé le présent chapitre en deux sections thématiques qui présenteront plusieurs aspects de la captivité vécue par les prisonniers de guerre canadiens-français. Nous nous pencherons d'abord sur la question fondamentale de l'alimentation. La deuxième section s'intéresse à la situation de l'hygiène dans le camp ainsi qu'aux maladies et autres problèmes liés à la santé qui se manifestent dans le camp.

## 1 - L'alimentation comme élément central de la captivité

«On avait toujours faim<sup>1</sup>.» Cette courte phrase du vétéran Émond pourrait bien à elle seule résumer la situation des prisonniers de guerre dans les camps de prisonniers allemands. En effet, systématiquement lors des entrevues, les témoins mentionnent que la faim a imprimé les souvenirs les plus vifs dans leur mémoire. Ce besoin de manger qui est commun à tous les êtres humains prend des proportions immenses dans l'enceinte barbelée. À la citation d'Armand Émond mentionnée en ouverture de cette section, nous pouvons aisément ajouter celles de plusieurs autres témoins. Lorsqu'il est questionné sur la nourriture dans le camp, le Herménégilde Dussault débute ainsi : «Ah la nourriture ça été le gros problème ça dans les camps de prisonniers<sup>2</sup>.» Le sergent Jean Cauchy abonde également en ce sens en affirmant que : «La faim la, la faim c'est épouvantable. Le froid aussi, mais la faim c'est encore pire<sup>3</sup>.» Ces citations nous permettent de comprendre comment le fait de manquer de nourriture a pu affecter les prisonniers de guerre.

Leurs pensées sont sans cesse dirigées vers la nourriture et à ce sujet, le caporal Paul Dumaine va même jusqu'à dire : «Notre rêve c'est de manger<sup>4</sup>.» N'oublions pas non plus que ces individus sont à l'époque de jeunes hommes avec un bon appétit. À ce propos, le capitaine Gravel nous dit ceci : «On a toujours faim, pas être capable de manger à notre faim. On est des jeunes de vingt ans, dans vingtaine. <Simon Leduc :

---

<sup>1</sup> A. ÉMOND, Op. Cit.

<sup>2</sup> H. DUSSAULT, Op. Cit.

<sup>3</sup> J. CAUCHY, Op. Cit.

<sup>4</sup> P. DUMAINE, Op. Cit.



Ah ça la faim!> Ça, c'est épouvantable d'avoir faim tout le temps. Pis là j'parle pas pour moi, j'parle dans notre gang. On dit : «Quand est-ce qu'on va...» on sort jamais de table pleins...jamais pis tsé vive la Croix Rouge si on est ici aujourd'hui <sup>5</sup>.» Les mémoires du capitaine Pierre Vallée du Régiment de la Chaudière énoncent aussi, d'une façon un peu poétique il est vrai, la forme terrible que prend la faim dans l'esprit, mais également dans le corps des prisonniers: «La faim est maintenant maîtresse dans le camp... elle règne...sans gloire...mais avec toute sa cour de troubles, d'angoisses et de malaises; sans pardon, elle s'attaque à tous, sans distinctions, elle est implacable. Elle s'acharnera sur nous sans pitié jusqu'au jour de la libération<sup>6</sup>.»

### 1.1 - Que mangent les prisonniers?

Dans la Convention de Genève de 1929, l'article 11 traitant de l'alimentation nous dit, entre autres, que la ration quotidienne donnée aux prisonniers doit être équivalente à celle fournie aux soldats de dépôts (les troupes allemandes)<sup>7</sup>. Aussi ils doivent avoir accès à de l'eau potable et les mesures disciplinaires portant sur la nourriture sont interdites<sup>8</sup>. Il est difficile d'entrée de jeu de prouver si les autorités allemandes ont respecté ou non cet article de la Convention. En effet, les rations

---

<sup>5</sup> R. GRAVEL, Op. Cit.

<sup>6</sup> P. VALLÉE, Op. Cit., p. 88.

<sup>7</sup> GENÈVE, COMITÉ INTERNATIONAL DE LA CROIX-ROUGE. *Convention Relative au Traitement des Prisonniers de Guerre, 27 juillet 1929*, Article 11, [En ligne], <http://www.icrc.org/applic/ihl/dih.nsf/Article.xsp?action=openDocument&documentId=2EF6DC59F6B9A808C12563BD002BCE36> (Page consultée le 21 juillet 2015)

<sup>8</sup> Voir l'article complet en annexe.

allemandes comme nous le verrons dans les prochaines lignes sont plus que maigres et la qualité des aliments est douteuse.

Si nous croisons les témoignages recueillis, nous pouvons avoir une bonne idée de la ration qui est distribuée, particulièrement dans le cas des vétérans Cinq-Mars, Dumaine, Dussault, Émond, Jolicoeur, Nadeau et Vaillancourt, car ils séjournent dans le même camp un certain temps. Le menu quotidien pour ces prisonniers contient trois patates (bouillies ou en robe des champs), une ou deux tranches de pain noir aussi appelé «*ersatzbrot*<sup>9</sup>» et une soupe qui est censée contenir des légumes et un minimum de viande. Les pommes de terres sont bouillies dans un grand chaudron par les prisonniers et ensuite distribuées dans les baraquements et consommées avec la pelure. En ce qui concerne le pain noir, il s'agit d'une boulange essentiellement constituée de farine de pomme de terre. Il en résulte un pain noir, très lourd, au goût détestable et qui n'est jamais distribué alors qu'il est frais. La quantité officielle de pain qui doit être distribuée quotidiennement à chaque prisonnier est fixée à 800 grammes<sup>10</sup>. Compte tenu de la consistance très lourde de ce pain, cette quantité représente moins de tranches qu'un pain traditionnel. Le vétéran Maurice Jolicoeur nous donne la recette et ses impressions sur ce pain : «La recette, je l'ai vu comment ce qui la faisaient là-bas à la boulangerie qui avait. C'était neuf poches de...de farine de pomme de terre, faite avec de la pomme de terre, pour une poche de vraie farine. Fait que quand tu mangeais ça la, c'était brun pis c'était mastiqueux, ça t'ombait comme une roche dans l'estomac pis c'était

---

<sup>9</sup> Le terme «*ersatzbrot*» signifie littéralement : sous-équivalent de pain.

<sup>10</sup> VOURKOUTIOTIS, Vasilis. *The German Armed Forces Supreme Command and British and Americans Prisoners-of-War, 1939-1945: Policy and Practice*, Thèse de Doctorat (Histoire) Université McGill, 2000, p. 89.

sûre. On mangeait pareil, t'as faim t'a faim <sup>11</sup>!» Herménégilde Dussault y va avec la même résignation concernant le pain lorsqu'il affirme : «Vous savez quand vous crevez de faim la... une tranche de pain c't'une tranche de pain <sup>12</sup>.»

La soupe marque également la mémoire de nos témoins, car les anecdotes concernant sa composition et les impressions qu'elle suscite sont nombreuses. En croisant les divers témoignages, nous pouvons en déduire qu'elle est composée de tout ce que les Allemands peuvent trouver. Parfois aux légumes (betteraves, navets, pois), parfois aux herbes ou au riz, elle contient rarement des morceaux de viande et est surnommée «*bed board soup*»<sup>13</sup>. Le bouillon très clair est cuisiné avec des parties peu intéressantes de bêtes, le plus souvent du cheval, comme la tête par exemple. Le témoin Dussault y va sans détour pour qualifier la viande de cheval présente dans la soupe : «Pis quand j'dis du cheval, y mettaient...y mettaient pas peut-être les fers à cheval, mais les yeux tous ça on voyait ça dans soupe <sup>14</sup>.» Plus loin, il ajoute que les betteraves sont mal nettoyées avant d'être cuisinées ce qui amène la soupe à contenir de la terre<sup>15</sup>. Jacques Cinq-Mars y va aussi de ses impressions et de ses questionnements concernant la fameuse soupe allemande : «Temps en temps, une fois par mois j'pense, y'avait une soupe, mais on se demandait ce qu'y avait dans soupe. Parce que y'ont trouvé des yeux, j'me demandais si c'était pas des Juifs qui était dans soupe...entéka <sup>16</sup>!» D'autres peuvent trouver des morceaux de bran de scie ou encore une dent de cheval. Malgré son

---

<sup>11</sup> M. JOLICOEUR, Op. Cit.

<sup>12</sup> H. DUSSAULT, Op. Cit.

<sup>13</sup> Le terme «*bed board soup*» peut se traduire en français par soupe de planches à lit. Ce surnom provient du fait que l'on trouve n'importe quoi dans cette soupe.

<sup>14</sup> H. DUSSAULT, Op. Cit.

<sup>15</sup> Ibid.

<sup>16</sup> J. CINQ-MARS, Op. Cit.

aspect peu intéressant, certains prisonniers ne se plaignent pas trop de la qualité de la soupe. Armand Émond affirme : «Était bonne pour la manger, t'avais faim (rire)<sup>17</sup>.» Dans le même esprit, Paul Dumaine en rajoute en vantant le fait que la soupe est servie chaude : : «On avait une soupe aussi. On avait une bonne soupe, mais c'était bon. Mais qu'est-ce qu'y avait dedans je l'sais pas, c'était chaud ça avait l'air bon on mangeait<sup>18</sup>.» Cette notion d'une soupe chaude revient également dans le témoignage du sergent Cauchy qui lui est captif ailleurs au *Stalag Luft I* près de la ville de Barth en Poméranie occidentale (nord de l'Allemagne). Il nous raconte ce que lui et ses camarades font lorsqu'ils reçoivent leur bol de soupe : «Puis ça c'était assez chaud alors quand ça arrivait la première chose qu'on faisait c'était d'se réchauffer les mains alentour de t'ça, <Simon Leduc : Avec le bol.> avec le bol puis après ça on mangeait la soupe<sup>19</sup>.» Ces interventions en plus de nous renseigner sur la constitution de la soupe nous permettent de comprendre que les prisonniers de guerre doivent affronter le froid tenace de l'hiver allemand.

En plus de ces denrées quotidiennes, les autorités allemandes distribuent à l'occasion des morceaux de viande et du fromage. Pour la viande, il est difficile pour nous d'établir la fréquence de distribution, car aucune tendance générale ne ressort de nos témoignages. En effet, les informations varient extrêmement entre une fois par jour chez un témoin et une fois par mois chez un autre, et ce, malgré qu'ils se trouvent en

---

<sup>17</sup> A. ÉMOND, Op. Cit.

<sup>18</sup> P. DUMAINE, Op. Cit.

<sup>19</sup> J. CAUCHY, Op. Cit.

captivité dans le même camp<sup>20</sup>. Lorsque nous disons ici que de la viande est distribuée, il s'agit en fait d'un bout de saucisson, seule viande mentionnée lorsque nous croisons nos témoignages. La quantité demeure imprécise dans la majorité des souvenirs, mais Maurice Jolicoeur mentionne que le morceau doit peser environ 125 grammes<sup>21</sup>. Il y a aussi distribution d'un fromage, fort probablement une forme d'*ersatz* lui aussi, qui n'est vraiment pas apprécié des prisonniers. Ce fromage à l'aspect gluant et au fort mauvais goût est fabriqué selon Donatien Vaillancourt à base de charbon<sup>22</sup>. Il mentionne également qu'étant donné sa forte teneur en vitamines, les prisonniers mélangent cet affreux aliment dans leurs ragoûts afin d'en tirer les bénéfices sans trop y goûter<sup>23</sup>. Jacques Nadeau se souvient que ce produit sent le fromage et le poisson pourri d'où son surnom de «*fish-cheese*». Il poursuit avec cette anecdote : «Ça sentait assez mauvais, on voulait l'mettre dehors...même les mouches n'approchaient pas<sup>24</sup>.»

Pour accompagner ces rations, les prisonniers ont accès à différents breuvages. Outre l'eau potable, les Allemands fournissent le matin un breuvage *ersatz* qui fait office de thé ou de tisane. Appelé «*Mint tea*» ou encore «*ersatz tea*» il est boudé lors des premiers moments de la captivité selon le vétéran Vaillancourt. Astucieux, les prisonniers se servent plutôt de ce breuvage chaud afin de se raser. Ils seront toutefois avertis par un prisonnier médecin que ce breuvage contient beaucoup de vitamines et qu'ils doivent en boire le plus possible, ce qu'ils feront d'ailleurs toujours, selon

---

<sup>20</sup> H. DUSSAULT et M. JOLICOEUR, Op. Cit.

<sup>21</sup> M. JOLICOEUR, Op. Cit.

<sup>22</sup> D. VAILLANCOURT, Op. Cit.

<sup>23</sup> Ibid.

monsieur Vaillancourt<sup>25</sup>. À cela il ajoute : «Y vous avaient des affaires de cochonneries, pis c'tait bourré de vitamines. Ça ça avait un goût comme amer un peu. Une fois qu'on s'habitue on le prend facilement puis y'était chaud pis toute<sup>26</sup>.» Le caporal Jolicoeur se souvient aussi de cette infusion : «Le matin c'était le «*mint tea*», ouin thé de menthe. C'était rien que d'la menthe, mais y'avait pas de thé dedans. Fait rien c'tait chaud<sup>27</sup>!»

Finalement, le caporal Dumaine fait brièvement mention d'un breuvage qui semble être du café. Concernant cette boisson il nous dit : «Puis il y avait un café qu'ils nous donnaient, qui s'appelait pas l'diable quoi <Maurice Jolicoeur : «Ersatz.»>. C'était chaud aussi ça nous réchauffait<sup>28</sup>.» Nous voyons bien qu'à l'instar de la soupe, les boissons chaudes malgré leur manque de qualité au niveau du goût sont appréciées des prisonniers du fait qu'elles sont servies chaudes. Il va sans dire que lors des saisons froides ces breuvages permettent aux prisonniers de guerre d'affronter la température devant laquelle ils sont si vulnérables. Toutefois, le vétéran Nadeau n'a aucun éloge à faire au café servi par les Allemands et son témoignage s'oppose à l'opinion des témoins Jolicoeur et Dumaine sur le sujet : «Quand c'était supposé être du café, y avait, y avait pas grand café là-dedans, c'était de l'eau colorée. Puis, trois quarts du temps était même pas chaude<sup>29</sup>.» Il est fort probable que la température des boissons dites chaudes varie d'une journée à l'autre et selon différents facteurs dont l'humeur des gardiens.

---

<sup>24</sup> J. NADEAU, Op. Cit.

<sup>25</sup> D. VAILLANCOURT, Op. Cit.

<sup>26</sup> Ibid.

<sup>27</sup> M. JOLICOEUR, Op. Cit.

<sup>28</sup> P. DUMAINE, Op. Cit.

<sup>29</sup> J. NADEAU, Op. Cit.

Les mémoires du capitaine Pierre Vallée du Régiment de la Chaudière font aussi état de la nourriture fournie par les Allemands dans l'Oflag 79. Le menu est très semblable à ce que nos témoins nous décrivent : pain noir, pommes de terre, soupe à l'orge une fois par semaine, une margarine infecte utilisée plutôt pour fabriquer des lampions et une tisane d'herbage<sup>30</sup>. Le capitaine Vallée raconte que plus la fin de la guerre approche, plus ces rations sont maigres. La monographie commémorative du centenaire des FMR nous parle aussi brièvement de la nourriture dans les camps. Selon l'auteur qui demeure anonyme, les rations sont régulières, mais insuffisantes entraînant dès l'arrivée au camp un amaigrissement et un affaiblissement de tous les nouveaux prisonniers de guerre<sup>31</sup>.

Fort heureusement pour les prisonniers, les rations allemandes ne sont pas les seules denrées auxquelles ils ont accès pour se nourrir. Avec une régularité plutôt instable, ils reçoivent des colis de nourriture envoyés par la Croix Rouge. Ces colis, qui pèsent environ 11 livres, sont remplis de vivres non périssables qui permettent aux prisonniers de compenser pour le manque de calories, d'éléments nutritifs et de saveur des rations allemandes. Lors des entrevues, la mention de ces colis suscite toujours de vives réactions et l'expression de nombreux souvenirs chez les témoins.

---

<sup>30</sup> P. VALLÉE, Op. Cit., p. 87.

<sup>31</sup> FUSILIERS MONT-ROYAL, Op. Cit., p. 306.

Parmi ces réactions éloquentes à la mention de ces colis nous nous devons de présenter d'abord celle du soldat Cinq-Mars. Lorsque nous lui demandons son impression sur ces envois il nous dit avec entrain puis avec déception : «Ah bin ça c'est parfait ça! Ça pesait 11 livres ça puis t'avais tout qu'est-ce qui faut là-dedans. Mais tu n'avais un par deux mois, trois mois. C'était pas profitable, si on n'avait eu un à toué semaines on aurait été heureux. Mais, la Croix Rouge les envoyait, mais les Allemands les gardaient. Mंगाient pas beaucoup les Allemands non plus, ça fait qu'y mangeaient notre manger <sup>32</sup>.» Nous reviendrons plus bas sur cette notion du vol ou de la «confiscation» des colis par les gardes allemands. Pour ce qui est des réactions concernant ces colis, celle du sergent Cauchy est plutôt comique : «Quand t'avais un paquet de Croix Rouge, avec la ration allemande on pouvait manger...pas comme au château Frontenac mais...dans les hôtels, mais on pouvait manger assez la pour...assez pour survivre <sup>33</sup>.»

Le contenu de ces paquets revient également beaucoup dans les souvenirs des témoins et il n'est pas rare que ces derniers tentent d'énumérer exhaustivement tous les aliments présents dans ces fameux envois. À ce titre, lorsqu'il est questionné sur le contenu des colis, le vétéran Dumaine avant de se lancer dans une brève énumération nous dit ceci : «Oh mon Dieu, on s'en souvient pour toujours de notre vie <sup>34</sup>!» C'est en croisant les témoignages que nous pouvons observer que les barres de chocolat, le café, la livre de beurre, les conserves de confitures et de *corned-beef* ont particulièrement marqué les souvenirs. Il faut dire que ces aliments en plus d'être savoureux, rares et

---

<sup>32</sup> J. CINQ-MARS, Op. Cit.

<sup>33</sup> J. CAUCHY, Op. Cit.



nutritifs possèdent une certaine valeur économique qui peut être utilisée dans des échanges éventuels. Évidemment, dans la situation où se trouvent les prisonniers de guerre canadiens-français, tous les aliments reçus dans ces paquets sont essentiels, mais les denrées plus «riches», c'est-à-dire plus grasses, ont davantage de valeur à leurs yeux<sup>35</sup>. Il est aussi important de savoir qu'il n'y a pas seulement la Croix Rouge canadienne qui envoie des colis de nourriture aux prisonniers. Certains témoins mentionnent avoir reçu des paquets provenant de l'Angleterre, des États-Unis et même de l'Argentine. Très rapidement, une hiérarchie de la qualité s'établit entre ses différents envois et selon les témoignages il semble que les colis canadiens remportent la première place par sa générosité et la qualité des articles envoyés. Le capitaine Rolland Gravel mentionne que les prisonniers apprennent à reconnaître les contenus des colis selon les nationalités et il nous offre même son propre palmarès des différents paquets. Après les colis canadiens, dans l'ordre les plus appréciés sont les américains, ensuite les anglais et au final les argentins<sup>36</sup>. Le caporal Dumaine abonde dans la même direction en présentant lui aussi un palmarès qui, sans parler des paquets argentins, place les autres exactement dans le même ordre<sup>37</sup>.

Les paquets de la Croix Rouge contiennent, en plus des aliments quelques breuvages. S'il y a du lait en poudre, c'est la présence du café, du thé et du chocolat chaud qui semble être très importante<sup>38</sup>. Concernant le thé, Donatien Vaillancourt se souvient de la présence dans le camp d'une grande cuve pleine d'eau chaude où les

---

<sup>34</sup> P. DUMAINE, Op. Cit.

<sup>35</sup> H. DUSSAULT, J. NADEAU et D. VAILLANCOURT, Op. Cit.

<sup>36</sup> R. GRAVEL, Op. Cit.

<sup>37</sup> P. DUMAINE, Op. Cit.

prisonniers peuvent aller faire une «*brew*» de thé ou autre chose<sup>39</sup>. Aussi, les captifs économisent le plus possible leur thé et pour cela ils font bouillir jusqu'à trois ou quatre fois la même poche selon les souvenirs du caporal Jolicoeur<sup>40</sup>. À l'instar des aliments riches, ces breuvages sont d'autant plus importants qu'ils se consomment chaud, mais en plus ils sont savoureux et très rares en Allemagne, ce qui leur confère une très grande valeur économique! Avec tous ces éléments présents dans les colis de la Croix Rouge, les prisonniers de guerre canadiens-français parviennent à se nourrir pour survivre. Sans ces paquets, les rations allemandes représentent définitivement un apport calorique et nutritif déficitaire, entraînant une situation dangereuse pour les prisonniers. À titre d'exemple, nous pouvons mentionner la situation des prisonniers de guerre russes qui, privés de l'approvisionnement de la Croix-Rouge, sont sous-alimentés et succombent très rapidement à la maladie. Le vétéran Maurice Jolicoeur met en lumière cet état de fait en nous affirmant : «La nourriture c'est toujours la même chose. Si on n'avait pas eu d'colis de la Croix Rouge j'srais pas icitte. Parce que, avec trois pommes de terres pis deux tranches de pain noir...ça fait pas des enfants forts ça<sup>41</sup>.»

Malheureusement, les colis de la Croix Rouge ne sont pas reçus de façon régulière et comme tous éléments expédiés à l'époque ils sont soumis aux aléas du transport et aux manipulations des autorités allemandes<sup>42</sup>. Il est difficile pour nous d'établir combien de colis les prisonniers canadiens-français ont reçus, car les souvenirs

---

<sup>38</sup> D. VAILLANCOURT, Op. Cit.

<sup>39</sup> Ibid.

<sup>40</sup> M. JOLICOEUR, Op. Cit.

<sup>41</sup> M. JOLICOEUR, Op. Cit.

de nos dix témoins ne concordent pas. Évidemment, la situation des deux aviateurs diffère de celle des huit autres fantassins, mais malgré tout aucune tendance ne s'observe. Le seul témoin qui se risque à affirmer combien de colis il a reçu est Herménégilde Dussault qui pense en avoir eu 10 au cours de ses 32 mois de captivité<sup>43</sup>.

Si les témoins dans l'ensemble ne cherchent pas à taxer systématiquement les Allemands de mauvaise foi, il semble que pour Jacques Cinq-Mars et Armand Émond ces derniers peuvent confisquer voire consommer les colis destinés aux prisonniers. Le soldat Émond dit à ce sujet : «On était supposés n'avoir à tous les deux semaines, quelque 'chose comme ça. Quand y'étaient de mauvaise humeur là, là bin on l'avait pas. Faut attendre une semaine d'ensuite<sup>44</sup>.» Concernant le vol et la consommation des colis par les Allemands, l'accusation vient de Jacques Cinq-Mars, mais lorsque nous lui demandons pourquoi il affirme cela il ne prétend pas avoir de preuves, mais dit y avoir pensé avec d'autres prisonniers que c'était vrai, surtout en raison du fait que les Allemands ne mangent pas plus qu'eux<sup>45</sup>. Nous ne pousserons pas plus loin l'enquête à ce sujet, mais rappelons que selon la Convention de Genève, aucune mesure disciplinaire ne peut être imposée sur la nourriture des prisonniers de guerre. Aussi, il peut y avoir pénurie des colis, car les aléas des transports en temps de guerre peuvent paralyser l'expédition de ces paquets, particulièrement vers la fin de la guerre où la situation est un véritable capharnaüm. Nos deux témoins aviateurs nous affirment que la

---

<sup>42</sup> R. GRAVEL, Op. Cit.

<sup>43</sup> H DUSSAULT, Op. Cit.

<sup>44</sup> A. ÉMOND, Op. Cit.

<sup>45</sup> J. CINQ-MARS, Op. Cit.

situation se dégrade quand les colis de la Croix Rouge viennent à manquer. Particulièrement vers la fin de la captivité, alors que les paquets n'arrivent plus, le sergent Cauchy affirme que les quatre derniers mois sont très durs<sup>46</sup>. Aussi, Gilles Lamontagne à propos des périodes sans colis nous dit : «On était un mois sans n'avoir ou bien trois semaines...là ça braillait<sup>47</sup>.»

## 1.2 - Les rituels de la table

La problématique de la nourriture ne se limite pas à savoir ce que les prisonniers mangent, encore faut-il comprendre comment ces derniers l'apprêtent et la consomment. Observons d'abord comment les prisonniers consomment les rations allemandes qui sont distribuées dans le camp. Malgré son goût déplaisant et son apparence douteuse, le pain noir est consommé avec minutie. Nous disons minutie, car tout un rituel très technique lors du découpage des tranches est respecté par les prisonniers. Afin de s'assurer que chaque prisonnier reçoive sa juste part en tranches du pain distribué, un individu à l'œil très précis est chargé de le trancher. Cette tâche n'est pas sans risque, car le trancheur en question s'expose aux critiques ainsi qu'aux griefs de ceux qui peuvent juger son ouvrage. Les vétérans Cauchy et Jolicoeur mentionnent tous deux ce rituel dans leur témoignage et soulignent l'aspect très délicat de cette tâche. Jean Cauchy raconte : «Le pain noir il fallait le trancher. On avait justement le gars qui avait de l'œil la, puis c't'un

---

<sup>46</sup> J. CAUCHY, Op. Cit.

<sup>47</sup> G. LAMONTAGNE, Op. Cit.

Canadien-français euh un Canadien-anglais, ça c'était...lui y tranchait ça la comme si ça avait été mécanique <sup>48</sup>.» Maurice Jolicoeur : «Les gars, y'avait un gars d'attitré dans chaque baraque pour le pain pour les huit hommes et pis y fallait qu'y taille ça droite pour pas avoir de chicane. Y'en a qui se contrôlaient pas hein, c'était...c'était dur<sup>49</sup>!» Herménégilde Dussault mentionne aussi ce rituel concernant le pain, mais semble dire que dans son cas l'individu qui tranchait le pain utilisait des mesures précises, ce qui n'empêchait pas les types de surveiller de très près : « [...] puis on avait des mesures puis le gars qui était responsable de couper les tranches on l'surveillait pour voir si c'était de la bonne largeur tout ça <sup>50</sup>.» Le plus grand sérieux et même une certaine solennité sont de mise pendant ce moment. Évidemment, des querelles terribles peuvent éclater lors de cette opération et le sergent Cauchy mentionne que le fait d'accuser un prisonnier de mal trancher le pain représente une insulte épouvantable pouvant facilement mener à une bagarre. Il ajoute que certaines règles doivent être respectées de la part de ceux qui attendent le pain dont celle que voici : «Pire que ça, quand y tranchait y'avait des graines. C'était interdit de ramasser les graines parce que...il y en a un qui a commencé à faire ça là (geste de mouiller l'index avec de la salive et de ramasser les graines de pain) [...] C'était interdit de faire ça, interdit <sup>51</sup>.»

---

<sup>48</sup> J. CAUCHY, Op. Cit.

<sup>49</sup> M. JOLICOEUR, Op. Cit.

<sup>50</sup> H. DUSSAULT, Op. Cit.

<sup>51</sup> J. CAUCHY, Op. Cit.

La soupe est distribuée sensiblement de la même façon, par un individu ayant bon œil et le souci de l'équité. Chaque bol doit être égal, comme le mentionne le vétéran Cauchy: «Parce que la faim ça fait faire bin des choses, il faut que ce soit très égal<sup>52</sup>.» Malgré les bonnes intentions et les habiletés de ceux qui distribuent la soupe et le pain, il est évident, voire même naturel, que certains captifs se sentent ou croient se sentir lésés dans les portions qui leur sont distribuées. Toujours selon le sergent Cauchy, cette réaction est un réflexe premier, mais qui tend à disparaître à force de réflexion et de raisonnement censés sur la situation<sup>53</sup>. Malgré l'absence d'informations sur la distribution de la soupe de la part des témoins issus du FMR, il semble logique d'affirmer qu'elle se déroule sensiblement dans les mêmes circonstances. D'ailleurs, le capitaine Gravel qui est captif ailleurs dans l'*Oflag* VII B à Eichstätt affirme que les autorités allemandes se contentent de livrer la nourriture dans le camp, mais que celle-ci est prise en charge par les prisonniers<sup>54</sup>. Suite à cela, cette dernière est consommée directement dans les baraquements<sup>55</sup>. Pour ce qui est de la distribution des pommes de terre, il nous est malheureusement impossible de la détailler, car aucune information n'est donnée là-dessus lors des témoignages. Il serait encore une fois fort probable que la méthode soit la même que pour le pain et la soupe.

---

<sup>52</sup> Ibid.

<sup>53</sup> Ibid.

<sup>54</sup> R. GRAVEL, Op. Cit.

<sup>55</sup> Ibid.

Un domaine où se déploient à la fois l'imagination et l'ingéniosité des prisonniers de guerre concernant la nourriture, est la réalisation de recettes. Malgré la liste très limitée des ingrédients et des ressources en général, ces individus parviennent à confectionner des plats. Évidemment, nos témoignages ne peuvent rendre compte de l'entièreté des recettes qui sont réalisées dans les camps, mais certaines nous sont transmises. Le capitaine Gravel se souvient que les pommes de terre mélangées au *corned-beef* en conserve fournie dans le colis de la Croix Rouge peuvent donner une sorte de ragoût<sup>56</sup>. Ce semblant de ragoût est cuit dans un plat à cuisson fabriqué à l'aide des conserves de métal. Les coins sont ronds ce qui force les prisonniers à manger chacun leur tour une portion des coins ronds étant donné qu'elles sont moins généreuses. Toujours le souci de l'égalité en tout pour ce qui est de la nourriture! Donatien Vaillancourt se souvient que les prisonniers utilisent des comprimés médicaux prescrits pour les maux de ventre dans la cuisine<sup>57</sup>. Ces comprimés à base de soude sont très utiles dans la confection de gâteaux ou pâtisserie improvisés. Pour obtenir un gâteau, les prisonniers mélangent les comprimés avec des biscuits soda écrasés et un peu de chocolat ou de confiture. Maurice Jolicoeur fait mention aussi d'une recette de gâteau utilisant sensiblement la même méthode, les biscuits soda sont mélangés avec du lait bouilli qui donne une sorte de pâte. Ajoutez à cela des fruits secs et vous obtenez un semblant de gâteau ou de pain aux fruits<sup>58</sup>. Le vétéran Jolicoeur se souvient aussi qu'avec de la farine de contrebande et le chocolat de la Croix Rouge, ils fabriquaient des barres de chocolat qui sont fort utiles pour ceux qui tentent de s'évader. Lorsque nous demandons à Armand Émond s'il se rappelle de certaines recettes, il répond

---

<sup>56</sup> R. GRAVEL, Op. Cit.

<sup>57</sup> D. VAILLANCOURT, Op. Cit.

négativement. Toutefois, il mentionne qu'il aimait bien saucer ses morceaux de pain dans la boîte de lait condensé *carnation*<sup>59</sup>. Le rôle de ces recettes sur le moral est central, car il permet aux prisonniers d'avoir une certaine emprise sur ce qu'ils mangent tout en égayant autant que faire se peut les moments des repas. À ce sujet, Jean Cauchy confirme nos propos quand il mentionne que lorsqu'un groupe de prisonniers ont parmi eux un cuisinier talentueux, les effets sont positifs<sup>60</sup>. Le moral d'un groupe est donc soulevé par les finesses et l'imagination du «*cook*».

En plus des recettes, les prisonniers doivent élaborer des stratégies pour contrer les problèmes que pose la cuisson des plats. Le plaisir d'un repas chaud est difficilement possible dans un camp de prisonniers si l'on compte uniquement se servir des poêles présents dans les baraquements. Si nous nous fions au plan issu des archives personnelles de Jacques Nadeau déposé en annexe, il y est illustré que 180 prisonniers peuvent être logés dans ce bâtiment et le plan nous indique la présence de six «foyers» dont un servant réellement pour la cuisine et les autres pour le chauffage<sup>61</sup>. Le calcul nous permet donc de déduire que chaque installation chauffante est disponible pour une trentaine de prisonniers, ce qui est nettement insuffisant. Selon le capitaine Gravel, les petits poêles destinés au chauffage pouvaient être utilisés pour des cuissons simples comme pour faire bouillir des pommes de terre par exemple, sinon un seul poêle

---

<sup>58</sup> M. JOLICOEUR, Op. Cit.

<sup>59</sup> A. ÉMOND, Op. Cit.

<sup>60</sup> J. CAUCHY, Op. Cit.



à cuisson est disponible pour 150 prisonniers<sup>62</sup>. À cela il ajoute que l'accès à ces surfaces chaudes n'est possible qu'à tour de rôle. «On mangeait froid parce que c'était pas notre tour d'avoir un poêle pour faire cuire<sup>63</sup>.» Ainsi, même s'ils ont les ingrédients nécessaires à la préparation d'un mets plus tentant, les prisonniers doivent patienter jusqu'à ce qu'un poêle à cuisson soit disponible. Pour contrer ce problème fondamental, certains prisonniers vont fabriquer de petits ventilateurs à air chaud aussi appelés par nos témoins un «*blower*». Ces petits appareils fabriqués essentiellement à l'aide du métal des conserves et la corde ficelant les colis de la Croix Rouge permettent aux prisonniers de faire cuire divers aliments en consommant un minimum de ressources énergétiques comme le bois ou le charbon. Donatien Vaillancourt se souvient qu'avec cet appareil «formidable» les prisonniers peuvent faire bouillir une tasse d'eau en deux minutes<sup>64</sup>. Le bois utilisé pour faire fonctionner ces appareils provient des sommiers des «bunks» dans les dortoirs.

Cette pratique attire l'ire des autorités allemandes qui n'aiment pas beaucoup voir les installations du camp détériorés ce qui les amène selon le vétéran Dussault à détruire les *blowers* quand ils en découvrent un<sup>65</sup>. Notons à ce sujet que les mémoires du capitaine Vallée du régiment de la Chaudière témoignent d'un accord avec les autorités du camp autorisant la confection de ces appareils afin de pallier le manque de

---

<sup>61</sup> SAINT-ARMAND, ARCHIVES PERSONNELLES DE MONSIEUR JACQUES NADEAU. *Plan of a Stalag Bungalow (Block)*.

<sup>62</sup> R. GRAVEL, Op. Cit.

<sup>63</sup> Ibid.

<sup>64</sup> D. VAILLANCOURT, Op. Cit.

<sup>65</sup> H. DUSSAULT, Op. Cit.

poêles<sup>66</sup>. La tolérance face à ce genre d'initiative des captifs peut donc varier d'un camp à l'autre selon l'attitude et la personnalité des commandants. Un autre problème soulevé par le soldat Nadeau concerne les ustensiles utilisés pour manger les repas. Fournis par les Allemands, ces objets ont tendance à rouiller plus rapidement que la normale, forçant les prisonniers à frotter régulièrement leurs ustensiles avec du sable afin d'enlever la rouille<sup>67</sup>. Le caporal Jolicoeur se souvient qu'éventuellement la Croix Rouge envoie des chaudrons afin d'aider les prisonniers dans la cuisson de leurs repas, ce qui facilite grandement le quotidien alimentaire<sup>68</sup>.

L'esprit de corps est un autre élément qui se manifeste chez les prisonniers de guerre lors des repas. En effet, tous nos témoins affirment qu'ils prennent leur repas en mettant en commun leurs rations et le contenu de leurs colis avec d'autres prisonniers. Cet aspect grégaire et social fait en sorte que de petits groupes de deux à cinq prisonniers se forment pour la mise en commun des ressources alimentaires et le partage des tâches qui accompagnent ces moments. Le capitaine Gravel mentionne que dans les camps d'officiers, ces rassemblements s'appellent des «*mess*»<sup>69</sup>. Le sien est composé de six individus dont un Irlandais, un Canadien anglais et quatre Canadiens français. C'est un nommé Tétrault qui s'occupe d'apprêter les repas avec les aliments présents dans les colis de la Croix Rouge de ses compagnons<sup>70</sup>. D'autres témoins affirment que ces

---

<sup>66</sup> P. VALLÉE, Op. Cit., p. 78.

<sup>67</sup> J. NADEAU, Op. Cit.

<sup>68</sup> M. JOLICOEUR, Op. Cit.

<sup>69</sup> R. GRAVEL, Op. Cit.

<sup>70</sup> Selon une liste des FMR en 1942 provenant des archives personnelles du vétéran Jacques Nadeau, il s'agit assurément du lieutenant Joseph Gaston Yvon Tétrault également prisonnier à l'*Oflag* VIIB à Eichstätt.

regroupements de prisonniers pour la nourriture s'appellent des «*mucker*». Ce terme anglo-celtique traduit en français peut référer au mot «ami», d'où les notions de mise en commun et d'échange des tâches. En français, l'historien François Cochet utilise le terme «popote» pour parler des «*mucker*», traduction qui nous apparaît très juste, mais pour la suite du texte nous conservons le terme employé par nos témoins<sup>71</sup>. Théoriquement, il nous présente ce concept ainsi : «La popote est le groupe restreint, composé de deux à cinq personnes, avec un chiffre idéal de l'ordre de trois ou quatre, qui gère les biens consommables du groupe, qui les répartit, mais qui a aussi une dimension d'entre 'aide psychologique et morale'»<sup>72</sup>. Le sergent-major Dussault nous explique dans ses mots ce que représente ces fameux «*mucker*» : «Mais on avait ce qu'on appelle des «*mucker*», ça des *mucker* on faisait un groupe de trois-quatre hommes pis on mettait toutes nos rations ensembles. Puis là bin quand on recevait de la Croix Rouge on faisait un «*pool*» puis là un à tour de rôle on faisait la popote. Puis moi j'étais «*mucker*» avec un sergent Sullivan du 14<sup>e</sup> blindé puis du caporal Suffel, tout des gars de l'ouest, du blindé des Calgary Tanks la. [...] On *poolait* ensemble»<sup>73</sup>. Le caporal Dumaine donne sensiblement la même explication, mais en précisant l'utilité d'un tel regroupement : «On se mettait toujours en «*mucker*», on avait toujours un camarade, on était toujours deux ensemble. [...] On s'arrangeait pour manger ensemble, pour durer plus longtemps»<sup>74</sup>.» Parfois, les «*mucker*» deviennent essentiels à la survie, surtout lorsque les colis de victuailles viennent à manquer. Dans ces moments, un groupe de trois prisonniers qui partageaient auparavant trois colis sont réduits à se diviser le

---

<sup>71</sup> F. COCHET, Op. Cit., p. 261.

<sup>72</sup> Ibid., p. 250-251

<sup>73</sup> H. DUSSAULT, Op. Cit.

<sup>74</sup> P. DUMAINE, Op. Cit.

contenu d'un seul paquet<sup>75</sup>. Selon le *Pilot-Officer* Gilles Lamontagne, cette mise en commun des colis est essentielle à la survie<sup>76</sup>. Nous voyons donc que l'esprit de corps est très vif chez les prisonniers de guerre et qu'il se manifeste dans des cas critiques comme celui d'une l'alimentation déficitaire. Évidemment, tous les individus ne peuvent respecter toujours scrupuleusement ces stratégies alimentaires et Armand Émond se souvient même que certains engloutissent le contenu du colis au grand complet en deux jours<sup>77</sup>. Un tel geste en plus de contribuer à augmenter la faim lors des périodes de disettes peut se révéler dangereux pour la santé étant donné que le système digestif de ces individus est accoutumé à consommer de petites portions et une quantité limitée d'éléments nutritifs. À l'inverse, Rolland Gravel fait mention de repas festifs durant l'année comme Noël ou Pâques<sup>78</sup>. Ces moments sont possibles en accumulant certains articles dans les paquets de la Croix Rouge.

Autre fait intéressant pour nous ici et concernant notre questionnement de départ sur la dimension identitaire, les témoignages recueillis ne démontrent pas que les prisonniers de guerre canadiens-français ont tendance à demeurer entre eux pour les «*mess*» ou les «*muckers*». Dans les cas des deux aviateurs, la situation s'explique facilement par le fait que les témoins parlent un très bon anglais dû à leur formation donnée dans cette langue et qu'ils sont pratiquement les seuls francophones de leurs camps respectifs. Pour ce qui est des prisonniers FMR, il importe de mentionner qu'ils

---

<sup>75</sup> H. DUSSAULT, Op. Cit.

<sup>76</sup> G. LAMONTAGNE, Op. Cit.

<sup>77</sup> A. ÉMOND, Op. Cit.

<sup>78</sup> R. GRAVEL, Op. Cit.

ont lié des amitiés lors de leur entraînement en Angleterre et que certains sont même fiancés à des demoiselles anglaises. La notion de camaraderie militaire joue aussi un rôle fondamental dans l'établissement de ces sociabilités. Les prisonniers de guerre appartiennent tous au même camp, quand ils ne sont pas unis en plus dans le *Commonwealth*, mais surtout ils doivent affronter le sort des prisonniers de guerre ensemble et non séparément. Cette réalité fait tomber beaucoup de barrières entre les individus et contribue à expliquer pourquoi les «*muckers*» ou les «*mess*» des prisonniers ne se constituent pas en vases clos selon les appartenances nationales. Bref, les méthodes alimentaires des prisonniers de guerre sont éloquentes pour exprimer cette primauté d'une stratégie pratique sur les considérations identitaires et nationales. Toutes ces informations obtenues grâce aux témoignages recueillis font état d'une véritable culture de la captivité avec des codes et des mœurs qui sont rapidement intégrés par les prisonniers dans un objectif ultime de survie et de réduction du malheur vécu.

### **1.3 - Les stratégies alimentaires.**

Avant de clore sur ce thème nous allons maintenant observer les stratégies alimentaires que mettent de l'avant les prisonniers de guerre afin de contrer la faim. La section précédente nous a illustré comment l'ingéniosité des captifs peut contribuer à la préparation et la consommation des mets. Ici il s'agit davantage d'observer les comportements d'échanges entre prisonniers, les relations avec les marchés noirs ainsi que d'autres comportements plus formellement interdits par les autorités allemandes.

Débutons avec les échanges qui ont cours entre les prisonniers. Nous l'avons mentionné au premier chapitre, l'excellent texte de l'économiste R. A. Radford fait toujours office de référence sur ce thème à nos jours<sup>79</sup>. Il s'agit plutôt ici de rendre compte de certains exemples d'échanges alimentaires qui se manifestent dans la mémoire de nos témoins et qui caractérisent la vie économique des captifs sur le plan alimentaire. Armand Émond se souvient qu'un échange avantageux est possible avec les prisonniers hindous qui désirent se départir des conserves de *corned-beef* en échange d'une conserve de saumon<sup>80</sup>. Cet échange est très intéressant pour les prisonniers canadiens-français et anglo-saxons, car ces derniers sont plus friands de bœuf que de poisson, au contraire des prisonniers hindous, qui ne peuvent pas manger du bœuf pour des raisons religieuses. Jacques Nadeau se souvient aussi d'avoir échangé des prunes et des confitures avec ces mêmes personnes contre de la soupe<sup>81</sup>. La livre de beurre présente dans les colis de la Croix Rouge canadienne est un autre avantage pour les prisonniers de guerre canadiens-français. Donatien Vaillancourt mentionne que de très bons marchés peuvent être conclus grâce à ce produit très recherché chez les prisonniers issus d'autres groupes nationaux<sup>82</sup>.

Les prisonniers canadiens-français participent aussi à des échanges qui sont moins «permis» de la part des autorités allemandes. Force est de constater qu'il y a un marché noir dans les camps et que les individus qui nous intéressent en profitent tout

---

<sup>79</sup> R.A. RADFORD, Op. Cit.

<sup>80</sup> A. ÉMOND, Op. Cit.

<sup>81</sup> J. NADEAU, Op. Cit.

<sup>82</sup> D. VAILLANCOURT, Op. Cit.

autant que les autres groupes nationaux présents. Par marché noir, nous faisons référence à des transactions de biens qui ne sont normalement pas disponibles (ou très rares) dans les camps de prisonniers et qui sont échangés entre les prisonniers et les gardes allemands. Le capitaine Gravel mentionne sans élaborer sur les prix, qu'il lui est possible d'obtenir de la viande par les gardes en échange d'une quantité de cigarettes. Toutefois, l'échange aboutit à une certaine surprise lorsque Gravel et ses compagnons apprennent après quelques petites enquêtes que la pièce est en fait de la viande de chien<sup>83</sup>! Maurice Jolicoeur est plus précis dans son témoignage lorsqu'il affirme directement que pour avoir une miche de pain blanc le coût est de 25 cigarettes<sup>84</sup>.

Évidemment, grâce aux notions économiques apprises dans le texte de R.A. Radford, nous savons aussi que les prix peuvent varier selon les périodes, les manques de ressources ou encore l'arrivée des colis de la Croix Rouge. Il est également possible pour les prisonniers de purement et simplement voler une ressource qu'ils convoitent. C'est ce que nous dit le caporal Dumaine qui affirme qu'il «y avait moyen de voler des poules<sup>85</sup>.» Ce fait est confirmé par le vétéran Émond qui raconte l'anecdote d'un frère d'armes qui profitait des séjours en dehors du camp pour le travail forcé afin de voler des poules et même des bêtes comme des chèvres ou des veaux<sup>86</sup>! Toutefois, si elles tolèrent le vol de ressources allemandes au profit du bien-être alimentaire des prisonniers, les autorités captives n'admettent en aucune façon le fait de voler de la

---

<sup>83</sup> R. GRAVEL, Op. Cit.

<sup>84</sup> M. JOLICOEUR, Op. Cit.

<sup>85</sup> P. DUMAINE, Op. Cit.

<sup>86</sup> A. ÉMOND, Op. Cit.

nourriture aux autres prisonniers pour son propre compte. Ce geste est considéré comme grave et que celui qui s'y risque s'expose à des conséquences majeures. À ce sujet, le sergent-major Dussault nous dit : «Puis l'affaire la plus grave qu'un gars pouvait faire dans un camp de prisonniers c'est de voler des rations. Parce que là là, ça c'est impardonnable <sup>87</sup>.» Selon lui, la punition pour le vol de nourriture consiste à se faire entrer de force tête la première dans ce qu'il appelle des «boîtes à merde». Il s'agit en fait des latrines où les prisonniers font leurs besoins et le vétéran Dussault affirme même avoir été témoin d'une telle représaille : «Ça eu lieu, <Simon Leduc : oui?> ah pis j'ai vu des gars s'ramasser dans (rire) dans merde, excusez le mot <sup>88</sup>.» Il serait mal aisé d'affirmer si c'est surtout par peur des conséquences ou par une forte camaraderie militaire ainsi qu'une discipline bien inculquée, mais les vols de nourritures sont plutôt rares aux dires des témoins. Ce fait est souvent énoncé sur un ton démontrant la confiance que chacun accorde à son voisin et aux autres compagnons présents dans le camp.

Une autre pratique condamnée par les autorités allemandes, mais mise en place clandestinement par les prisonniers est la distillation d'alcool. Les prisonniers sont effectivement disposés à mettre leur ingéniosité à profit pour la réalisation de boissons alcoolisées qui sont loin de rivaliser avec les grands spiritueux de l'époque<sup>89</sup>. Le vétéran Dussault se souvient de quelques ingrédients dont se servent les individus qui désirent

---

<sup>87</sup> H. DUSSAULT, Op. Cit.

<sup>88</sup> Ibid.

<sup>89</sup> Outre les témoignages présentés dans les lignes qui suivent, le vétéran Armand Émond fait aussi mention de la présence d'alcools dans le camp, mais sans élaborer sur le sujet.



concevoir des boissons enivrantes<sup>90</sup>. Parmi ceux-ci, il y a des produits assez conventionnels tels que des fruits récupérés dans les colis de la Croix Rouge comme des raisins et des pruneaux. Certains parviennent à mettre la main sur de la levure (fort probablement de contrebande) pour ajouter au mélange. Toujours selon les souvenirs du vétéran Dussault, les types ajoutent aussi des éléments assez inusités à la recette, tels que de la lotion après-rasage ou l'alcool contenu dans la cire à chaussure par exemple! Dussault nous dit que les prisonniers surnomment ce breuvage «*Jungle Juice*<sup>91</sup>» et que ceux qui en abusent ont tendance à créer des situations particulièrement déplaisantes où ils défient le bon ordre et la discipline militaire<sup>92</sup>.

Maurice Jolicoeur nous fournit des informations plus techniques sur la fabrication de cet alcool de captivité : «On avait des poubelles, les gars avaient nettoyé ça. [...] Les abricots, les pommes, les citrons, les pêches, toutes secs [sic]. Tu trempais ça dans l'eau ça gonflait, y mettaient ça là-dedans et y faisaient fermenter ça. Y'allaient boire ça...<sup>93</sup>». La dernière phrase de cette affirmation, prononcée avec découragement nous démontre que le vétéran Jolicoeur s'éloigne des individus qui s'adonnent à de telles pratiques. Nous retrouvons sensiblement le même ton chez le vétéran Dussault qui fait référence à ce procédé sans jamais s'y identifier. La même attitude se retrouve chez Paul Dumaine qui lui énonce carrément qu'il n'en buvait pas et qu'il n'appréciait pas ce

---

<sup>90</sup> H. DUSSAULT, Op. Cit.

<sup>91</sup> Signifiant littéralement en français «Jus de la jungle». L'historien Simon P. Mackenzie fait aussi mention de ce terme utilisé par les prisonniers pour surnommer leurs breuvages alcooliques artisanaux. Dans son ouvrage les termes suivants sont aussi employés : «*Kriegie Brew*» (brassin de prisonniers), «*firewater*» (eau de feu) et «*jam alc*» (alcool de confiture).

<sup>92</sup> H. DUSSAULT, Op. Cit.

<sup>93</sup> M. JOLICOEUR, Op. Cit.

breuvage : «Y'en faisaient de l'alcool avec des patates tout ça, moi j'aimais pas ça. Moi j'en ai pas eu moi. <Maurice Jolicoeur : «Avec des fruits secs.»> J'ai entendu parler qu'il y en a qui en buvait <sup>94</sup>.» Bref, les commentaires sont peu élogieux concernant la distillation de l'alcool ainsi que ceux qui s'adonnent à cette pratique dans les camps de prisonniers. Il n'en demeure pas moins que la distillation semble être populaire dans la culture de captivité des prisonniers de guerre. L'historien Simon P. Mackenzie met en lumière la tendance répandue à faire vieillir du sucre et la levure de contrebande en espérant que le tout fermente ou encore l'entreprise plus ambitieuse de fabriquer un véritable alambic<sup>95</sup>. Les propos des témoins Dussault et Jolicoeur sont confirmés dans ce texte concernant l'utilisation d'à peu près n'importe quoi dans la confection des boissons alcoolisées ainsi que sur les effets néfastes de leur consommation sur la santé des buveurs. Mackenzie cite même des individus affirmant que ces boissons sont en mesure de rendre celui qui la boit aveugle ou encore de corroder au point de désagréger un gobelet en émail<sup>96</sup>. Une autre possibilité pour ceux qui ont soif d'un liquide corsé est de se procurer de l'alcool véritable embouteillé grâce à un échange avec les gardes allemands. Toujours selon Mackenzie, les prisonniers peuvent à de rares occasions se procurer une bière dite faible (*weak beer*) ou encore du vin de piètre qualité (*cheap wine*)<sup>97</sup>. Cette tendance caractérisée comme moins populaire que la distillation par Mackenzie est mentionnée dans le témoignage de Maurice Jolicoeur qui nous parle d'une bière disponible sur le marché noir et qu'il décrit ainsi : «Une bière allemande,

---

<sup>94</sup> P. DUMAINE, Op. Cit.

<sup>95</sup> S. MACKENZIE, Op. Cit., p. 165-166.

<sup>96</sup> Ibid.

<sup>97</sup> Ibid.

mais c'est pareil comme si c'était de la pisse comme on dit<sup>98</sup>.» Concernant la bière dans les camps, l'OKW<sup>99</sup> annonce à la fin janvier 1942 que la ration mensuelle autorisée pour les prisonniers de guerre Britanniques, Français et Serbes est de trois à quatre litres par mois<sup>100</sup>. Deux ans plus tard, en juillet 1944, cette règle est modifiée pour autoriser jusqu'à cinq litres par prisonnier. La quantité distribuée à chaque captif à l'intérieur de ce barème est décidée par le commandant du camp, lui permettant d'augmenter ou de diminuer les rations de bières selon les comportements de ses prisonniers<sup>101</sup>. En définitive, même si nos témoins ne semblent pas être de grands amateurs des liqueurs disponibles derrière les barbelés, leurs témoignages illustrent une présence indéniable de l'alcool dans le camp et faisant partie intégrante de l'expérience de captivité vécue par les prisonniers de guerre canadiens-français.

Les témoignages recueillis mettent en lumière d'autres aspects des conditions de détentions de ces prisonniers qui touchent l'alimentation. Ainsi, la situation jugée plus enviable des prisonniers de guerre qui sont envoyés pour travailler dans des fermes environnantes. Le caporal Jolicoeur n'est pas envoyé pour travailler sur les terres en raison de sa situation de sous-officier, mais il possède néanmoins une opinion sur la situation alimentaire de ceux qui s'y rendent : «Ceux qui allaient travailler en dehors y'avaient plus de chances de manger tsé, sur les fermes. Des légumes toutes, y n'avaient

---

<sup>98</sup> M. JOLICOEUR, Op. Cit.

<sup>99</sup> En français : Haut commandement de la Wehrmacht. Il s'agit du commandement suprême des forces armées de l'Allemagne.

<sup>100</sup> V. VOURKOUTIOTIS, Op. Cit., p. 88.

<sup>101</sup> Ibid.

tant qu'y voulaient<sup>102</sup>.» Bien qu'il ne faille pas considérer la situation sur les fermes comme un Éden de nourriture pour les prisonniers, le vétéran Jolicoeur n'a pas tout à fait tort. Selon Armand Émond qui lui est envoyé pour travailler chez les agriculteurs allemands, la situation sur les fermes est effectivement favorable pour la nourriture, mais également pour les opportunités d'échanges de produits qu'elle fournit<sup>103</sup>. Émond mentionne notamment la possibilité de magasiner et de se payer un peu de luxe comme du pain blanc ou du pain aux raisins par exemple<sup>104</sup>. Aussi, contre des cigarettes il est possible de mettre la main sur de la viande ou encore des saucisses sans parler de la possibilité de voler des animaux (poules et agneaux). Ainsi, malgré le travail ardu sur les fermes, les prisonniers de guerre ont accès à certaines facilités alimentaires qui permettent d'alléger en quelque sorte l'épreuve de la faim.

Pour ceux qui demeurent dans le camp, le manque de victuailles est compensé, très partiellement il est vrai, par différentes attitudes et comportements visant à réduire les impacts physiques et psychologiques de la faim. Maurice Jolicoeur se souvient que certains, malgré un sol très sablonneux s'adonnent au jardinage<sup>105</sup>. D'autres tentent d'organiser des tirages où des aliments issus des paquets de la Croix Rouge sont en jeu<sup>106</sup>. Donatien Vaillancourt mentionne ces tirages dont les billets sont achetés contre des cigarettes. Il lui est arrivé de gagner une boîte de lait condensé Nestlé : «C'est moi qui le gagne! C'est comme si j'avais gagné un char neuf! La on est arrivés, on avait

---

<sup>102</sup> M. JOLICOEUR, Op. Cit.

<sup>103</sup> A. ÉMOND, Op. Cit.

<sup>104</sup> Ibid.

<sup>105</sup> M. JOLICOEUR, Op. Cit.

notre tranche de pain noir qu'on avait, et pis la on prenait un peu de ça et on le beurrerait avec le manche de la cuillère sur la tranche de pain...on était quatre ça fait que je le partageais avec mes trois qui étaient dans mon affaire. Comme eux autres auraient faite, on faisait une famille, famille de quatre <sup>107</sup>.» Encore aujourd'hui, monsieur Vaillancourt affirme que malgré qu'il ait gagné plusieurs fois à la loterie, la boîte de lait condensé du tirage dans le camp est la plus belle chose qu'il ait gagnée de sa vie. Une autre méthode visant à combattre la faim est ni plus ni moins que l'adaptation de nouveaux comportements alimentaires, volontaires ou non. Prendre son mal en patience est bien souvent l'attitude la plus logique tout en étant la plus accessible. Le vétéran Jolicoeur parle à ce sujet d'une certaine adaptation du corps : «C'est rien que les premiers six mois qui ont été pires. Après ça, on commence à s'habituer, l'estomac rapetisse <sup>108</sup>.» Dans la même lignée, Donatien Vaillancourt fait état d'une stratégie visant à combattre les effets néfastes de la faim : «T'es capricieux les premiers jours, pis après ça t'es capable de manger. Faut jamais manger, c'est ça qu'y faut apprendre, jamais manger ta dernière bouchée. Ça, ca m'a pris du temps à l'apprendre [...]. Quand tu n'as pus c'est la que t'as faim; tant que tu n'as, t'es correct <sup>109</sup>.»

---

<sup>106</sup> D. VAILLANCOURT, Op. Cit.

<sup>107</sup> Ibid.

<sup>108</sup> M. JOLICOEUR, Op. Cit.

<sup>109</sup> D. VAILLANCOURT, Op. Cit.

La faim marque le corps et l'esprit des prisonniers d'une façon très vive. Nous pouvons même affirmer que la faim est en quelque sorte la geôlière la plus terrible et la plus efficace dans les camps de prisonniers allemands. Les rations allemandes, même augmentées des irréguliers et trop peu nombreux colis de la Croix Rouge ne suffisent à nourrir convenablement les captifs. La privation va au-delà de la simple satiété alimentaire, car les prisonniers interviewés sont pour la plupart de jeunes individus bien souvent dans la vingtaine et qui ont besoin d'une alimentation riche en calories. À titre d'exemple, le capitaine Gravel ne pèse que 91 livres lors de sa libération<sup>110</sup>. Cette situation terrible de la faim ne peut être mieux résumée que dans cette citation du caporal Paul Dumaine : «Manger, puis manger...toujours faim. [...] Tu penses toujours, tu rêves à manger<sup>111</sup>.»

Une grande partie de l'ingéniosité et de l'énergie des captifs est donc destinée à faciliter l'accès à la nourriture ou encore à limiter les effets terribles de la faim sur l'esprit et le moral. Ces stratégies aboutissent en partie à des sociabilités qui tendent à démontrer que les prisonniers canadiens-français ne limitent pas leurs interactions sociales à leur seul groupe national. Au contraire, en raison d'un esprit de camaraderie militaire ainsi que du fardeau de la captivité à subir en commun, les prisonniers canadiens-français se regroupent avec des prisonniers issus de différentes nationalités pour des raisons pratiques afin de réduire les épreuves qu'ils subissent, notamment avec les fameux «*muckers*». Cette réalité est l'une des réponses à notre hypothèse de départ

---

<sup>110</sup> R. GRAVEL, Op. Cit.

<sup>111</sup> P. DUMAINE, Op. Cit.

en réduisant l'importance de la question identitaire des prisonniers de guerre canadiens-français dans l'établissement de leurs sociabilités en ce qui concerne l'alimentation. Comme l'indique le capitaine Vallée dans ses mémoires, le véritable but premier des prisonniers est «d'obtenir tout le confort possible dans les circonstances<sup>112</sup>», et ce, au-delà des considérations identitaires et nationales.

## 2 - L'hygiène et les maladies

À l'instar de l'alimentation, l'hygiène représente une autre réalité où se manifestent les privations physiques et les stratégies des prisonniers de guerre destinées à améliorer leur sort. L'article 13 de la Convention de Genève relative au traitement des prisonniers de guerre indique que les autorités détentrices doivent assurer un niveau de propreté et de salubrité conforme afin d'éviter la propagation d'épidémies. Ils doivent également mettre à la disposition des prisonniers des installations hygiéniques et dans la mesure du possible des bains et des douches<sup>113</sup>. Nous verrons dans les prochaines lignes comment ces règles officielles prennent forme concrètement et comment les prisonniers y répondent. Nous allons ensuite nous questionner sur les maladies présentes dans le camp. Quels sont les tracasseries, les problèmes de santé qui peuvent frapper le prisonnier de guerre, mais aussi dans quelle mesure y a-t-il une prise en charge médicale et comment cette dernière fonctionne. À la suite de ce questionnement, nous serons en mesure

---

<sup>112</sup> P. VALLÉE, Op. Cit., p. 78.

<sup>113</sup> GENÈVE, COMITÉ INTERNATIONAL DE LA CROIX-ROUGE, *Convention Relative au Traitement des Prisonniers de Guerre*, 27 juillet 1929, Article 13, [En ligne],

d'établir en quoi l'hygiène et les maladies transforment l'expérience de captivité des prisonniers de guerre.

## **2.1 - L'hygiène des corps**

Comme nous avons pu le voir au cours de la section précédente sur l'alimentation, la sauvegarde du corps est la préoccupation première du prisonnier. Or, s'il doit le nourrir chaque jour, il doit également l'entretenir et le protéger grâce à des habitudes hygiéniques de base. Tout comme se nourrir, l'hygiène est un aspect fondamental de la captivité en raison des conséquences graves sur la santé qui peuvent résulter de l'insalubrité et de la malpropreté. Précisons d'emblée que la question identitaire des prisonniers canadiens-français n'est pas concernée par les habitudes d'hygiènes corporelles, car il s'agit davantage d'un ensemble de pratiques illustrant la prédominance de la coopération et de la fraternité militaire visant à alléger le sort commun. De plus, aucune différence notable sur ce plan entre les habitudes des prisonniers « occidentaux » pouvant expliquer une distinction identitaire ne se manifeste.



Commençons avec le plus essentiel des besoins hygiéniques quotidiens, celui d'aller aux toilettes pour ses besoins. Les prescriptions exactes de la Convention de Genève à ce sujet sont les suivantes : "Les prisonniers de guerre disposeront, jour et nuit, d'installations conformes aux règles de l'hygiène et maintenues en état constant de propreté<sup>114</sup>". Voyons ce qui en est concrètement au travers des témoignages recueillis. Le sergent-major Dussault nous décrit l'endroit où se trouvent les toilettes dans sa baraque en ces termes : «Mais pour nos besoins là, à l'extérieur de chaque bâtisse dans chaque enclos y avait une bâtisse là qui était pour les toilettes, y avait peut-être une soixantaine de sièges, c'est là qu'on allait, faire nos besoins. Et y avait des rats, y avait des rats. <Simon Leduc : Insalubre?> Pas rien que ça c'était dangereux (rire) on était craintif quand on allait là vous pouvez être sûr de ça! Souvent même des gens même qui s'assoient pas, qui s'accroupissaient au-dessus du trou la pour pas...parce que c'était infesté de rats<sup>115</sup>.» Le vétéran Émond confirme la présence de vermine dans les salles de toilettes et il affirme qu'il avait réellement peur de se rendre dans cet endroit<sup>116</sup>. En plus de la vermine, Dussault mentionne qu'entre 20h et 8h il est impossible d'avoir accès à ce bâtiment servant de latrines, interdiction également en vigueur dans le camp pour aviateur de Gilles Lamontagne<sup>117</sup>. Afin de pallier cette situation et permettre d'aller faire leurs besoins la nuit, les prisonniers peuvent décider d'installer une chaudière dans la baraque faisant office de pot de chambre commun. Le soldat Nadeau nous décrit les inconvénients d'une telle façon de faire : «Un gars qui a envie de faire pipi...y'est obligé de descendre (de sa couchette) pis y réveille les autres bin souvent pis la y s'en va

---

<sup>114</sup> Ibid.

<sup>115</sup> H. DUSSAULT, Op. Cit.

<sup>116</sup> A. ÉMOND, Op. Cit.

<sup>117</sup> H. DUSSAULT et G. LAMONTAGNE, Op. Cit.

jusqu'à porte pour faire pipi dans l'bucket pis de r'venir. Une deuxième fois qui réveille les autres et puis peut pas se laver les mains rien. Y avait pas moyen<sup>118</sup>.»

Pour les prisonniers de guerre issus des FMR, le fait d'aller à la toilette est compliqué par la période, au début de la captivité, où ils sont ligotés avec des cordes. Cette situation est mentionnée par le soldat Émond : «Puis aller aux toilettes faire pipi c'était pas pire (inaudible), l'infirmier baissait tes culottes, ça c'était, c'était un peu humiliant hein<sup>119</sup>.» Le capitaine Gravel fait aussi état de cette situation particulière, mais affirme qu'à la longue, elle est tournée à la blague malgré son aspect dégradant ou humiliant selon Émond<sup>120</sup>. Une autre situation cocasse concernant les toilettes est racontée par le caporal Vaillancourt. Comme il n'y a pas de papier hygiénique fourni par les Allemands, les prisonniers doivent improviser. Or, ils ont l'opportunité d'acheter chacun un exemplaire de *Mein Kampf* pour le prix d'un mark, livre dont ils se serviront non pas pour lire, mais afin d'utiliser les pages comme papier hygiénique<sup>121</sup>! Cette absence de papier hygiénique dans les camps de prisonniers est expliquée dans les travaux de l'historien Vasilis Vourkoutiotis. Selon ce dernier, l'OKW réplique aux plaintes à ce sujet en affirmant que le papier provenant des journaux fournis dans le camp représente un accommodement suffisant face à leurs obligations concernant les prisonniers de guerre<sup>122</sup>.

---

<sup>118</sup> J. NADEAU Op. Cit.

<sup>119</sup> A. ÉMOND, Op. Cit.

<sup>120</sup> R. GRAVEL, Op. Cit.

<sup>121</sup> D. VAILLANCOURT, Op. Cit.

Tous ces éléments démontrent que les prescriptions de Genève en ce qui concerne l'accès aux toilettes ne sont pas respectées. Non seulement, les latrines ne sont pas accessibles de nuit, mais elles sont, comme l'indiquent les témoignages de Émond et Dussault, absolument insalubres et infestées de vermines. Ajoutons à cela l'obligation dégradante de se faire aider par un compagnon pour effectuer ses besoins et nous avons là une situation peu plaisante. Face à ces situations, les prisonniers de guerre canadiens-français développent encore une fois des coopérations et des stratégies afin de rendre leur sort moins pénible.

Le deuxième élément concernant l'hygiène corporelle dont nous désirons traiter concerne le fait de se laver. L'article 13 de la Convention de Genève de 1929 stipule outre les propos que nous avons énoncés plus haut que : '' [...]sans préjudice des bains et douches dont les camps seront pourvus dans la mesure du possible, il sera fourni aux prisonniers pour leurs soins de propreté corporelle une quantité d'eau suffisante<sup>123</sup>. '' Voyons encore une fois, au travers des témoignages recueillis, ce qui en est au juste dans la réalité des prisonniers de guerre. Le capitaine Gravel raconte le rituel de la douche dans l'Oflag VII-B de la façon suivante : «On avait l'droit une douche par mois. <Simon Leduc : Oui.> Bon bin c'était à coup de trente, [...] c'est toute des jets d'eau, on se met en dessous de un pis quand c'est rempli y'a un Allemand en quelque 'part (inaudible), ça

---

<sup>122</sup> V. VOURKOUTIOTIS, Op. Cit., p. 99.

<sup>123</sup> GENÈVE, COMITÉ INTERNATIONAL DE LA CROIX-ROUGE, *Convention Relative au Traitement des Prisonniers de Guerre*, 27 juillet 1929, Article 13, [En ligne],

part l'eau chaude, mais pas tiède là c'était chaud, mais pas brûlé. Pis là ça dure trois secondes pis ça arrête, là on se savonne pis ça arrête. Tout d'un coup woop ça repart pour se, s'enlever l'savon tsé<sup>124</sup>.» En raison de la rapidité avec laquelle se déroulent les douches, Gravel mentionne aussi que certains sont toujours trop lents à se rincer et demeurent tout savonnés même une fois de retour dans les baraques<sup>125</sup>. Les douches sont également prises en groupe dans les stalags selon le témoignage de vétéran Vaillancourt : «D'abord, c'est une gang qui rentre en-dessous. C'est pas les douches individuelles là, c'est tout le monde ensemble, ah oui 15-20 gars qui prennent la douche<sup>126</sup>.»

Le soldat Cinq-Mars mentionne un aspect déplaisant relié au fait d'aller prendre sa douche : «L'hiver on partait, on avait inqué notre coat d'hiver su l'dos, tout nu, d'in sabots d'bois tout nu dans neige pis on allait prendre notre douche à peu près un quart de mille d'où ce qu'on était. C'était, c'était plaisant...<sup>127</sup>» Cette situation des douches en hiver est aussi mentionnée par l'aviateur Cauchy. Il nous dit à ce sujet : «Janvier, février, mars, y était pas question de s'laver. S'lavait la figure tout simplement. Faire la barbe oui, mais quasiment à froid la (inaudible), pis le corps non...non...on devait être sales pas ordinaire, mais le froid d'abord on avait pas chaud, on suait pas<sup>128</sup>.» Jacques Nadeau affirme lui que durant l'été les Allemands coupaient l'eau destinée aux douches

---

<http://www.icrc.org/applic/ihl/dih.nsf/Article.xsp?action=openDocument&documentId=F25EDAE504686322C12563BD002BCE5F> (Page consultée le 21 juillet 2015).

<sup>124</sup> R. GRAVEL, Op. Cit.

<sup>125</sup> Ibid.

<sup>126</sup> D. VAILLANCOURT, Op. Cit.

<sup>127</sup> J. CINQ-MARS, Op. Cit.

<sup>128</sup> J. CAUCHY, Op. Cit.

qu'il décrit ainsi : « [...] appart de ça c'était pas des champlures à tous les deux pieds, c'était des trous dans le tuyau et puis les trous étaient pas gros<sup>129</sup>. » Donatien Vaillancourt nous parle d'une habitude qu'il a prise lors des douches : « Moi ce que j'faisais, la douche, j'regardais toujours les gars, j'entrais toujours quand qui avait une bonne gang, j'prenais ma douche, j'attendais pour ramasser ceux qui avaient des p'tits morceaux de savon, quand qui commencent à être p'tits y'est laissent à terre. Y'est ramassaient pas, moé j'les ramassais puis j'me lavais jamais avec ma barre de savon parce que ma barre de savon c'était pour acheter du linge, de l'argent...<sup>130</sup> » Vaillancourt ajoute qu'à l'époque, une barre de savon peut valoir plus qu'une paire de bottines, d'où l'intérêt<sup>131</sup>.

Lorsqu'il s'agit de savoir à quelle fréquence les douches sont prises, une confusion règne, et ce, y compris parmi les témoins qui passent leur captivité dans les mêmes camps. Certains affirment que la douche peut être prise toutes les semaines, d'autres une fois par mois et d'autres encore disent qu'elle n'est disponible qu'une fois par deux-trois mois<sup>132</sup>. Même confusion en ce qui concerne la température de l'eau des douches. Les témoins Émond, Dussault et Vaillancourt qui sont captifs dans le même stalag s'opposent en qualifiant l'eau respectivement comme étant tiède, froide et chaude<sup>133</sup>. Évidemment, la mémoire des témoins joue probablement dans le souvenir

---

<sup>129</sup> J. NADEAU, Op. Cit.

<sup>130</sup> D. VAILLANCOURT, Op. Cit.

<sup>131</sup> Ibid.

<sup>132</sup> J. CINQ-MARS, H. DUSSAULT, M. JOLICOEUR, G. LAMONTAGNE, J. NADEAU et D. VAILLANCOURT, Op. Cit.

<sup>133</sup> A. ÉMOND, H. DUSSAULT et D. VAILLANCOURT, Op. Cit.

des fréquences des douches et celle des perceptions y est pour beaucoup quant à déterminer la température véritable de l'eau des douches.

Quoi qu'il en soit, si les prisonniers n'ont pas accès à une douche quand ils le désirent, l'eau courante est quand à elle disponible dans les baraques. Grâce à cette eau distribuée par des éviers, les prisonniers peuvent se «laver à la mitaine» quand ils le désirent<sup>134</sup>. Herménégilde Dussault nous parle de ces «salles d'eau» : «(Rire) L'hygiène dans le camp! Dans les huttes [...] dans le centre il y avait une salle d'eau. [...] c'est là qu'on se lavait, l'eau froide, et qu'on lavait notre linge, l'eau froide<sup>135</sup>.» Maurice Jolicoeur parle également de cette disponibilité : «L'hygiène oui y avait l'eau courante dans la baraque entre les (inaudible). La baraque c'était divisé en deux, l'eau pour se laver était dans le milieu de t'ça, l'eau froide. <Simon Leduc : Froide?> Pas de (rire), pas de fantaisies l'eau chaude<sup>136</sup>!»

Malgré cette «hygiène à la mitaine», les douches trop rares font en sorte que les prisonniers doivent vivre continuellement avec des odeurs corporelles déplaisantes. L'aviateur Gilles Lamontagne parle sans détour pour décrire les odeurs dans la baraque : «Ça sentait le, ça sentait le derrière<sup>137</sup>.» Pour sa part, Jacques Nadeau nous affirme qu'à la longue, les captifs s'habituent aux odeurs : «On était bin obligé des endurer. <Simon

---

<sup>134</sup> A. ÉMOND et P. DUMAINE, Op. Cit.

<sup>135</sup> H. DUSSAULT, Op. Cit.

<sup>136</sup> M. JOLICOEUR, Op. Cit.

<sup>137</sup> G. LAMONTAGNE, Op. Cit.

Leduc : oui?> Et puis, on s'habituaient. Au début c'était abominable, mais éventuellement...<sup>138</sup>» Si les odeurs représentent un désagrément, le manque de salubrité peut représenter un danger potentiel pour la santé des captifs. Cette volonté de nettoyer son corps dans un souci de le protéger, et de protéger ses compagnons, se retrouvent dans les témoignages des vétérans Dumaine et Jolicoeur. À ce sujet, Paul Dumaine dit ceci: «Fallait s'doucher, fallait s'laver. Si t'étais sale là, y te lavaient de force, parce que c'est la maladie, le typhus mon gars si tu pognes le typhus, c'est un pou ça qui donne la fièvre, tu meurs...t'en sors pas. Les Russes mourraient<sup>139</sup>!» Suivi de Maurice Jolicoeur : «La propreté premièrement quand c'est ça qui est le principal. Si y'a pas de propreté la maladie s'y met, comme le typhus par les piqûres de poux ça, fallait faire attention<sup>140</sup>.»

Le dernier aspect de l'hygiène dont nous traitons concerne les soins capillaires. Tout comme dans le service régulier, les hommes doivent se couper les cheveux et se raser la barbe. Donatien Vaillancourt nous donne la norme imposée concernant la longueur de la barbe et des cheveux : «Ah la barbe, les cheveux t'était obligé des faire couper une certaine longueur, fallait pas qui arrivent dans tes yeux. Un règlement, un règlement militaire jamais un poil qui vient dans tes yeux<sup>141</sup>.» Herménégilde Dussault parle d'un rituel quotidien porteur d'une même discipline militaire : «On s'faisait la barbe, on recevait des, des colis de la Croix-Rouge tout ça, on se faisait la barbe oui oui.

---

<sup>138</sup> J. NADEAU, Op. Cit.

<sup>139</sup> P. DUMAINE, Op. Cit.

<sup>140</sup> M. JOLICOEUR, Op. Cit.

<sup>141</sup> D. VAILLANCOURT, Op. Cit.

Y avait certaines disciplines, la même chose dans le camp de prisonniers tsé. [...] Ah oui on se faisait la barbe à tous les jours, presque à tous les jours<sup>142</sup>.» Gilles Lamontagne remet toutefois en question la formalité du rasage de la barbe. Il énonce simplement : «On se rase pour qui? Pourquoi<sup>143</sup>?» Il affirme en rapport à cela que les rasoirs étaient envoyés par la Croix-Rouge, mais qu'au final les prisonniers préfèrent recevoir du vrai savon pour l'hygiène du corps plutôt que des lames<sup>144</sup>. À ce sujet, les rasoirs dits «à *safety*» et les lames sont fournis par la Croix-Rouge, mais évidemment il est possible de s'en procurer dans le camp par un échange ou un achat<sup>145</sup>. Précisons aussi à ce sujet qu'en plus de la discipline militaire imposée par la hiérarchie captive, l'OKW ordonne dès mars 1942 pour des raisons d'hygiène et de sécurité qu'il soit interdit aux prisonniers de guerre de porter la barbe<sup>146</sup>.

Réalité intéressante et repandue dans les témoignages des captifs issus du FMR : la présence de prisonniers barbiers dans le camp. Jacques Cinq-Mars nous parle de ces individus : «Ah ouin bin la barbe, les cheveux on se faisait ça entre nous autres. La barbe on se faisait chacun notre barbe. Les cheveux y'avait des barbiers dans gang là et puis tu allais voir puis y t'coupaient les cheveux tu leur donnais quelque 'chose, m'en rappel pu quoi, entéka! Y'étaient riches comparativement à nous autres. <Simon Leduc : Les barbiers étaient riches?> Bin oui, y'avaient tout ce que tu voudras pour

---

<sup>142</sup> H. DUSSAULT, Op. Cit.

<sup>143</sup> G. LAMONTAGNE, Op. Cit.

<sup>144</sup> Ibid.

<sup>145</sup> A. ÉMOND, M. JOLICOEUR et G. LAMONTAGNE, Op. Cit.

<sup>146</sup> V. VOURKOUTIOTIS, Op. Cit., p. 99.



barguiner ak les Allemands hein<sup>147</sup>!» Concernant les prix d'un tel service, Armand Émond se souvient qu'il faut payer en pfennig, la monnaie allemande, mais Donatien Vaillancourt précise que les sommes sont modiques et parfois nulles si le barbier est un ami<sup>148</sup>. Maurice Jolicoeur ne fait pas mention dans son témoignage de barbiers spécialisés, mais plutôt d'amis prisonniers qui parviennent à obtenir une paire de ciseaux qui est conservée secrètement<sup>149</sup>. Jacques Nadeau conserve une certaine rancune face au prisonnier qui fait office de barbier, disant à son sujet : «Y nous chargeait le maudit<sup>150</sup>!»

Pour conclure sur ce thème de l'hygiène corporelle dans les camps de prisonniers en Allemagne, nous avons demandé à nos témoins de définir rapidement ce qu'a représenté pour eux en définitive la situation de l'hygiène dans les camps de prisonniers en Allemagne. Ces citations nous permettent de dresser un portrait plus complet par rapport à l'hygiène des corps selon les perceptions de nos témoins. Jacques Nadeau y va avec des souvenirs assez déplaisants : «J'ai jamais vu un affaire de même, mais j'espère que on reverra pu ces affaires là, ça se tient pu deboute<sup>151</sup>.» Gilles Lamontagne émet une opinion semblable à celle du soldat Nadeau : «Excusez l'expression, manger d'la marde. Dans poussière, aucun hygiène. D'être sale 24h par jour, dans poussière...<sup>152</sup>» Face à ces deux opinions, d'autres témoins tendent à garder un souvenir plus positif concernant l'hygiène corporelle dans les camps. Le premier, Herménégilde Dussault : «Bin hygiénique ça dépend, hygiène, hygiène personnelle qu'on faisait sur nous même

---

<sup>147</sup> J. CINQ-MARS, Op. Cit.

<sup>148</sup> A. ÉMOND et D. VAILLANCOURT, Op. Cit.

<sup>149</sup> M. JOLICOEUR, Op. Cit.

<sup>150</sup> J. NADEAU, Op. Cit.

euh, c'était, c'était...c'était assez bon. Sur l'côté des Allemands bin écoutez, y fournissaient l'eau (rire), l'eau froide pis c'est toute. Pas de savon rien, papier de toilette on connaissait pas ça, y en avait pas<sup>153</sup>.» Jacques Cinq-Mars abonde d'une façon très brève dans la même direction : «Bah était pas pire, on était pas, on était pas sales, non non<sup>154</sup>.» Le plus optimiste demeure toutefois l'aviateur Jean Cauchy, qui nous dit que : «L'hygiène était bin correct<sup>155</sup>!» Finalement, le soldat Armand Émond tient une position mitigée sur le sujet : «Bin c'est...ça pouvait être mieux, mais ça ça pouvait être beaucoup mieux. Tsé on avait de l'eau potable, on avait de la bonne eau ça faut donner, l'eau était potable puis le système d'aqueduc était très bon<sup>156</sup>.»

Tous ces éléments nous illustrent bien à quoi ressemble la situation de l'hygiène des corps pour les prisonniers de guerre canadiens-français dans les camps. Si nous comparons ces réalités vécues aux prescriptions de la Convention de Genève de 1929, nous pouvons en déterminer que l'article en soi est plus ou moins respecté selon les différents énoncés. D'abord, en ce qui concerne l'accès aux installations hygiéniques de jour comme de nuit, nous avons vu qu'il est impossible pour les prisonniers d'aller faire leur besoin la nuit et qu'ils doivent improviser des stratégies afin de pallier cette interdiction. Ensuite, en ce qui concerne les douches et la possibilité de nettoyer son corps les témoignages nous démontrent que cela ne se fait pas de façon quotidienne ni dans des conditions idéales. Toutefois, les prisonniers ont un accès permanent à de l'eau

---

<sup>151</sup> Ibid.

<sup>152</sup> G. LAMONTAGNE, Op. Cit.

<sup>153</sup> H. DUSSAULT, Op. Cit.

<sup>154</sup> J. CINQ-MARS, Op. Cit.

provenant d'un système d'aqueduc ce qui leur permet malgré tout de maintenir un niveau d'hygiène corporelle viable à défaut d'être convenable. Finalement, pour ce qui est de la barbe et des cheveux, les prisonniers prennent en charge toute cette activité grâce à la Croix-Rouge soit en recourant aux services des prisonniers-barbiers ou bien par eux-mêmes. L'expérience de captivité des prisonniers de guerre canadiens-français se caractérise donc par un quotidien hygiénique plus compliqué et par une baisse marquée du niveau de propreté des corps. Ces réalités amènent les captifs à élaborer des stratégies et à faire preuve d'ingéniosité afin d'améliorer leur sort tout comme ils le font pour les problèmes reliés à la nourriture.

Cette volonté de protéger son corps à l'aide d'habitudes hygiéniques n'est pas un trait propre aux Canadiens-français, étant partagé par les prisonniers dans l'ensemble.

## **2.2 - L'hygiène des bâtiments**

Entretenir et protéger son corps avec des habitudes hygiéniques de base est fondamental pour les prisonniers de guerre, mais il importe également de maintenir une certaine propreté dans les lieux qui sont habités. La Convention de Genève énonce aussi des prescriptions concernant le logement des prisonniers de guerre dans son article 10. On y lit, entre autres, la phrase suivante : "Les prisonniers de guerre seront logés dans

---

<sup>155</sup> J. NADEAU, Op. Cit.

<sup>156</sup> A. ÉMOND, Op. Cit.

des bâtiments ou dans des baraquements présentant toutes garanties possibles d'hygiène et de salubrité<sup>157</sup>.» Toutefois, sur ce plan les autorités allemandes interviennent peu ou pas et laissent de préférence l'entretien des bâtiments aux soins des prisonniers. Ces derniers, comme nous allons le voir, prennent en charge d'une façon très sérieuse le maintien de la propreté et la salubrité de leur baraque.

Lorsque nous questionnons nos témoins sur la propreté des lieux qu'ils habitent durant la captivité, huit nous répondent que l'endroit est propre justement parce que ce sont les prisonniers qui l'entretiennent. Herménégilde Dussault nous donne le ton de la situation : «C'est nous autres qui l'entretenait. Y faisait rien eux-autres, nous autres on balayait...on balayait c'est tout. [...] Pis tous le monde se divisait les corvées là, si y'avait quelque chose à faire comme nettoyer la salle d'eau tout ça on se divisait le travail. Y avait pas de problème sur ce côté là. Mais c'est sûr que les Allemands venaient pas faire le ménage (rire) venaient pas balayer rien de ça non non<sup>158</sup>!» Cette prise en charge de la propreté des baraques ne semble toutefois pas être simplement due à la bonne volonté des prisonniers. Comme nous l'explique Donatien Vaillancourt, une discipline de fer peut parfois régner à ce sujet : «Ah bin ça c'est inspecté régulièrement. Comme les lits bin faites pis toute ça...comme jamais fallait, tu pouvais jamais voir de papier à terre ou quoi ou poussière. Y avait une inspection au moins une fois par jour des fois deux fois par jour. Faisaient l'inspection de la baraque pis si y trouvaient

---

<sup>157</sup> GENÈVE, COMITÉ INTERNATIONAL DE LA CROIX-ROUGE. *Convention Relative au Traitement des Prisonniers de Guerre*, 27 juillet 1929, Article 10, [En ligne], <https://www.icrc.org/applic/ihl/dih.nsf/Article.xsp?action=openDocument&documentId=C9066A0F559A6E97C12563BD002BCE23> (Page consultée le 21 juillet 2015).

quelque chose qui était pas correct y te faisaient recommencer complètement à passer la brosse su l'plancher<sup>159</sup>.» Cette rigueur n'est toutefois pas de mise dans les corps armés de toutes les nationalités selon Armand Émond. Il se souvient de l'état dans lequel se trouve la baraque vers laquelle ils sont transférés en milieu de captivité : «Puis nous autres dans les huttes la c'est nous autres qui s'occupaient de la maintenance, c'était bien entretenu. Quand on est arrivés [...] à l'autre camp là, on était resté là, c'était des Russes qui étaient là y'é ont envoyés ailleurs la. Pis c'était sale a fallu tout nettoyer ça, les Russes étaient cochons, mal propres. Toutes les coquerelles toutes on a toute nettoyé ça<sup>160</sup>.» Précisons qu'il s'agit ici d'un manque de perspective du témoin, car compte tenu de la sous-alimentation et des mauvais traitements subis par les prisonniers russes, il va sans dire que leur manque de propreté est davantage dû à un épuisement et une mauvaise santé en général plutôt qu'à des mauvaises habitudes hygiéniques.

Il demeure toutefois un fléau que les captifs ne parviennent pas à éradiquer durant leur internement en Allemagne, il s'agit des insectes, particulièrement des parasites. Plusieurs de nos témoignages recueillis font référence à cette « engeance » qui nuit au quotidien des prisonniers. Allons-y d'abord avec Jacques Cinq-Mars : «Ah bin les, les, le soir c'était des murs blancs à chaux hein. Le soir t'allumais une allumette, tu regardais l'mur pis tu voyais les coquerelles montées dessus. Les coquerelles par régiments (rire). Les punaises, les punaises ah calvaire! Ils nous mangeaient toute la

---

<sup>158</sup> H. DUSSAULT, Op. Cit.

<sup>159</sup> D. VAILLANCOURT, Op. Cit.

<sup>160</sup> A. ÉMOND, Op. Cit.

nuite<sup>161</sup>!» Donatien Vaillancourt décrit les ravages que les puces peuvent causer au corps du prisonnier : «Ohh des puces, écoeuranterie! [...] Ça ca pique. Partout où t'as de la sueur, ta ceinture où ce que t'a le haut de ta chaussure, le haut de tes bas, partout où ça peut être serré la pis tu peux suer un petit peu. Les puces, ça c'était maudit<sup>162</sup>.» Toujours selon le témoin Vaillancourt, à l'arrivée au camp les hommes sont pris au désespoir devant cette situation : «Quand on était attachés c'était le premier soir la, on se demandait comment qu'on passerait la nuit<sup>163</sup>.» Jacques Nadeau abonde dans la même direction concernant les parasites : «Quand les poux se sont mis là-dedans, ils cherchaient la chaleur surtout quand l'hiver est arrivé. Le lendemain on se levait pis on avait les jambes rouges. [...] Les maudits poux pis y'en avait des milliers j'suis certain<sup>164</sup>.» Nous pouvons nous poser la question à savoir d'où viennent ces parasites si les baraques sont maintenues à un niveau de propreté minimum comme l'illustrent les témoignages précédents. Maurice Jolicoeur explique cela en faisant allusion au typhus propagé par les poux présents en grand nombre dans l'enclos des prisonniers russes à proximité. De par cette présence, Jolicoeur affirme qu'il n'y a pas moyen de faire autrement que d'avoir des poux aussi<sup>165</sup>. Donatien Vaillancourt de son côté rappelle que ce n'est pas le manque de propreté qui est en cause, mais plutôt les terres sablonneuses sur lesquelles est construit le camp<sup>166</sup>. Il importe de mentionner qu'un de nos témoins est dissident au sujet des parasites. L'aviateur Jean Cauchy en plus d'affirmer que

---

<sup>161</sup> J. CINQ-MARS, Op. Cit.

<sup>162</sup> D. VAILLANCOURT, Op. Cit.

<sup>163</sup> Ibid.

<sup>164</sup> J. NADEAU, Op. Cit.

<sup>165</sup> M. JOLICOEUR, Op. Cit.

<sup>166</sup> D. VAILLANCOURT, Op. Cit.

l'hygiène dans son camp est très correcte, nous dit qu'il n'y a pas de poux ou de choses semblables dans sa baraque<sup>167</sup>.

Outre les problèmes de parasites, un autre désagrément est brièvement mentionné par le soldat Jacques Nadeau. Selon son témoignage, lors de l'hiver, il y a beaucoup d'eau sur le plancher des baraques en raison de la neige traînée par les entrées et les sorties des prisonniers<sup>168</sup>. Ce problème est accentué par le fait que les balais dont se servent les captifs sont confectionnés avec du branchage et qu'ils sont très inefficaces à chasser la neige ou les flaques d'eau du bâtiment. Ce problème même s'il est lié davantage à la notion de confort plutôt que d'hygiène nous permet malgré tout de visualiser l'aspect des baraquements dans lesquels vivent les prisonniers de guerre canadiens-français.

À la suite de ces témoignages, nous comprenons qu'il est *grosso modo* plus facile pour les prisonniers de guerre de maintenir un bon niveau d'hygiène dans les bâtiments plutôt que sur leur propre corps. La prise en charge de la propreté à la fois pour des raisons disciplinaires et la volonté générale démontre une réelle préoccupation concernant la salubrité et la protection face aux épidémies. Nous avons également vu que malgré une prise en charge efficace des bâtiments au niveau hygiénique, la majorité de nos témoins demeurent exposés continuellement aux insectes parasites qui

---

<sup>167</sup> J. CAUCHY, Op. Cit.

<sup>168</sup> J. NADEAU, Op. Cit.

représentent à la fois un danger pour la santé et un désagrément très important pour le confort au quotidien. Cette section du chapitre peut se conclure en affirmant que les prescriptions de Genève sont, en ce qui concerne l'hygiène, encore une fois plus ou moins respectées étant donné que la propreté des bâtiments est délaissée par les autorités allemandes et récupérée par les prisonniers. De plus, la présence importante d'insectes parasites dans les baraques nous amène à considérer ces bâtiments comme étant en partie insalubres et donc impropres à l'habitation dans le cas des prisonniers issus du FMR. L'expérience de captivité des prisonniers de guerre canadiens-français en Allemagne est donc marquée par une préoccupation constante de la propreté des bâtiments habités ainsi qu'à l'éternelle bataille contre les parasites piqueurs. Au même titre que l'hygiène corporelle, le maintien de la propreté des bâtiments n'est pas un trait identitaire particulier aux prisonniers canadiens-français, mais plutôt une caractéristique commune, selon nos sources, à tous les prisonniers « occidentaux ».

### **2.3 - La santé et les maladies**

L'hygiène et la santé sont deux thèmes qui vont souvent de pair. Nous croyons qu'il convient également de les unir dans notre analyse. Au cours des pages précédentes, nous avons pu voir comment les captifs prennent en charge la salubrité de leur corps, mais également celle des lieux qu'ils habitent. Bien souvent, les motivations derrière de tels comportements sont générées par un désir de préserver la santé de sa personne et celle de ses camarades. Nous chercherons dans les pages qui suivent à déterminer quels sont les problèmes de santé ou les maladies qui menacent le plus



souvent les prisonniers. Nous tenterons aussi de déterminer dans quelle mesure il y a une prise en charge médicale disponible aux captifs et comment cette dernière s'opère.

En ce qui concerne les problèmes de santé, il convient de préciser avant tout que les prisonniers que nous étudions sont pour la plupart de jeunes hommes en bonne santé. Pour eux, les dangers de la maladie sont présents, mais moins menaçants que pour des individus âgés ou bien préalablement malades. Le capitaine Gravel précise par rapport à cela qu'il n'a connu aucune situation de maladie grave : «Bin honnête là, j'ai pas connu personne parce qu'on était toutes 23-24-25 ans. Quand même qu'on mangeait pas on était pas malades de rien<sup>169</sup>.» Le caporal Dumaine définit la population captive sensiblement de la même façon quand il nous dit : «On était jeune, on était en bonne santé, on était «toughs»<sup>170</sup>!» Jacques Cinq-Mars tient une position plus pessimiste face aux maladies dans le camp. Il parle des problèmes de santé ainsi : «Ça on avait peur de ça. Fallait pas être malade...si t'étais malade tu mourrais, c'est toute<sup>171</sup>.» Plus loin il ajoute : «Les plus forts passaient à travers<sup>172</sup>.»

Nous avons questionné nos témoins concernant les problèmes de santé auxquels ils doivent faire face durant leur captivité. Leur réponse regroupe des situations vécues par eux-mêmes, mais également celles qui frappent d'autres prisonniers et qui marquent leur mémoire. Le soldat Émond y va ainsi : «J'ai jamais été malade. La seule maladie

---

<sup>169</sup> R. GRAVEL, Op. Cit.

<sup>170</sup> P. DUMAINE, Op. Cit.

<sup>171</sup> J. CINQ-MARS, Op. Cit.

<sup>172</sup> Ibid.

c'est quand j'me suis fait piquer par une bébitte<sup>173</sup>.» Il mentionne également que d'autres prisonniers peuvent avoir des «p'tits bobos», mais sans plus selon ses souvenirs. Donatien Vaillancourt nous parle du temps où les prisonniers du FMR sont ligotés. Les effets sur la santé d'une telle pratique sont doubles dans le témoignage de ce dernier. D'abord, les cordes irritent la peau et comme elles sont partagées entre les prisonniers au fil des jours, elles propagent l'impétigo<sup>174</sup>. Aussi, la posture forcée dans laquelle se trouvent les prisonniers ligotés déforme les épaules en les repliant vers le torse. Le témoin mentionne malgré tout qu'une fois la pratique des cordes arrêtée, ces problèmes de santé cessent et ne semblent pas avoir d'impacts ultérieurs<sup>175</sup>. En plus de ces situations, Vaillancourt se souvient d'avoir une infection dans une oreille. Jacques Cinq-Mars fait mention des problèmes de santé suivant : «Bin la grippe, moi j'ai pogné des mals de gorge...euh...c'est ça<sup>176</sup>.» Il nous explique que ces problèmes peuvent être dangereux, car sans médicaments pour les soigner la situation peut empirer et devenir un sérieux problème<sup>177</sup>. Jacques Nadeau indique qu'il a attrapé deux fois la «va-vite» (diarrhée) durant sa captivité et qu'il a dû se faire arracher une dent<sup>178</sup>. Pour sa part, Maurice Jolicoeur ne semble pas avoir été trop inquiété de problèmes de santé : «Un p'tit rhume c'est toute, presque trois jours. Pis avec tout ce qui avait alentour j'ai pas été malade une fois. <Simon Leduc : Pas une fois?> Toussé un peu...y en a d'autres...poumons malades, qui avaient de la misère, ça dépendait de la constitution<sup>179</sup>.» Cas encore plus rose pour le caporal Paul Dumaine qui prétend ne

---

<sup>173</sup> A. ÉMOND, Op. Cit.

<sup>174</sup> D. VAILLANCOURT, Op. Cit.

<sup>175</sup> Ibid.

<sup>176</sup> J. CINQ-MARS, Op. Cit.

<sup>177</sup> Ibid.

<sup>178</sup> J. NADEAU, Op. Cit.

<sup>179</sup> M. JOLICOEUR, Op. Cit.

même pas avoir connaissance de maladies ou de blessures chez des prisonniers du camp<sup>180</sup>. La situation est assez semblable en ce qui concerne nos témoins issus de l'aviation. Pour Gilles Lamontagne il faut «faire attention» concernant les blessures et les maladies même si ces dernières sont absentes de façon surprenante dans les camps<sup>181</sup>. Jean Cauchy indique pour sa part qu'il y a des cas de grippe, mais rien de majeur si ce n'est le moral des captifs qui est au plus bas<sup>182</sup>. La question du moral bas revient aussi dans le témoignage du soldat Émond. Ce dernier se souvient que certains types sont tellement songeurs et affectés par leur état de captivité que leur corps s'en trouve changé : «Il y en a pour ça qui sont sorti de là les cheveux blancs. Ils jonglaient trop<sup>183</sup>!» Émond précise ensuite qu'en ce qui le concerne, il a conservé tous ses cheveux.

Ces témoignages nous démontrent qu'en ce qui concerne les prisonniers de guerre canadiens-français en Allemagne, il n'y a pas de problèmes de santé majeurs qui frappent le camp. Les captifs sont pour la plupart de jeunes hommes en bonne santé qui sont en mesure d'affronter les blessures ou les virus qui peuvent circuler derrière les barbelés. Évidemment, la constitution physique de chaque individu y est pour beaucoup dans la résistance aux aléas qui peuvent frapper l'organisme comme l'indiquent les témoignages des vétérans Émond et Cinq-Mars.

---

<sup>180</sup> P. DUMAINE, Op. Cit.

<sup>181</sup> G. LAMONTAGNE, Op. Cit.

<sup>182</sup> J. CAUCHY, Op. Cit.

<sup>183</sup> A. ÉMOND, Op. Cit.

Maintenant que nous avons une idée globale des problèmes de santé qui peuvent être les plus fréquents durant la captivité il convient de voir quels sont les recours possibles offerts aux prisonniers. Nous allons observer dans quelle mesure ils sont pris en charge lorsqu'ils sont blessés ou malades et comment ce «système de santé» fonctionne. Chose certaine, il se trouve dans le camp des infrastructures destinées à la prise en charge médicale des prisonniers de guerre qui sont malades ou blessés. Cette situation respecte donc les prescriptions de Genève qui demandent que : «Chaque camp possédera une infirmerie, où les prisonniers de guerre recevront les soins de toute nature dont ils pourront avoir besoin<sup>184</sup>.» Sept de nos témoins mentionnent la présence de bâtiments (infirmerie et/ou petit hôpital) qu'ils appellent pour la plupart un lazaret<sup>185</sup>. Dans ces endroits se trouve un personnel médical qui peut être composé de médecins allemands, mais aussi d'auxiliaires issus des prisonniers de guerre et ayant une formation médicale<sup>186</sup>. Jacques Nadeau décrit la prise en charge médicale qui s'opère dans ces lieux : «Les malades normalement si ils pouvaient pas marcher ils restaient dans leur lit et puis le type qui était en charge de la baraque était ordonné de donner le nombre de malades, y avait une parade des malades qui appelaient ça. Donc eux, y'est emmenaient à l'infirmerie et puis si y'étaient hospitalisés, y'avait un hôpital y'appelaient ça Lazaret, dedans une partie du camp<sup>187</sup>.» Gilles Lamontagne se rappelle que les soins dispensés sont assez minimalistes : «Bah si t'étais malade y avait un espèce

<sup>184</sup> GENÈVE, COMITÉ INTERNATIONAL DE LA CROIX-ROUGE. *Convention Relative au Traitement des Prisonniers de Guerre*, 27 juillet 1929, Article 14, [En ligne], <https://www.icrc.org/applic/ihl/dih.nsf/Article.xsp?action=openDocument&documentId=436BF31188432AD4C12563BD002BCE74> (Page consultée le 21 juillet 2015).

<sup>185</sup> J. CAUCHY, J. CINQ-MARS, A. ÉMOND, R. GRAVEL, G. LAMONTAGNE, J. NADEAU et M. JOLICOEUR, Op. Cit.

<sup>186</sup> A. ÉMOND, Op. Cit.

de p'tite hôpital, t'allais là «Kessé que t'as? Bin j'ai ça. Tient v'la des aspirines.» (Rire) C'est tout ce qui avait<sup>188</sup>.» Lamontagne mentionne toutefois que dans les cas plus graves il y a une réelle prise en charge médicale, mais il ne mentionne pas de souvenirs concernant un tel cas. Il affirme aussi : «C'était très rudimentaire tsé, t'étais à ta merci<sup>189</sup>.» Jacques Cinq-Mars se souvient du manque de remèdes : «On avait des médecins qui étaient prisonniers avec nous autres, mais si y'avaient pas de, de, y avaient pas de, rien pour travailler. Y faisaient des prescriptions, mais pas capable des remplir<sup>190</sup>.» Cet aspect déficitaire des médicaments revient aussi dans les témoignages du sergent Cauchy qui se souvient que l'infirmerie distribue de l'aspirine, et chez Jacques Nadeau qui décrit un médicament qui lui est donné pour la dysenterie comme étant une cuillerée de ce qui ressemble à du ciment<sup>191</sup>. Une des raisons qui n'explique pas entièrement cette situation, mais qui révèle un des aspects de la pénurie de médicaments réside dans le fait que dès mai 1942 les médicaments qui sont envoyés dans les camps de prisonniers via la Croix-Rouge britannique doivent être inspectés par l'officier senior représentant les prisonniers et l'officier médical senior en charge du camp. Advenant qu'un médicament ne soit pas bien connu de l'officier médical, ce dernier se retrouve mis de côté jusqu'à ce que son authenticité soit reconnue par le personnel médical du district militaire<sup>192</sup>.

---

<sup>187</sup> J. NADEAU, Op. Cit.

<sup>188</sup> G. LAMONTAGNE, Op. Cit.

<sup>189</sup> Ibid.

<sup>190</sup> J. CINQ-MARS, Op. Cit.

La notion avancée plus haut par l'aviateur Lamontagne concernant l'envoi des cas plus graves est confirmée dans le témoignage du capitaine Rolland Gravel. Ce dernier se souvient qu'un camarade prisonnier souffrant d'une crise d'appendicite est envoyé en dehors du camp dans la ville de Munich afin d'y être opéré<sup>193</sup>. Même si Gravel mentionne que la balafre laissée au type témoigne d'une opération faite de façon un peu précipitée, il n'en demeure pas moins que dans un cas nécessitant une hospitalisation, les prisonniers sont pris en charge et n'ont pas à craindre véritablement le pire. Armand Émond croit que cette prise en charge médicale par les autorités allemandes existe en raison de la surveillance qu'effectue la Croix-Rouge dans les différents camps en Allemagne<sup>194</sup>. À ce sujet, il n'a pas tout à fait tort, car la Convention de Genève stipule dans son article 14 que : "Les prisonniers atteints d'une maladie grave ou dont l'état nécessite une intervention chirurgicale importante, devront être admis, aux frais de la Puissance détentrice, dans toute formation militaire ou civile qualifiée pour les traiter<sup>195</sup>." Émond se souvient aussi que ce traitement ne s'étend pas aux prisonniers de guerre russes qui, s'ils sont trop malades, sont tout simplement fusillés par les gardes<sup>196</sup>.

---

<sup>191</sup> J. CAUCHY et J. NADEAU, Op. Cit.

<sup>192</sup> V. VOURKOUTIOTIS, Op. Cit., p. 100.

<sup>193</sup> R. GRAVEL, Op. Cit.

<sup>194</sup> A. ÉMOND, Op. Cit.

<sup>195</sup> GENÈVE, COMITÉ INTERNATIONAL DE LA CROIX-ROUGE. *Convention Relative au Traitement des Prisonniers de Guerre*, 27 juillet 1929, Article 14, [En ligne],

<https://www.icrc.org/applic/ihl/dih.nsf/Article.xsp?action=openDocument&documentId=436BF31188432AD4C12563BD002BCE74> (Page consultée le 21 juillet 2015).

<sup>196</sup> A. ÉMOND, Op. Cit.

Nous nous devons également de mentionner la présence de dentistes dans les camps de prisonniers. Quatre de nos témoins dont trois FMR (Armand Émond, Maurice Jolicoeur et Jacques Nadeau) et un aviateur (Gilles Lamontagne) mentionnent avoir consulté un tel spécialiste durant leur captivité. Armand Émond nous parle du dentiste comme d'un individu facilement achetable : «Lui le dentiste pour les cigarettes là il aurait pu vous faire les dents n'importe quoi<sup>197</sup>.» D'ailleurs, c'est auprès de cet homme que Maurice Jolicoeur se procure son matériel de photographie comme nous le verrons plus loin dans la section consacrée aux évasions<sup>198</sup>. D'un point de vue médical, Jacques Nadeau n'a pas de bons souvenirs concernant son expérience chez le dentiste du camp. Alors qu'il se fait arracher une dent, l'opérateur casse accidentellement la racine de la dent et laisse le témoin avec une douleur qui persiste durant plusieurs mois<sup>199</sup>. Gilles Lamontagne subit sensiblement le même désagrément lors de sa visite au dentiste de son *Stalag Luft*. Désireux aussi de se faire arracher une dent qui lui fait mal, il s'en retourne avec deux dents en moins, l'une ayant été extraite par erreur<sup>200</sup>!

Si les problèmes majeurs liés à la santé sont minimisés par la jeunesse et la vigueur d'une majorité des prisonniers, persiste toujours la menace des épidémies ainsi que le manque de médicaments comme nous l'avons vu dans certains témoignages. Quels gestes peuvent poser les captifs afin de minimiser l'impact de ces problèmes? Il y a évidemment l'hygiène du corps et des bâtiments que nous avons décrits, mais

---

<sup>197</sup> Ibid.

<sup>198</sup> M. JOLICOEUR, Op. Cit.

<sup>199</sup> J. NADEAU, Op. Cit.

<sup>200</sup> G. LAMONTAGNE, Op. Cit.

également d'autres possibilités liées précisément à la captivité. Concernant les épidémies, Jean Cauchy mentionne que dans l'Armée, les militaires sont vaccinés contre beaucoup de maladies<sup>201</sup>. Maurice Jolicoeur abonde dans le même sens quand il fait mention d'une inoculation distribuée par la Croix-Rouge contre le typhus<sup>202</sup>. Toujours dans un aspect de prévention, Jolicoeur rappelle aussi l'importance d'éviter les brouettes chargées de soldats russes décédés du typhus se dirigeant vers la fosse où ils sont jetés. Par rapport à l'autre problème que représente la pénurie de médicaments dans les camps, Jacques Cinq-Mars affirme qu'il est possible parfois de contourner la situation en utilisant le «racket» et ainsi échanger des cigarettes contre des remèdes destinés à soigner certains maux<sup>203</sup>. Nous ne saurions affirmer si cette pratique est en soi efficace et si les médicaments disponibles sont variés, mais il n'en demeure pas moins que les prisonniers de guerre canadiens-français sont en mesure d'utiliser leur avantage économique lié aux cigarettes afin de se protéger des conséquences de certaines maladies qui les frappent.

Donatien Vaillancourt raconte une anecdote assez intéressante sur le plan de la santé. Faisant semblant de se plaindre à l'infirmerie de problèmes gastriques chroniques, Vaillancourt parvient à se faire remettre du pain blanc pendant trois semaines plutôt que le fameux pain noir<sup>204</sup>. Notons aussi que selon des ordres de l'OKW, tous les prisonniers de guerre qui sont admis à l'infirmerie ou à l'hôpital du

---

<sup>201</sup> J. CAUCHY, Op. Cit.

<sup>202</sup> M. JOLICOEUR, Op. Cit.

<sup>203</sup> J. CINQ-MARS, Op. Cit.

<sup>204</sup> D. VAILLANCOURT, Op. Cit.



camp se voient ajouter 225 grammes de sucre par semaine dans leur diète, une autre motivation intéressante.<sup>205</sup> Au même titre que l'utilisation du marché noir afin de se procurer des médicaments un tel comportement démontre encore une fois la mise en place de stratégies et d'ingéniosité de la part des captifs afin de transformer leur captivité pour le mieux.

Évidemment, malgré toutes les précautions, les stratégies et les visites aux médecins il peut arriver qu'un décès survienne parmi les prisonniers de guerre. Les causes de ces décès peuvent être multiples, mais chose certaine ces événements marquent la mémoire des prisonniers de guerre. Dans l'ensemble des témoignages recueillis, il est fait mention de quatre décès identifiables, tous issus des FMR. Il est fait aussi mention de trois autres décès, mais les noms des individus échappent à la mémoire des témoins, mais les causes de décès demeurent intéressantes pour nous. Armand Émond parle de trois décès dont un anonyme et deux FMR qu'il identifie comme étant Longeard de Valleyfield et l'autre un dénommé Cirotenko<sup>206207</sup>. Émond affirme qu'ils sont décédés d'une maladie, d'origine fiévreuse dans le cas de Cirotenko, mais il précise à deux reprises au sujet de ces individus que : «C'était pas des gars qui avaient des grosses santés<sup>208</sup>.» Donatien Vaillancourt mentionne lui aussi trois décès durant sa captivité dont deux inconnus et un certain Desautels décédé alors qu'il travaille dans une

<sup>205</sup> V. VOURKOUTIOTIS, Op. Cit., p. 89.

<sup>206</sup> A. ÉMOND, Op. Cit.

<sup>207</sup> Toujours selon la liste des FMR capturés à Dieppe recueillis dans les archives personnelles de Jacques Nadeau, il s'agit du soldat Vladimir Cirotenko et du soldat Georges Longeard.

<sup>208</sup> A. ÉMOND, Op. Cit.

mine de charbon en dehors du camp<sup>209210</sup>. Pour les deux inconnus, l'un est décédé de ce qui semble être pour le témoin un accident cérébro-vasculaire alors qu'il se trouve aux toilettes. L'autre semble succomber des suites d'une complication interne à laquelle un garde surnommé «Spitfire» ne donne aucune suite, causant ainsi la mort du prisonnier par négligence ou méchanceté selon l'opinion du Vaillancourt<sup>211</sup>. Le sergent-major Herménégilde Dussault fait état de deux décès issus des FMR, encore une fois Vladimir Cirotenko et l'autre étant le caporal Rosario Dumont<sup>212</sup>. Ne précisant pas les circonstances de la mort, Dussault se contente de dire à ce sujet : «Quand y sont morts y'est enterre ça fini là<sup>213</sup>.» Jacques Nadeau ne traite lui que d'un seul décès, toujours celui de Cirotenko, mais il prétend que son décès serait associé à une crise d'appendicite aiguë<sup>214</sup>. Le décès de ce prisonnier de guerre marque profondément la mémoire de trois témoins sur sept partageant leur captivité dans les mêmes camps de prisonniers. Pour les sept décès mentionnés dans les témoignages de nos vétérans, un seul indique clairement que la mort survient en raison d'une négligence de la part d'un garde ayant une réputation de sadique. Toujours est-il que même dans ce cas, la faute n'est pas imputable aux individus responsables de l'infirmierie ou du lazaret du camp.

Ces informations nous montrent qu'en ce qui concerne la santé et les maladies, les prisonniers de guerre sont exposés à un certain danger, sans que celui-ci soit

---

<sup>209</sup> D. VAILLANCOURT, Op. Cit.

<sup>210</sup> Il s'agit de Paul E. Desautels, soldat dans les FMR selon la liste de Jacques Nadeau.

<sup>211</sup> D. VAILLANCOURT, Op. Cit.

<sup>212</sup> H. DUSSAULT, Op. Cit.

véritablement mortel. Malgré les pénuries de médicaments (que l'on contourne en partie par le marché noir d'ailleurs), la prise en charge médicale par les autorités allemandes est réelle et respecte dans l'ensemble les prescriptions de la Convention de Genève de 1929.

Pour les prisonniers de guerre canadiens-français, l'hygiène, la salubrité et la protection du corps face aux maladies et aux blessures sont de toute évidence des préoccupations majeures durant la captivité en Allemagne. Nous avons observé une prise en charge réelle par les prisonniers de l'hygiène de leur corps, mais également des bâtiments qu'ils habitent. Motivés par des soucis de salubrité et la menace des épidémies, les captifs usent encore une fois d'ingéniosité et de ruses afin de contourner les manques et les interdictions imposées par les autorités allemandes. Aussi, structurés par la discipline militaire acquise et toujours maintenus par la hiérarchie en place, les captifs tentent de maintenir un niveau de propreté aussi poussé que possible dans les baraques. Le quotidien du prisonnier de guerre canadien-français est donc marqué par les soucis liés à une hygiène déficiente et un système médical qui, compromis par le manque de médicament, ne prend en charge que les cas les plus graves. Le captif doit donc apprendre à vivre avec un corps bien souvent sale et dans des bâtiments qui, malgré toutes les bonnes volontés, sont infestés de parasites. Il doit également composer avec la peur des épidémies, des blessures graves et avec les désagréments de santé jugés banals et auxquels le remède est la plupart du temps la simple aspirine et la

---

<sup>213</sup> Ibid.

<sup>214</sup> J. NADEAU, *Op. Cit.*

patience. En définitive, Gilles Lamontagne a bien raison quand il affirme avec résignation : «Appart de ça écoute, quand même t'étais pas content tu pouvais pas faire mieux<sup>215</sup>.»

En ce qui concerne la santé et les maladies, nous ne pouvons pas illustrer de tendance identitaire propre aux prisonniers canadiens-français. Les témoignages recueillis ne mettent de l'avant aucune conception médicale qui pourrait illustrer la présence de la culture canadienne-française telles que le recours à des remèdes typiques du pays ou encore à des croyances catholiques dans les situations critiques par exemple. Au contraire, ces derniers autant que les prisonniers anglo-saxons et même les geôliers adhèrent à la médecine « moderne » qui prévaut partout en Occident.

En conclusion de ce chapitre, nous avons vu en quoi l'alimentation, l'hygiène et la santé représentent des défis d'adaptation importants qui stimulent l'ingéniosité des captifs dans le but d'obtenir le plus de confort possible au travers des désagréments de la captivité. Les témoignages présentés nous permettent de comprendre à quel point le corps et l'esprit des prisonniers sont marqués par la faim, un corps sale, des bâtiments infestés de parasites ainsi que la menace de blessures ou d'épidémies. En ce qui concerne notre problématique sur la question identitaire, ce chapitre nous révèle que cette dernière tend à s'effacer aux profits de raisons pratiques et de réalités relevant plus

---

<sup>215</sup> G. LAMONTAGNE, Op. Cit.

de la civilisation que de l'identité nationale. Les sociabilités destinées à combattre la faim incarnées dans les «*muckers*» nous démontrent que le prisonnier canadien-français ne se limite pas aux individus issus de son groupe national, mais s'étend à l'ensemble des groupes nationaux présents dans la baraque. Par rapport à l'hygiène, l'adoption d'habitudes de propretés et de salubrité relève davantage de la réalité occidentale que d'une caractéristique identitaire canadienne française. Même chose encore pour l'adhérence aux prescriptions de la médecine moderne en ce qui concerne les problèmes de santé et la prise en charge médicale opérée par les autorités allemandes. Les thèmes abordés dans ce chapitre tendent donc à infirmer notre hypothèse de départ voulant que les prisonniers de guerre canadiens-français vivent une captivité distincte de par l'importance de leur identité nationale.

## **CHAPITRE 4**

### **LES SOCIABILITÉS DERRIÈRE LE BARBELÉ**

Ce chapitre vise à présenter la réalité quotidienne de la captivité pour les prisonniers de guerre. Au cours des prochaines pages nous tenterons d'illustrer les différents aspects de la vie sous un angle plus social afin de rendre compte de l'expérience de captivité ainsi que de la réalité identitaire des captifs. Afin d'y parvenir nous traiterons de deux aspects, soit les relations interpersonnelles dans le camp ainsi que le quotidien et les loisirs. En terminant ce chapitre, nous aborderons rapidement l'épisode de la libération qui met fin à la captivité.

#### **1 - Les relations interpersonnelles dans le camp**

Les camps rassemblent dans un même endroit les prisonniers de guerre et les gardes allemands. D'un certain point de vue, tous ces individus vivent une sorte de captivité imposée par des instances qui leur sont supérieures ou des situations qui sont hors de leur contrôle. Tout ce monde vit ensemble et établit des relations interpersonnelles qui peuvent varier de l'amitié et à l'hostilité et la violence. Dans cette section de notre travail, nous nous intéressons précisément aux relations qui s'établissent. Nous analyserons dans un premier temps les relations des prisonniers entre eux, mais également avec les captifs issus d'autres groupes nationaux. Dans un deuxième temps, notre regard se portera sur les relations entre les prisonniers et les gardes.

## 1.1 - Les relations entre les prisonniers de guerre

S'ils partagent tous le même statut, les individus dans les camps de prisonniers n'ont pas tous la même nationalité, à la même armée. Les groupes nationaux sont regroupés et séparés des autres dans différents enclos que les prisonniers appellent des «*compounds*<sup>1</sup>». Cette séparation des prisonniers de guerre par nationalité est faite en respect des prescriptions de la Convention de Genève. En effet, l'article 9 stipule, entre autres choses, que : «Les belligérants éviteront, autant que possible, de réunir dans un même camp des prisonniers de races ou de nationalités différentes<sup>2</sup>.» Tout dépendant du camp, cette séparation des groupes nationaux peut être plus ou moins respectée pour des raisons pratiques et d'infrastructures, mais les prisonniers du *Commonwealth* britannique se retrouvent la plupart du temps ensemble. Nos témoignages illustrent à plusieurs reprises cette réalité et nous informent sur les relations qui sont établies avec les prisonniers des autres «*compounds*». Quand nous questionnons Armand Émond sur la division de l'espace dans le camp, il nous répond ceci : «Les Canadiens ensemble, à côté c'était des Arabes, là c'était des Anglais d'Angleterre, des Écossais<sup>3</sup>.» Un peu plus loin, il reprend cette description en affirmant que : «Les Anglais c'était avec les Anglais, les hindous c'était avec les hindous, les Arabes c'était avec les Arabes pis les Canadiens pis les Canadiens. Y mélangeait pas les races<sup>4</sup>.» Ces deux descriptions nous indiquent que les stalags VIII-B Lamsdorf et II-D Stargard respectent les prescriptions de la

---

<sup>1</sup> En français la traduction de ce terme pourrait être quartier ou encore enclos.

<sup>2</sup> GENÈVE, COMITÉ INTERNATIONAL DE LA CROIX-ROUGE. *Convention Relative au Traitement des Prisonniers de Guerre*, 27 juillet 1929, Article 9, [En ligne], <https://www.icrc.org/applic/ihl/dih.nsf/Article.xsp?action=openDocument&documentId=B4F2115050C51A21C12563BD002BCE0B> (Page consultée le 21 juillet 2015).

<sup>3</sup> A. ÉMOND, Op. Cit.

<sup>4</sup> Ibid.

Convention de Genève à ce sujet. Toujours selon Émond, certains prisonniers tentent de passer d'un «*compound*» à l'autre pour discuter ou rencontrer les captifs issus des autres pays, mais cela est interdit, «*verboden*»<sup>56</sup>. Maurice Jolicoeur se souvient de la diversité ethnique présente dans son camp quand il nous dit : «Y'avait toutes les nationalités là-dedans<sup>7</sup>.» Par la suite, il nous décrit les relations vécues avec des prisonniers d'origine diverses détenus dans un autre enclos : «Y'avait des Juifs, il y avait de toutes les nationalités. Parlait anglais ou ben donc on en venait à bout de communiquer en parlant un peu allemand. Parce que eux autres aussi y'étaient pris à apprendre l'allemand. Mais on s'entraidait, <Paul Dumaine : Ah oui!>. On faisait des échanges aussi<sup>89</sup>.» Armand Émond mentionne aussi ces discussions entre groupes nationaux au travers des barbelés. À ce titre, il affirme que les relations avec les Anglo-Saxons sont bonnes, mais que la barrière linguistique rend la chose beaucoup plus difficile avec les «Hindous» ou les «Arabes»<sup>10</sup>. Pour Gilles Lamontagne, les discussions se font sans problèmes avec tout prisonniers présents dans le camp. Quand nous lui demandons s'il a des entretiens avec des individus issus d'autres nationalités il nous répond directement : «Ben oui, ça pouvait être un Polonais, ça pouvait être un Irlandais...y'a pas de différence<sup>11</sup>.» Tous ces exemples nous démontrent que les prisonniers de guerre entretiennent entre eux des sociabilités réelles, et ce, malgré les barrières linguistiques et nationales ainsi que l'impossibilité de se rendre physiquement d'un enclos à l'autre.

<sup>5</sup> Le terme allemande «*verboden*» signifie «interdit» en français.

<sup>6</sup> A. Émond, Op. Cit.

<sup>7</sup> M. JOLICOEUR, Op. Cit.

<sup>8</sup> Paul Dumaine intervient, car la première entrevue s'est réalisée en duo avec les vétérans Dumaine et Jolicoeur au domicile de ce dernier.

<sup>9</sup> P. DUMAINE et M. JOLICOEUR, Op. Cit.

<sup>10</sup> A. ÉMOND, Op. Cit.

<sup>11</sup> G. LAMONTAGNE, Op. Cit.



Les mémoires du capitaine Vallée nous présentent aussi la diversité nationale de la population captive. Son texte fait mention de 2 500 prisonniers composée majoritairement d'Anglais, Écossais, Irlandais, Canadiens, Australiens, Néo-Zélandais, Indiens et Sud-Africains. Il note aussi la présence de quelques Français et d'une cinquantaine d'Américains<sup>12</sup>. Vallée décrit aussi les sociabilités qui ont cours dans cette grande mosaïque culturelle : «Ces prisonniers, de nationalité et de coutumes différentes, ont vécu pendant des mois, pour la majorité pendant des années, comme s'ils ne formaient qu'une seule famille; ils ont partagé les mêmes soucis, les mêmes tourments, connu les mêmes peurs, mais aussi les mêmes joies et les mêmes espérances<sup>13</sup>.»

Les codes qui régissent les relations entre prisonniers sont particuliers. Des éléments comme la discipline militaire, les règles du camp, la captivité comme épreuve commune et la camaraderie du soldat ont un impact fondamental sur les échanges entre prisonniers. Le terme d'échange n'est pas utilisé ici au hasard, car c'est en effet toute une relation d'échange qui s'établit entre les prisonniers, qu'ils soient du même groupe national ou non. Ces échanges peuvent être de simple discussion, mais les témoignages que nous avons recueillis illustrent surtout une relation d'échange de biens matériels très forte. L'importance fondamentale des réalités économiques dans les camps de prisonniers s'explique par les nombreuses sociabilités qui s'établissent entre les prisonniers et comme nous le verrons plus loin, aussi avec les gardes. Jacques Cinq-Mars illustre bien dans son langage très coloré comment se manifeste cette relation

---

<sup>12</sup> P. VALLÉE, Op. Cit., p. 80-81.

<sup>13</sup> Ibid.

d'échange, dans ce cas-ci avec des prisonniers polonais : «Y'étaient bin chums ak nous autres, on leurs disait on a besoins de ci, ça, y n'apportaient <sup>14</sup>.» Le témoin fait ici référence au fait que les prisonniers polonais sortent du camp pour aller travailler et qu'ils sont en mesure de rapporter divers items en échange des précieuses cigarettes canadiennes. Quand nous lui demandons ce que coûtent les items rapportés par ces individus, le vétéran Cinq-Mars nous répond : «Ah bin, le prix c'était un échange, y'a pas d'argent. C'était des échanges toutes sortes de maudites affaires qu'on avait, qu'eux autres avaient pas fait que on changeait, toutes sortes d'affaires <sup>15</sup>.» Plus loin il ajoute : «On faisait une belle vie avec eux autres (inaudible), on changeait les affaires qu'y avaient avec nous autres. Il y avait tout un marché noir là-dedans, eh <sup>16</sup>!» À savoir ce que ces prisonniers amis rapportent, il nous répond : «Du savon, du sucre, de la fleur (farine), toutes des affaires pour essayer pour faire à manger <sup>17</sup>.» Évidemment, il est tentant de considérer ce cas comme un simple transfert de capitaux (les cigarettes) en échange d'un service (sortir du camp), mais pour nous la situation va plus loin et représente une véritable sociabilité qui s'inscrit dans la camaraderie militaire et la volonté commune d'alléger respectivement le fardeau de la captivité.

Les échanges peuvent être de toute sorte, si le caporal Jolicoeur réussit à obtenir du dentiste italien dans le camp un appareil photo en échange de cigarettes, Paul Dumaine lui profite de ses talents d'artistes pour obtenir de la nourriture contre des

---

<sup>14</sup> J. CINQ-MARS, Op. Cit.

<sup>15</sup> Ibid.

<sup>16</sup> Ibid.

<sup>17</sup> Ibid.

peintures ou d'autres œuvres<sup>18</sup>. Les échanges vont parfois même au-delà des biens matériels. Herménégilde Dussault fait mention d'un troc d'identité entre lui et un prisonnier d'origine australienne afin de sortir pour travailler et ainsi pouvoir tenter une évasion<sup>19</sup>. Nous voyons donc qu'à l'instar des sociabilités alimentaires, les relations d'échanges qu'entretiennent les prisonniers de guerre canadiens-français ne s'établissent pas seulement à l'intérieur du groupe identitaire national. Toujours pour des raisons pratiques, ces derniers transigent avec tous les individus susceptibles de contribuer à améliorer leur sort d'une certaine façon.

Certains pourraient affirmer que ces sociabilités sont motivées par un esprit de coopération. Nous croyons que cela est en effet assez juste. Nombreux sont les témoignages qui mettent en valeur cette réalité d'entraide entre captifs. Lorsque nous abordons ce sujet avec Gilles Lamontagne, il n'hésite pas «On était tous prisonniers, on avait tous ça en commun.» <Simon Leduc : Coopération?> «Extraordinaire <sup>20</sup>!» Il poursuit plus loin toujours dans le même sens : «Un esprit d'entraide tsé, il y avait pas d'exception <sup>21</sup>!» Cette dernière citation très forte doit être modérée, car plusieurs cas de frictions ou de conflits plus ou moins importants entre prisonniers se manifestent dans les camps. Certains de ces cas se retrouvent dans nos témoignages, mais également beaucoup dans la littérature scientifique, nous en traiterons un peu plus loin. Toutefois, la vision de Gilles Lamontagne concernant la coopération et l'entraide est loin d'être

---

<sup>18</sup> P. DUMAINE et M. JOLICOEUR, Op. Cit.

<sup>19</sup> H. DUSSAULT, Op. Cit.

<sup>20</sup> G. LAMONTAGNE, Op. Cit.

<sup>21</sup> Ibid.

erronée ou marginale. Au contraire, plusieurs témoins abondent dans le même sens comme Paul Dumaine qui nous dit : «Prisonnier de guerre c'est ami. On est une gang en groupe. Tous ensemble, on s'aide<sup>22</sup>.» Jacques Nadeau poursuit en affirmant qu'il n'y avait ni rivalités ni chicanes et que : «On était tous des prisonniers on était tous amis, quoi<sup>23</sup>.» Ces témoignages mettent en valeur le fait que la captivité est une épreuve commune que les captifs doivent affronter ensemble et que cette raison pratique est pour beaucoup dans l'attitude coopérative qui s'établit.

Nous l'avons énoncé plus haut, il convient de mentionner que la vie dans les camps de prisonniers possède aussi son lot de friction et de relations tumultueuses. Il ne faut pas croire que les camps de prisonniers sont de véritables éden sociaux où tous les individus sont toujours heureux ensemble et marchent main dans la main. Loin de nous l'idée de dénigrer les perceptions que nos témoins ont des relations sociales dans le camp, toutefois il importe de mentionner que des situations déplaisantes sont également possibles. Ainsi, Jean Cauchy a directement une prise de bec avec un prisonnier canadien-anglais au tempérament fort et qui distribue les remarques déplaisantes et les accusations à tout un chacun (toujours selon le témoin). Monsieur Cauchy nous dit au sujet du type : «Il était écœurant, réellement. J'ai jamais été capable de comprendre ça<sup>24</sup>.» Faisant part au type de son ras-le-bol envers lui, Cauchy croit que la bagarre va éclater, mais la situation ne dérape pas au-delà de la chicane verbale. Maurice Jolicoeur quant à lui assiste réellement à une bagarre entre deux prisonniers anglais. À cette

---

<sup>22</sup> P. DUMAINE, Op. Cit.

<sup>23</sup> J. NADEAU, Op. Cit.

mention, Paul Dumaine est surpris et affirme qu'il n'a jamais entendu parler de cela<sup>25</sup>. Notons à ce sujet que le témoin Dumaine mentionne à un autre moment qu'il est un prisonnier davantage porté vers sa peinture et ses passe-temps personnels plutôt que vers la compagnie des autres ce qui peut expliquer son ignorance de cette situation<sup>26</sup>. Pierre Vallée mentionne aussi qu'à l'occasion: «Il n'est donc pas surprenant de voir quelques caractères se frotter pour en venir à des mots durs<sup>27</sup>.» Il nous apparaît bon d'illustrer ici des situations où les tempéraments et les caractères des captifs peuvent se confronter. N'oublions pas que ces individus sont entassés dans des baraques qui évacuent toutes notions de vie privée, d'intimité ou encore de bulle personnelle. Dans une telle situation où besoins individuels et besoins collectifs peuvent facilement s'affronter il est normal que certains conflits prennent forme.

Dans une telle situation, des codes sociaux issus de cet environnement particulier font inévitablement leur apparition. Évidemment, les cultures civiles et militaires nationales gardent leur empreinte très forte sur ces nouveaux codes sociaux. Nous avons vu dans les dernières pages comment la coopération, influencée par les contraintes de la captivité, devient capitale dans ce climat où les frictions et les conflits peuvent se développer. Nos témoignages nous fournissent surtout des informations concernant les attitudes de tolérance face à la différence. La population captive, très nombreuse dans certains cas, met inévitablement les individus face à des réalités nouvelles pour eux ou

---

<sup>24</sup> J. CAUCHY, Op. Cit.

<sup>25</sup> P. DUMAINE et M. JOLICOEUR, Op. Cit.

<sup>26</sup> P. DUMAINE, Op. Cit.

<sup>27</sup> P. VALLÉE, Op. Cit., p. 81.

bien encore si ces réalités ne sont pas nouvelles, ils doivent désormais cohabiter avec elles pour un temps indéterminé. L'une de ces réalités est l'homosexualité. Même s'il est difficile, voire impossible, de connaître la situation dans tous les camps incarcérant des prisonniers de guerre homosexuels, un de nos témoignages fournit des informations intéressantes. C'est le capitaine Rolland Gravel qui aborde ce sujet en nous disant ceci : «Les homos, correct. Puis y'en avait pas contre eux autres, personne contre eux-autres, mais les comités ils se sont arrangés pour qu'ils soient ensembles, [...] fait qu'il y avait une couple de chambrée tsé que c'était ça [...] on appelait ça les *«married quarters»*<sup>28</sup>.» Cette situation peut être perçue comme une ségrégation sociale négative, mais le ton du capitaine Gravel nous incite à penser qu'il s'agit davantage d'un accommodement destiné à obtenir le bon ordre et la bonne entente entre les individus prisonniers du même camp. Nous nous bornerons à présenter ce cas sans nous avancer dans l'interprétation, car les informations nous manquent. Il n'en demeure pas moins que les prisonniers motivés par des codes sociaux propres à la réalité des camps de prisonniers prennent en charge l'espace «public» et ses bâtiments afin d'organiser une vie sociale plus tolérante de la différence.

Cette différence s'observe toutefois d'une façon beaucoup plus forte par rapport à la diversité ethnique et nationale des prisonniers présents dans les camps. Nos témoignages illustrent en général une très bonne entente et une présence très faible de discrimination sur le plan ethnique. Encore une fois, c'est Rolland Gravel qui ouvre le

---

<sup>28</sup> R. GRAVEL, Op. Cit.

bal à ce sujet : «Pas de discrimination de race, de pays, du tout du tout<sup>29</sup>.» Cette position du capitaine Gravel face à la discrimination est la même chez d'autres individus de notre groupe témoins. Maurice Jolicoeur affirme qu'il a de bonnes relations avec tout le monde et qu'il n'y a pas de discrimination dans le camp<sup>30</sup>. De son côté, Armand Émond utilise une expression populaire pour expliquer la situation : «Les gars étaient tous sur le même pied<sup>31</sup>.» Malgré cette bonne entente qui semble avoir cours dans les camps de prisonniers, Herménégilde Dussault affirme que les captifs ont tendance à demeurer davantage avec les individus issus de leur groupe national<sup>32</sup>. Rappelons toutefois que le vétéran Dussault mentionne plus haut que son « mucker » est constitué de lui-même et de deux Canadiens anglais, ce qui nous amène à modérer son propos.

Ce dernier postulat nous porte à nous questionner si cette tolérance et cette bonne entente existent même entre Canadiens-français et la majorité anglophone présente dans les camps. Cette sous-question se greffe directement à notre question de recherche principale portant sur la réalité identitaire des prisonniers canadiens-français. Nous avons questionné nos témoins précisément sur cette question lors des entrevues. Les réponses des témoins démontrent qu'effectivement cette bonne entente et cette tolérance se manifestent aussi entre les prisonniers canadiens-français et les prisonniers anglophones. Les témoignages qui suivent démontrent que la cohabitation des deux groupes nationaux se déroule particulièrement bien et non pas selon l'antagonisme

---

<sup>29</sup> Ibid.

<sup>30</sup> M. JOLICOEUR, Op. Cit.

<sup>31</sup> A. ÉMOND, Op. Cit.

<sup>32</sup> H. DUSSAULT, Op. Cit.

identitaire entre les deux Canada. . Armand Émond nous dit à ce sujet : «Entre les francophones puis les anglophones là, tout le monde était égal hein. Toutes les gens, y'avait pas personne pour dire «T'es un maudit Français, un maudit Anglais.» Tout le monde était, on est tous sur le même pied. Là-dessus là on a jamais eu de troubles<sup>33</sup>.» Jacques Cinq-Mars résume ses relations avec les prisonniers anglophones ainsi : «Je discutais avec tous le monde, j'avais pas d'ennemi. Mais j'veux dire particulièrement non<sup>34</sup>.» La deuxième partie de la citation fait référence au fait qu'en général, monsieur Cinq-Mars recherche la solitude plutôt que la compagnie. Toutefois, lorsqu'il a des relations interpersonnelles, elles ne se limitent aucunement à son groupe linguistique ou national. Le sergent Cauchy mentionne qu'il n'a aucun problème avec les Anglais d'Angleterre et que si cela se trouve, les chicanes éclatent surtout entre groupes d'anglophones, particulièrement entre les Canadiens-anglais et les Anglais d'Angleterre<sup>35</sup>. Rappelons que le conflit entre le témoin et un autre prisonnier d'origine canadienne-anglaise mentionné plus haut n'a aucune origine ethnique ou raciale, mais bien des comportements déplaisants. Il nous raconte ensuite sa perception des prisonniers britanniques : «Eux autres ils sont froids les Anglais d'Angleterre. Pas de problèmes, la chicane ils aimaient pas ça eux-autres<sup>36</sup>.» Tous ces exemples nous démontrent en quoi les relations entre prisonniers Canadiens-français et ceux d'origine anglophone semblent en général assez harmonieuses.

---

<sup>33</sup> A. ÉMOND, Op. Cit.

<sup>34</sup> J. CINQ-MARS, Op. Cit.

<sup>35</sup> J. CAUCHY, Op. Cit.

<sup>36</sup> Ibid.



Mentionnons d'ailleurs que les prisonniers canadiens-français sont souvent en contact avec les anglophones, car ils partagent les mêmes baraques en raison du regroupement des prisonniers par nationalité. Ainsi, comme se souvient le caporal Donatien Vaillancourt, sa baraque est composée à moitié par des prisonniers issus des FMR et l'autre moitié par des prisonniers de l'Essex Scottish Regiment<sup>3738</sup>. L'expérience de captivité des prisonniers de guerre canadiens-français en Allemagne n'est donc pas caractérisée par un antagonisme linguistique et national envers la majorité anglo-saxonne présente. Cette réalité vient infirmer encore une fois notre hypothèse qui veut que les prisonniers de guerre canadiens-français vivent une captivité différente des autres groupes nationaux de par leur identité et leur culture distincte. Sans antagonisme avec les autres groupes nationaux présents, les prisonniers de guerre canadiens-français en Allemagne rejoignent la masse captive sans trop chercher à exprimer leur distinction, mais plutôt à tirer profit à des niveaux socio-économiques de la diversité présente dans le camp.

## **1.2 - Les relations avec les gardes**

Si les prisonniers établissent des sociabilités intenses entre eux comme nous venons de le voir, ils en ont également avec les gardes. Cet aspect de la captivité est fondamental pour nous, car l'expérience de captivité se construit en grande partie par rapport à la présence des geôliers et de leur attitude sur ceux qu'ils doivent surveiller.

---

<sup>37</sup> D. VAILLANCOURT, Op. Cit.

Aussi, nous croyons important de rappeler que dans ce conflit mondial, outre les espions ce sont les prisonniers de guerre qui vont côtoyer l'ennemi (dans cette situation les Allemands et autres gardes) de façon quotidienne. Ce contact rapproché et répété à chaque jour nous semble être une particularité très intéressante et nous amène à considérer les relations entre prisonniers de guerre canadiens-français et gardes comme des informations de première importance dans l'ensemble des connaissances sur la Seconde Guerre mondiale.

Le capitaine Rolland Gravel divise les gardes en trois catégories. D'abord, «Y'en a qui font juste ce qu'ils doivent faire<sup>39</sup>.» Ensuite, il y aurait les paresseux sur lesquels monsieur Gravel ne donne pas plus d'informations<sup>40</sup>. Finalement, il y a : «Des «*super*» qui nous haïssent en arrivant<sup>41</sup>.» Nous sommes donc en présence d'une diversité d'attitude de la part des gardes face aux prisonniers. Le tempérament des gardes peut être différent d'un jour à l'autre et cette notion est rapidement assimilée par les prisonniers de guerre. Le soldat Armand Émond mentionne à ce propos : «Quand y'étaient de bonne humeur ça allait pas pire. À la minute qu'y'avaient une dent de croche là, tenez-vous bien<sup>42</sup>!» Donatien Vaillancourt se souvient qu'il y a des bons gardes, particulièrement les individus plus âgés, mais il y a aussi des types salauds : «Les Allemands qui avaient fait la Première Guerre, les Allemands qui avaient disons entre 45 puis 55 ans, ça c'était des *gentlemen's*. On était bien traités avec ça. Nos

---

<sup>38</sup> Ce régiment est basé à Windsor en Ontario et il participe également au raid sur Dieppe où sont capturés tous nos témoins issus des FMR.

<sup>39</sup> R. GRAVEL, Op. Cit.

<sup>40</sup> Ibid.

chiens là, c'était *Ukrainian Joe*, il venait d'Ukraine ou bien donc *Spitfire* qui venait de Slovaquie [...] *Ukrainian Joe*» pouvait te donner un coup de carabine juste parce que tu avais pas fais ton lit comme il faut, quelque'chose<sup>43</sup>.» Ces deux individus mentionnés sont des sous-officiers en charge qui reviennent pratiquement dans tous les souvenirs des vétérans issus du FMR. Rappelons que le dénommé «*Spitfire*» est justement le garde dont nous avons traité dans la section sur les maladies et qui laisse mourir un prisonnier malade par méchanceté ou négligence. La cruauté de ces deux individus est telle que son souvenir est loin d'être limité à notre groupe témoin; on la rencontre également dans d'autres travaux<sup>44</sup>.

Par ailleurs, les gardes plus âgés, qui sont souvent des vétérans de la Première Guerre mondiale, ne sont pas utiles à l'effort de guerre à proprement parler et se retrouvent ainsi dans les camps de prisonniers. Leur présence est fréquente dans les témoignages et ils sont mentionnés à chaque fois avec des bons mots à leur égard. Gilles Lamontagne est l'un de ceux qui se souviennent aussi de ces gardes plus âgés : «À Sagan ça été un camp raisonnablement bien. Parce que c'était des gardes plutôt âgés puis, puis trop âgés pour aller à guerre là. Pis on s'arrangeait bien pis on avait un bon groupe de prisonniers, on s'entendait bien, toutes des aviateurs évidemment<sup>45</sup>.» Plus tard, lorsqu'il est transféré dans un autre camp de prisonniers où les gardes sont majoritairement issus des Jeunesses Hitlériennes, il note un changement radical : «Après

---

<sup>41</sup> Ibid.

<sup>42</sup> A. ÉMOND, Op. Cit.

<sup>43</sup> D. VAILLANCOURT, Op. Cit.

<sup>44</sup> S. MACKENZIE, Op. Cit.

ça quand on est allé à...Heydekrug là, dans le Nord là on a eu des Jeunesses Hitlériennes comme gardes d'élite (inaudible) là c'était moins drôle...Y'étaient réellement...Tout ce qu'y pouvaient faire pour nous déplaire y le faisaient. On était les méchants, les mauvais puis les paquets de la Croix-Rouge disparaissaient...Ça été réellement dur dans ce bout là [...]»<sup>46</sup>. La différence de ton entre les deux situations mentionnées par Lamontagne est aisément palpable et nous comprenons d'autant plus en quoi l'attitude des gardes transforme l'expérience de captivité des prisonniers de guerre. Herménégilde Dussault effectue lui aussi la comparaison entre les gardes vétérans de la Grande Guerre et les autres, plus jeunes: «C'était des bons petits vieux qui étaient pas sévères.» D'autres jeunes soldats blessés sont envoyés en convalescence comme garde dans les camps : «Eux autres c'était des jeunes et il y en avait des fanatiques dans ça, il fallait faire attention ils frappaient à coup de bottes tout ça, botte de fusil tout ça»<sup>47</sup>. Même situation pour le sergent Jean Cauchy qui présente ses gardes ainsi : «Ces gardes là c'était pas des SS là. C'était pas ce qu'il y avait de mieux au point de vue militaire, c'est des gars soit blessés soit âgés et puis retraités les vieux là»<sup>48</sup>. Notons ici qu'à la différence des témoins précédents, monsieur Cauchy n'émet pas de reproche ou d'accusations face aux gardes plus jeunes dans son témoignage.

---

<sup>45</sup> G. LAMONTAGNE, Op. Cit.

<sup>46</sup> Ibid.

<sup>47</sup> H. DUSSAULT, Op. Cit.

<sup>48</sup> J. CAUCHY, Op. Cit.

Les vétérans Paul Dumaine et Maurice Jolicoeur nous parlent tous les deux des gardes qui sont à surveiller en raison de leur caractère plus dangereux. «Dans le groupe, comme tu me demandais, y'avait toujours un malade, un Allemand méchant. <Maurice Jolicoeur : Ah oui, oui!>. Partout, il n'avait un, un sergent là il avait un nom spécial lui, lui c'était un «*tough*». Fallait le surveiller lui<sup>49</sup>.» Le caporal Jolicoeur abonde dans le même sens : «On a pas été trop maltraités malgré que il y'en avait des durs à cuire comme on dit que, qui était des malades qui...arrivaient du front russe. Ça fait que tu peux t'imaginer qu'il fallait faire attention. (Inaudible), on venait tellement habitués avec les gardes qu'on avait, que tu pouvais dire quelle sorte d'homme que c'était de la manière qu'il parlait pis qu'il agissait. Si y'était aimable pis qu'y parlait comme faut, on savait qu'on pouvait prendre des chances, mais il t'en a d'autres là, «*trigger happy*»<sup>50</sup>.» Nous pouvons donc affirmer à ce sujet qu'il y a une diversité importante à ce niveau et que par leur tempérament ou leur attitude, les gardes influencent la captivité des prisonniers de guerre, pour le meilleur ou pour le pire. Aussi, face à cette réalité, les captifs développent des capacités à cerner les personnalités de leurs gardes, mais aussi à interagir avec eux.

Les interactions entre prisonniers de guerre et gardes se manifestent de différentes façons. Elles peuvent être très négatives par des punitions, des bousculades ou des pertes de privilèges, mais également positives par des échanges de biens ou de service, des facilités ou encore de simples rapports cordiaux. Nos témoignages

---

<sup>49</sup> P. DUMAINE et M. JOLICOEUR, Op. Cit.

<sup>50</sup> M. JOLICOEUR, Op. Cit.

présentent plusieurs situations d'interactions avec les gardes qui varient sur cet axe positif négatif et qui mettent en lumière cette relation complexe et sensible qui s'établit entre captifs et geôliers.

Le moment de la journée où les prisonniers de guerre et leurs gardes doivent impérativement se côtoyer est le «*roll call*» matinal. Cette procédure quotidienne qui est parfois répétée dans la journée et avant le coucher vise à compter tous les prisonniers présents dans une baraque ou un enclos. Ce moment peut être très propice à divers comportements autant de la part des gardes que des prisonniers. Si le climat est bon, le tout se déroule dans la discipline et sans trop de prolongation de la part des Allemands. Toutefois, il est possible que les prisonniers décident de faire durer la chose en se déplaçant discrètement afin de fausser le compte et tout faire recommencer. À l'inverse, les gardes du camp peuvent décider de faire répéter le «*roll call*» plusieurs fois dans la journée à des moments moins intéressants et dans des conditions météorologiques moins clémentes. Gilles Lamontagne garde un souvenir de ces moments : «Comme les «*roll calls*» là tsé ils nous faisaient sortir de nos baraques le matin pour nous compter. Il pleuvait à boire debout...ça pas d'importance, là l'officier il prenait son temps, ça c'était évident<sup>51</sup>.» Le capitaine Rolland Gravel se souvient que cette procédure est parfaite pour se moquer anonymement, mais à voix haute de certains gardes. Il mentionne une anecdote concernant un Allemand qui a une démarche ressemblant à celle d'un canard : «Quand c'était lui qui arrivait en-haut, qui venait nous compter, il commençait à

descendre la côte, y'avait ses pieds. Là il y avait 1000 officiers qui étaient là : Kwak Kwak Kwak! Comme des canards (rire)<sup>52</sup>.» De prime abord, une telle situation semble irréaliste, mais le sergent-major Herménégilde Dussault confirme ce genre d'attitude des prisonniers lorsqu'il nous dit : «C'est dur à contrôler des prisonniers de guerre vous savez. Nous autres y nous disaient les Canadiens on était une gang d'indisciplinés parce que on leur causait beaucoup de troubles<sup>53</sup>.» Le «*roll call*» peut toutefois prendre une forme moins coercitive, par exemple lors d'un Noël, le capitaine Gravel se souvient que cet exercice a lieu à 11h plutôt qu'à 8h le matin<sup>54</sup>.

Armand Émond se souvient qu'il y a une intense relation d'échange entre gardes et prisonniers pour des cigarettes. Émond va jusqu'à affirmer : «Avec des cigarettes y'auraient pu vendre le pays<sup>55</sup>!» Il explique ensuite cette situation de la façon suivante : «C'était de la belle argent pour nous autres les cigarettes. Les Allemands qui venaient y'avaient droit à trois cigarettes par semaine, j'te dis qu'y fallait pas qu'y fassent beaucoup de boucane<sup>56</sup>.» Maurice Jolicoeur souligne également cette situation : «Y'avaient droit, eux autres y'avaient droit à six cigarettes par jour, c'est tout ce qu'y'avaient. (Inaudible), toi t'es prisonniers puis tu leur fume ça dans face (rire)<sup>57</sup>.» La situation du sergent Jean Cauchy concernant les échanges avec les gardes est radicalement différente de celle qu'illustre Armand Émond. Dans sa baraque, le

---

<sup>51</sup> G. LAMONTAGNE, Op. Cit.

<sup>52</sup> R. GRAVEL, Op. Cit.

<sup>53</sup> H. DUSSAULT, Op. Cit.

<sup>54</sup> R. GRAVEL, Op. Cit.

<sup>55</sup> A. ÉMOND, Op. Cit.

<sup>56</sup> Ibid.

<sup>57</sup> M. JOLICOEUR, Op. Cit.

marchandage avec les gardes est strictement interdit par les officiers supérieurs<sup>58</sup>. Ce sont ces mêmes officiers qui doivent procéder aux échanges et aux négociations s'il y a lieu. Ce contrôle des échanges par l'autorité des officiers prisonniers amène inévitablement des individus à commercer sans l'approbation requise. Ainsi, même si les façons de faire changent d'un camp à l'autre, les opportunités d'échanges demeurent présentes entre gardiens et prisonniers de guerre.

Les cigarettes des prisonniers peuvent même parfois leur éviter une punition, tout dépendant de l'offense commise et de la situation<sup>59</sup>. Toutefois, nombreux sont les prisonniers qui doivent subir les réprimandes des gardes, que cela soit mérité ou non. Les punitions et les gestes mesquins de la part des gardes peuvent prendre plusieurs formes. Il peut s'agir d'une privation imposée, par exemple la retenue du courrier, du chocolat ou des cigarettes reçues<sup>60</sup>. Cela peut également être des gestes plus directs tels que des coups de pieds ou de carabine, faire sortir les prisonniers de leur couchette pour des «*roll calls*» à l'improviste et pour des motifs de pacotilles<sup>61</sup>. Donatien Vaillancourt se souvient d'une punition assez sévère qui lui est infligée. Il nous la présente ainsi : «Ils te donnaient une punition des fois si tu détachais les chaînes, les pieds devaient toucher au mur, les genoux devaient toucher au mur pis le nez devait toucher au mur. De 8h le matin aller à midi, y te détachaient et puis de 1h à 4h ou 5h jusqu'à la parade. Y'a pas un gars qui est allé deux fois. Tu y'allais une fois tu n'avais assez. Ça c'est

---

<sup>58</sup> J. CAUCHY, Op. Cit.

<sup>59</sup> P. DUMAINE, Op. Cit.

<sup>60</sup> D. VAILLANCOURT, Op. Cit.

<sup>61</sup> Ibid.



l'enfant de chienne de punition qu'y donnaient ça<sup>62</sup>.» Cette punition revient également dans les témoignages des vétérans Dumaine, Dussault et Jolicoeur. Ce dernier ajoute concernant cette punition : «Si t'avais affaire de t'bouger y te fourrait un coup de crosse de carabine dans le dos la...ça rentrait en maudit<sup>63</sup>!»

Ce genre de punition nous amène à nous questionner sur les mauvais traitements infligés aux prisonniers de guerre par les gardes. Tous nos témoins ont été questionnés à savoir s'ils considèrent avoir été victimes de mauvais traitement par les Allemands durant leur captivité. Aucun témoin n'affirme avoir subi de mauvais traitements à proprement parler, mais une explication suit inévitablement, modérant la réponse donnée. Armand Émond affirme qu'il n'a pas vécu de mauvais traitements ni de violence physique trop poussée sans provocation<sup>64</sup>. Toutefois, il nous raconte plus loin un souvenir concernant un garde qui lui flanque sans raison et par surprise un coup de pied aux fesses : «Y m'avait sacré un coup de pied dans le derrière, j'pensais qu'y m'avait défoncé<sup>65</sup>.» Il donne également sa conception de la réalité dans le camp à ce sujet : «Fallait que tu sois diplomate hein. Tsé, c'est pas nous autres qui gouvernait le camp hein. Tsé, parce que tu pouvais pas dépasser la mesure, parce que c'est toé qui paye la note<sup>66</sup>.» La captivité du soldat Émond présente donc au moins un moment où la rudesse des gardes peut s'apparenter à des mauvais traitements, mais le témoin considère, pour les raisons qu'il explique, que cela n'en est pas vraiment. Le soldat

---

<sup>62</sup> Ibid.

<sup>63</sup> M. JOLICOEUR, Op. Cit.

<sup>64</sup> A. ÉMOND, Op. Cit.

<sup>65</sup> Ibid.

Cinq-Mars abonde sensiblement dans la même direction : «(Inaudible), Y nous ont pas maganés. L'autorité allemande...y'étaient...y'étaient plus autoritaires que nous autres hein parce que c'est une race de conquérants ça, fait que, mais y nous ont pas maganés<sup>67</sup>.» Cinq-Mars affirme qu'il existe malgré la situation un certain respect entre militaires, même envers les Allemands qu'il qualifie de bons soldats<sup>68</sup>. Le caporal Vaillancourt dresse aussi un portrait positif sur ce plan. Il y va ainsi : «Ma première réponse vite c'est non...non je regarde ça là...j'ai rien eu que je pourrais faire une plainte à Genève pis dire qu'y'ont fait ça puis y'auraient pas dû le faire tsé. C'est-à-dire que quand j'ai eu une punition, était méritée. Puis qu'appart de ça, l'officier allemand y te laissait toujours parler pis si tu voulais avoir un interprète t'avais un interprète<sup>69</sup>.» Le sergent-major Dussault tient une position très semblable à celle de Émond en affirmant qu'à part les coups de bottes dans le dos par les jeunes fanatiques il n'a pas reçu de mauvais traitements<sup>70</sup>. Même chose pour les témoins Dumaine et Jolicoeur qui font mention de coups de carabine dans le dos ou de coups de botte dans le derrière sans avertissement<sup>71</sup>. Dumaine ajoute : «On était prisonniers, fallait marcher (inaudible), fallait se suivre, mais avec bon sens<sup>72</sup>.» Il affirme toutefois que : «Ça allait bien moi j'ai pas eu de problèmes, pas mal<sup>73</sup>.» Même chose pour le sergent Cauchy qui lui est dans un camp de prisonniers pour aviateurs. À la question sur les mauvais traitements il répond : «Non, j'ai pas subi de mauvais traitements. Peut-être en transit, je me suis fait bousculer un peu là, des coups de crosse dans le dos ces affaires là, mais c'était

---

<sup>66</sup> Ibid.

<sup>67</sup> J. CINQ-MARS, Op. Cit.

<sup>68</sup> Ibid.

<sup>69</sup> D. VAILLANCOURT, Op. Cit.

<sup>70</sup> H. DUSSAULT, Op. Cit.

<sup>71</sup> P. DUMAINE et M. JOLICOEUR, Op. Cit.

<sup>72</sup> P. DUMAINE, Op. Cit.

rien...rien pour faire un drame avec ça<sup>74</sup>.» Gilles Lamontagne, l'autre aviateur, affirme lui aussi qu'il n'a pas vécu de mauvais traitements au sens strict, mais il explique en plusieurs segments pourquoi : «(Long silence) Bien disons que non. Y nous touchaient pas, c'était pas...j'ai pas eu de bousculade excepté des «*Raus and Schnell!* » (rire). Non les mauvais traitements c'était la vie de tous les jours. C'est d'avoir faim, pas d'hygiène, c'est ça qu'était le traitement<sup>75</sup>.» Quand nous lui demandons s'il qualifierait la situation de désagréable, il dit : «Plus que désagréable comprends-tu, t'as faim 24h par jour c'est désagréable. C'est pas un mauvais traitement, mais c'est pas un bon traitement (rire). Parce que par mauvais traitement faut faire attention les gens s'imaginent un peu comme certains camps de Juifs là ou enfin...non non<sup>76</sup>.»

Tous ces témoignages forment un consensus autour du fait qu'il n'y a pas de mauvais traitement outre peut-être des bousculades et des coups rudes portés par surprise. Toutefois, aucun des témoins ne semble vouloir en faire un cas et légitime plutôt ces situations par des règles du camp, des gardes fanatiques en particulier ou encore en comparant avec les camps de la mort. Cette réalité est très intéressante pour nous et nous amène à nous questionner sur les considérations générales que gardent en souvenir les témoins par rapport à leurs gardes. Nous avons posé la question et nous croyons que les réponses sont directement en lien avec les explications fournies concernant les mauvais traitements. Lorsque nous questionnons nos témoins sur leurs

---

<sup>73</sup> Ibid.

<sup>74</sup> J. CAUCHY, Op. Cit.

<sup>75</sup> G. LAMONTAGNE, Op. Cit.

<sup>76</sup> Ibid.

gardes, encore une fois une tendance se dégage, surtout en ce qui concerne les prisonniers issus du FMR. Cette tendance tend à considérer les gardes comme des individus ayant des ordres à suivre, un camp à garder, mais sans être des salauds. Toutefois, les témoins n'hésitent pas à pointer du doigt les individus qui leur font du mal ou qui les terrorisent.

Armand Émond décrit le climat dans le camp comme très sévère et les gardes comme pouvant être fanatique ou très corrects<sup>77</sup>. Face à cette situation, il décrit son attitude ainsi : «On faisait notre petite affaire tranquille pis on attendait la fin de la guerre<sup>78</sup>.» Dans son cas, il passe beaucoup de temps sur un camp de travail situé sur une ferme. Les relations que lui et ses camarades entretiennent avec le père de famille sont très bonnes comme le démontre cet extrait : «Le bonhomme Albert là, y'aimait les Canadiens parce que les gars étaient polis avec lui pis y donnaient des cigarettes pis l'bonhomme la boucane y'en sortait par les oreilles<sup>79</sup>.» Donatien Vaillancourt énonce ses considérations sur les gardes durant comme suit : «Si tu me demanderais qu'est-ce que j'aurais changé dans la conduite des Allemands...sans affecter la Convention de Genève la, qu'est-ce que t'aurais changé pour être plus heureux? Ma réponse ce serait rien. J'aurais pu dire peut-être enlever «*Spitfire*» pis enlever «*Ukrainian Joe*». Ceux-là étaient un petit peu chien<sup>80</sup>.» Malgré la présence de ces individus plus cruels, Herménégilde Dussault conserve le souvenir suivant concernant la majorité des gardes :

---

<sup>77</sup> A. ÉMOND, Op. Cit.

<sup>78</sup> Ibid.

<sup>79</sup> Ibid.

<sup>80</sup> D. VAILLANCOURT, Op. Cit.

«En général moi les Allemands, ils étaient corrects<sup>81</sup>.» Paul Dumaine mentionne que lors des «*roll calls*» un garde donnait des coups de crosse dans le dos lors des retards<sup>82</sup>. Certains prisonniers parviennent avec adresse à éviter les coups ce qui amène ledit garde à hurler et devenir rouge de colère. Paul Dumaine insiste à deux reprises sur la présence à la fois de bons et de mauvais gardiens. «Y'a toujours des méchants dans toute hein. Y'a des bons Allemands qui étaient bin bons. Y disaient à nous autres (inaudible)...*Deutschland kaputt!* Y disait lui que l'Allemagne était finie. N'a d'autres c'est le contraire «Ahhh on va se battre jusqu'à fin!» Y'a toujours du méchant puis des bons<sup>83</sup>.» Plus loin il continue : «Y'avait beaucoup des bons Allemands, mais y'avait des maudits épais, des méchants. Y se servaient de n'importe quelle cause pour te frapper. Mais on est venus un peu habitués, on allait assez vite des fois ils passaient dans le beurre : Wop<sup>84</sup>!» Gilles Lamontagne affirme que les gardes surveillaient les prisonniers, mais les ignoraient également<sup>85</sup>. Il ajoute aussi : «Les Allemands avec nous, surtout dans les camps d'officiers, essayaient de rester le plus proche possible au minimum avec la Convention de Genève<sup>86</sup>.»

Jacques Cinq-Mars présente un cas assez particulier concernant les relations entre gardes et prisonniers de guerre. Il affirme avoir reçu des réprimandes et des coups sans raison de la part d'un garde et pour cette raison il aurait «cassé la gueule» dudit gardien. Lorsque nous le questionnons sur la suite des choses il en ressort ceci : «Et puis

---

<sup>81</sup> Ibid.

<sup>82</sup> P. DUMAINE, Op. Cit.

<sup>83</sup> Ibid.

<sup>84</sup> Ibid.

y m'a pas rapporté. Si avait fallu qu'il me rapporte aux autorités c'est lui qui aurait passé au cash, pas moé. <Simon Leduc : Qu'est-ce qui s'était passé?> «Bin me faire donner de la marde j'aime pas ça moi, puis me faire donner un coup j'aime pas ça non plus, je prends pas ça que ce soit n'importe qui, fait que j'ai sauté dessus puis j'ai sacré une volée. Ça été mon chum après. <Simon Leduc : Oui?> Oui! <Simon Leduc : Pas eu de conséquences?> Non, bin non fallait pas qu'ils disent ça lui, caline se faire battre par un prisonnier c'est lui qui aurait été dans le (inaudible) pas moé<sup>87</sup>.» Le témoin explique cette situation assez irrégulière ainsi : «Quand les gardes étaient pas corrects y s'faisaient arranger. <Simon Leduc : Ah oui?> Ah oui ah oui. Ça on le savait, les gardes étaient avec 33 000 hommes là-dedans là. 33 000 prisonniers, mettons qu'il y avait 100 gardes là-dedans, fallait qu'y s'watchent<sup>88</sup>.» Cinq-Mars ajoute même que certains gardes sont retrouvés morts, noyés dans les citernes d'eau, suite à des mauvais traitements qu'ils infligent aux prisonniers de guerre<sup>89</sup>. Cette situation assez particulière ne trouve pas d'écho dans les neuf autres témoignages de notre groupe. À l'inverse, nous pourrions même opposer ce souvenir du vétéran Cinq-Mars à un énoncé d'Armand Émond qui est lui aussi un simple soldat. Émond y va ainsi sur la discipline maintenue par les gardes dans le camp : «Une discipline, c'est eux autres qui sont les maîtres, c'est ça c'est ça. L'Allemand là, c'est lui qu'était le boss pour nous autres. Tu y donnais pas des tapes sur la gueule<sup>90</sup>.» Il va sans dire que les énoncés de ces deux témoins entrent directement en contradiction en ce qui concerne les relations entre les prisonniers de guerre et les gardes du camp. Nous ne saurions affirmer si l'une des deux

---

<sup>85</sup> G. LAMONTAGNE, Op. Cit.

<sup>86</sup> Ibid.

<sup>87</sup> J. CINQ-MATS, Op. Cit.

<sup>88</sup> Ibid.

opinions est plus légitime que l'autre, mais il nous apparaît essentiel de présenter les deux souvenirs afin de les mettre en perspective.

En ce qui concerne les relations avec les gardes, nous ne pouvons affirmer que les prisonniers de guerre canadiens-français interagissent ou reçoivent des traitements distincts de par leur nationalité ou un autre trait identitaire. Les geôliers n'exploitent aucune diversité linguistique ou religieuse propres aux groupes présents afin de semer la discorde entre les prisonniers et se bornent à diviser le camp selon les groupes nationaux d'une façon plus ou moins définie. La captivité des prisonniers de guerre canadiens-français n'est donc pas distincte sur ce plan ce qui infirme à nouveau notre hypothèse de départ.

Pour conclure cette section, nous avons pu observer la présence de sociabilités bien réelles entre les prisonniers de guerre malgré les barrières physiques telles les barbelés, mais également les frontières identitaires nationales et linguistiques. Ces sociabilités s'établissent surtout autour des relations d'échanges, motivés par un esprit de coopération, de camaraderie militaire et de solidarité face à une épreuve commune. Nous avons également pu observer une attitude de tolérance assez forte de la part des prisonniers face à des altérités telles que l'homosexualité ou l'appartenance ethnique.

---

<sup>89</sup> Ibid.

<sup>90</sup> A. ÉMOND, Op. Cit.

Cela nous amène à affirmer que les prisonniers de guerre canadiens-français ne vivent pas une captivité pouvant être qualifiée de conflictuelle avec l'ensemble des prisonniers anglo-saxons. Cette ambiance de bonne entente réfute donc encore une fois notre hypothèse voulant que la captivité du groupe qui nous intéresse soit distincte pour des raisons identitaires. En ce qui concerne les relations entre prisonniers et gardes, nous avons observé la présence de quelques geôliers fanatiques dans un ensemble plutôt passif et parfois sympathique. Les relations des captifs avec ces individus varient de l'échange utile et coopératif à la punition déplaisante et autoritaire. Concernant les mauvais traitements, les témoins affirment ne pas en avoir vécu outre quelques violences physiques de la part de gardes reconnus comme étant cruels de nature. Les Canadiens-français reçoivent à ce sujet le même traitement que tous les autres prisonniers de l'enclos et ne sont aucunement traités d'une façon distincte. Tous ces éléments incarnent donc la variété des interactions sociales du prisonniers de guerre, autant avec ses camarades captifs qu'avec les individus qui sont chargés de le surveiller.

## **2 - Le quotidien et les loisirs**

Un problème majeur de la captivité en contexte de guerre est celui d'occuper les longues journées passées dans le camp. Nous avons vu qu'une partie du temps peut être consacré à se nourrir, se laver, s'occuper des bâtiments et même discuter avec ses compagnons ou les gardes. Malgré tout, les captifs sont inévitablement confrontés à l'inactivité et l'ennui. Dans cette section, nous nous questionnerons à savoir comment les prisonniers perçoivent leur quotidien et les défis qui l'accompagnent. Comment ces



derniers parviennent-ils à occuper leurs nombreux temps libres durant les longues journées derrière les barbelés. Nous traiterons donc des loisirs qui sont disponibles dans le camp et nous les présenterons au travers des témoignages recueillis. Ces loisirs seront divisés en deux types soit les loisirs physiques et les loisirs de l'esprit.

Durant les entrevues nous avons demandé à nos témoins de nous parler de leur quotidien dans les camps de prisonniers. Lorsque les réponses tardent à venir, nous relançons la discussion plus précisément sur le thème de l'inactivité. Les réponses qui suivent dressent un portrait assez morose de la réalité journalière derrière les barbelés. D'abord, Jacques Nadeau: «C'était...c'était réellement, fallait avoir une bonne tête sur les épaules pis prendre les choses telles qu'elles viennent et puis...pas trop s'en faire. Y'en a des types qui sont v'nus fous...<sup>91</sup>» Herménégilde Dussault se rappelle aussi la terrible longueur des journées : «Bin c'est sûr qu'on trouvait le temps très long. Les heures, les jours, on comptait les jours, les mois...<sup>92</sup>» Gilles Lamontagne affirme que lui et les autres prisonniers sont en fait «momifiés»<sup>93</sup>. Ils n'ont aucun contrôle sur cette situation d'ailleurs et ils se motivent en se disant qu'ils verront bien la suite des choses demain. Plus loin, il se souvient qu'éventuellement l'ennui conduit à une déprime et un désespoir si lourds que certains captifs en viennent même à souhaiter la mort<sup>94</sup>. Devant cette situation, Lamontagne demande à chaque fois aux prisonniers qui affirment de telles choses : «Est-ce qu'il y a quelque chose que tu peux faire pour améliorer ton

---

<sup>91</sup> J. NADEAU, Op. Cit.

<sup>92</sup> H. DUSSAULT, Op. Cit.

<sup>93</sup> G. LAMONTAGNE, Op. Cit.

<sup>94</sup> Ibid.

sort<sup>95</sup>?» Devant une inévitable réponse négative, il invite le type à prendre sur lui et donc combattre la situation, espérant soulager la déprime.

Cette idée de la mort peut rapidement devenir une envie de suicide chez certains prisonniers. Malgré un moral assez bon, Jean Cauchy affirme que l'idée lui est passée par la tête. «Quoique, moi là, à moment donné, j'étais réellement écœuré là. J'pensais de faire comme un, de défier la les gardes, de grimper par-dessus la clôture pis d'essayer de m'sauver. Ça aurait été la fin, ça aurait été un acte de suicide certain, mais la vers la fin j'ai envisagé ça moi, «si cette guerre là finit pas, moi j'finirai pas ici, certain...<sup>9697</sup>» Cauchy en rajoute sur son état d'esprit face à sa captivité : «Surtout qu'une fois la, j'prends ma marche là, à moment donné, j'ai vu un...un moineau passer au-dessus (rire) j'dis : «Maudit chanceux y'é libre! Y va où c'qui veut, y peut circuler. Des fois j'pense qu'on venait fou un peu<sup>98</sup>!»

Sur la question plus précise de l'inactivité dans les camps, plusieurs témoins nous fournissent des informations intéressantes. D'abord, Rolland Gravel affirme que cet état d'inactivité accentue les autres épreuves de la captivité. Ayant trop de temps pour réfléchir, les prisonniers de guerre en viennent à sans cesse penser à leurs deux

---

<sup>95</sup> Ibid.

<sup>96</sup> J. CAUCHY, Op. Cit.

<sup>97</sup> L'idée derrière cette action est de forcer la sentinelle à faire feu alors que le prisonnier escalade les barbelés. Gilles Lamontagne mentionne dans son témoignage des cas réels où des captifs se suicident ainsi.

<sup>98</sup> Ibid.

principales épreuves soit celle du manque de nourriture et l'absence de liberté<sup>99</sup>. Armand Émond mentionne aussi que certains prisonniers «jonglaient trop!» et qu'il est préférable de travailler afin d'occuper l'esprit à autre chose<sup>100</sup>. Jacques Cinq-Mars ajoute à son tour : «Ça c'est mortel! Faut pas que tu sois inactif, faut que tu fasses quelque' chose sans ça, ça icitte ça dure pas (geste pointant la tête). Faut que tu t'inventes toutes sortes d'affaires faut que tu fasses partie de toutes sortes d'affaires<sup>101</sup>.» Maurice Jolicoeur prétend que l'inactivité a tendance à affliger plus sérieusement les prisonniers plus âgés, surtout en raison du fait que ces derniers ont souvent des préoccupations concernant leur femme et leurs enfants qui les amènent à se tourmenter davantage<sup>102</sup>. Toujours concernant l'inactivité, Jolicoeur nous dit : «C'est, c'est ça qui est l'pire. C'est de jongler à ça tout le temps, mais qu'est-ce tu veux...à l'âge qu'on avait on était jeune on prenait ça le mieux qu'on pouvait<sup>103</sup>.» Deux de nos témoins conservent un souvenir assez positif du quotidien dans les camps de prisonniers. D'abord, Paul Dumaine qui nous dit que : «On était toujours deboute pis on s'occupait de quelque chose<sup>104</sup>.» Ensuite, Donatien Vaillancourt mentionne qu'il n'y a pas beaucoup d'inactivité dans le camp, mais que les cordes et les chaînes qui ligotent les FMR peuvent l'accentuer<sup>105</sup>. Allant plus loin, il annonce la multitude de loisirs disponibles dans l'enclos en nous disant : «Les loisirs bin t'es t'occupé en maudit. La journée passe comme rien<sup>106</sup>.»

---

<sup>99</sup> R. GRAVEL, Op. Cit.

<sup>100</sup> A. ÉMOND, Op. Cit.

<sup>101</sup> J. CINQ-MARS, Op. Cit.

<sup>102</sup> M. JOLICOEUR, Op. Cit.

<sup>103</sup> Ibid.

<sup>104</sup> P. DUMAINE, Op. Cit.

<sup>105</sup> D. VAILLANCOURT, Op. Cit.

La pratique des rites religieux ne peut pas être considérée comme un loisir à proprement parler. Toutefois, l'inactivité du quotidien est brisée par la présence des pratiques religieuses catholiques propres aux prisonniers de guerre canadiens-français. Nous désirons donc présenter les éléments issus des pratiques religieuses qui sont mentionnés dans les témoignages recueillis avant de traiter des loisirs. Prier individuellement, assister aux messes, contribuer à l'organisation des rites sont toutes des pratiques qui peuvent permettre aux captifs croyants de donner un sens à leur captivité et d'accepter une nouvelle journée dans l'enclos. Armand Émond parle du fait d'assister à la messe du dimanche comme étant une véritable sortie pour lui<sup>107</sup>. Aussi, il se souvient que les célébrations pour les catholiques comme pour les protestants se déroulent dans le même bâtiment, mais à des heures différentes. Il ajoute ensuite : «Durant la captivité j'ai toujours fait ma prière tous les soirs pis dimanche j'allais à messe. Ceux-là qui voulaient pas y aller qui y va pas, c'est toute<sup>108</sup>.» Concernant les pratiques religieuses quotidiennes, Donatien Vaillancourt se souvient que le chapelet est récité tous les soirs dans sa baraque<sup>109</sup>.

À propos du bâtiment qui sert d'église, Vaillancourt confirme le fait qu'elle peut servir aux deux confessions catholique et protestante. Aussi, quand nous questionnons ce témoin sur l'importance de la foi religieuse dans le contexte de la captivité militaire il

---

<sup>106</sup> Ibid.

<sup>107</sup> A. ÉMOND, Op. Cit.

<sup>108</sup> Ibid.

<sup>109</sup> D. VAILLANCOURT, Op. Cit.

nous répond : «Ah beaucoup beaucoup beaucoup. J'te dis que jamais j'me serais sauvé si j'étais pas en état de grâce. Ah non! [...] Ça c'est des choses qui, c'était bon, excellent pour le moral<sup>110</sup>.» Questionné sur la présence de la religion dans le camp, Jacques Cinq-Mars nous répond dans ces termes : «Bin la religion c'était comme icitte, y'avait un padre pis y'avait la religion. Tu faisais ta religion ou tu la faisais pas. Moé j'lai jamais faite moé<sup>111</sup>.» Quand Cinq-Mars affirme qu'il «n'a jamais fait sa religion», il veut dire qu'il n'assistait pas aux célébrations ni aux rites pratiqués dans le camp, mais qu'il a tout de même la foi, car il se considère comme un croyant. Il précise cette situation en affirmant qu'il n'était pas un païen et qu'en définitive la religion a été très importante pour son moral durant la captivité<sup>112</sup>. Le témoignage de Jean Cauchy est intéressant, car ce dernier est volontaire pour servir la messe durant sa captivité. Par rapport à cette implication, Cauchy nous dit : «Ça été une expérience pour moi, c'était très bon pour mon moral. Ah j'ai servi à peu près quatre aumôniers différents<sup>113</sup>.» Le témoin raconte aussi qu'il est tellement voué à sa tâche de servant de messe qu'il va même accepter de renoncer à un repas de pâtes alimentaires servi par les Allemands pour honorer ses devoirs concernant la célébration religieuse qui doit se tenir! Aussi, il se souvient que pour satisfaire tous les croyants qui assistent à la communion et en raison de la pénurie alimentaire, l'hostie de messe est fragmentée en de minuscules graines<sup>114</sup>. Jacques Nadeau témoigne aussi de la présence d'un aumônier qui accorde le sacrement de confirmation à un prisonnier qui désire se convertir au catholicisme<sup>115</sup>. Maurice Jolicoeur mentionne que la foi est primordiale durant sa captivité et qu'il ne

---

<sup>110</sup> Ibid.

<sup>111</sup> J. CINQ-MARS, Op. Cit.

<sup>112</sup> Ibid.

<sup>113</sup> J. CAUCHY, Op. Cit.

laisse pas passer une seule journée sans faire sa prière du soir, mais de façon individuelle<sup>116</sup>. Ces informations nous font réaliser que le quotidien du prisonnier de guerre canadien-français peut être amélioré en quelque sorte par la pratique des rites catholiques romains auxquels ils adhèrent.

La religion catholique est un trait identitaire fondamental chez les prisonniers de guerre canadiens-français. La pratique des rites associés à cette religion représente donc une certaine distinction dans l'expérience de captivité. Toutefois, les Canadiens français ne sont pas les seuls captifs à s'adonner aux rites catholiques, car les camps détiennent des prisonniers dont l'appartenance nationale est également associée à la prédominance de cette religion, les Irlandais et les Polonais par exemple. N'oublions pas non plus que d'autres nations présentent des populations catholiques non négligeables telles que le Canada anglais, les États-Unis, l'Angleterre, l'Australie et même l'Écosse. Ceci réduit *de facto* la distinction spirituelle sur le plan identitaire. Mentionnons également que les pratiques religieuses ne sont pas exclusives à la religion catholique romaine et que les prisonniers de confessions protestantes, hindouiste ou même musulmane sont à même de vivre une spiritualité très vive derrière les barbelés. Nous considérons donc la caractéristique religieuse comme étant un trait particulier dans une certaine mesure aux prisonniers canadiens-français sans toutefois représenter un argument suffisant à afficher une distinction identitaire de leur expérience de captivité.

---

<sup>114</sup> Ibid.

<sup>115</sup> J. NADEAU, Op. Cit.

## 2.1 - Les loisirs physiques

Les loisirs physiques disponibles dans le camp nous apparaissent assez nombreux. Ce que nous entendons par ce type de loisirs regroupe toutes les activités destinées à briser le quotidien, distraire le prisonnier en échange d'un effort physique plus ou moins intense de sa part. Se retrouvent inévitablement dans cette catégorie les nombreux sports qui sont pratiqués tant bien que mal dans les camps à l'aide de matériel expédié par la Croix-Rouge<sup>117</sup>. Rolland Gravel se souvient que les Canadiens jouent surtout au softball alors que les Britanniques s'adonnent plutôt au cricket<sup>118</sup>. Il mentionne aussi que la pratique de ces deux sports demeure difficile en raison des limites de terrain imposées par l'enclos. À ce sujet, le témoin se rappelle que la balle se retrouve souvent derrière le «*Warning Wire*» situé à quelques pas du barbelé. Ce fil de fer destiné à garder les prisonniers loin de la clôture barbelée délimite où les prisonniers peuvent ou ne peuvent pas se trouver sous peine de recevoir une rafale de balles. À chaque fois, le prisonnier qui va chercher la balle doit avertir la sentinelle afin de ne pas se faire mitrailler pour avoir dépassé la zone interdite : «J'te dis qu'on le demandait d'aller là<sup>119</sup>!» Armand Émond parle aussi du jeu de softball très pratiqué par les prisonniers canadiens et il ajoute que les officiers allemands aiment beaucoup regarder les parties qui se déroulent dans le camp<sup>120</sup>. Donatien Vaillancourt se souvient aussi des officiers allemands qui viennent regarder les matchs, mais dans son témoignage il s'agit

---

<sup>116</sup> M. JOLICOEUR, Op. Cit.

<sup>117</sup> R. GRAVEL, Op. Cit.

<sup>118</sup> Ibid.

<sup>119</sup> Ibid.

du soccer. Il précise, encore une fois en raison des limites du terrain, que les équipes sont réduites à huit joueurs plutôt que onze<sup>121</sup>.

Vaillancourt se souvient des foules spectaculaires à certains matchs : «Et puis j'ai vu jusqu'à dix, douze mille personnes, c'était plein tout le tour, des officiers allemands qui venaient voir ça<sup>122</sup>.» Il mentionne même la tenue d'une partie de soccer contre les officiers allemands dans le camp. Cette situation est intéressante, car lorsque nous demandons au capitaine Gravel si des parties peuvent opposer les Allemands aux prisonniers il nous répond catégoriquement qu'aucun prisonnier n'accepterait une telle chose<sup>123</sup>. Voilà donc une différenciation entre la réalité des camps de prisonniers regroupant les officiers et ceux destinés aux sous-officiers et non gradés sur le plan des loisirs. Maurice Jolicoeur mentionne plusieurs sports pratiqués et la tenue de ce qui peut ressembler à des tournois : «On jouait à balle molle, on jouait au soccer...euh...volleyball, on s'était fait un net, on s'prenait entre les baraques<sup>124</sup>.» Pour les prisonniers américains, c'est sans surprise le baseball qui est mentionné dans le témoignage de Jean Cauchy<sup>125</sup>. Toutefois, il précise que l'hiver rend impossible la pratique de ce sport tant prisé des aviateurs américains.

---

<sup>120</sup> A. ÉMOND, Op. Cit.

<sup>121</sup> D. VAILLANCOURT, Op. Cit.

<sup>122</sup> Ibid.

<sup>123</sup> R. GRAVEL et D. VAILLANCOURT, Op. Cit.

<sup>124</sup> M. JOLICOEUR, Op. Cit.

<sup>125</sup> J. CAUCHY, Op. Cit.



Rolland Gravel se souvient que le manque d'énergie limite la pratique des sports et que lui et ses camarades s'y adonnent quand ils parviennent à manger un peu plus<sup>126</sup>. Même chose chez Gilles Lamontagne qui nous dit : «On avait un ballon, mais on s'fatiguait vite! (rire)<sup>127</sup>» D'ailleurs, même s'il croit que les loisirs sont quelque chose d'essentiel, Gilles Lamontagne minimise leur présence dans ses camps : «Rien à faire, absolument rien. Les sports y'en avait pas, y'en avait un p'tit peu, d'abord fallait que ça vienne de l'extérieur ça soit le ballon soit ce qui fallait<sup>128</sup>.» Une alternative s'offre aux prisonniers qui ne sont pas attirés ou en mesure de s'adonner à un sport, la marche. Efficace pour passer le temps, la marche est très accessible aux captifs qui désirent faire le tour de leur enclos en discutant et en observant ce qui se passe dans le camp. Jacques Cinq-Mars nous parle de sa préférence envers la marche sur les sports : «J'tais pas bin fort là-dessus moé, les loisirs. Moi j'marchais pis j'ai pas été din loisirs bin bin<sup>129</sup>.» Quand nous le questionnons à savoir si la marche quotidienne était importante pour lui il nous répond catégoriquement que : «Ah bin y fallait bin, pour pas v'nir fou<sup>130</sup>!» Si Armand Émond aime bien les marches matinales qui lui permettent de prendre un peu l'air, pour Paul Dumaine cette activité s'accompagne de longues discussions avec des camarades prisonniers<sup>131</sup>.

---

<sup>126</sup> R. GRAVEL, Op. Cit.

<sup>127</sup> G. LAMONTAGNE, Op. Cit.

<sup>128</sup> Ibid.

<sup>129</sup> J. CINQ-MARS, Op. Cit.

<sup>130</sup> Ibid.

<sup>131</sup> A. ÉMOND et P. DUMAINE, Op. Cit.

Bien que nous ayons décidé de ne pas traiter spécifiquement dans ce mémoire des évasions, il est une situation que nous croyons très pertinente à présenter ici. Donatien Vaillancourt dans son témoignage associe directement la perspective d'évasion à une certaine forme de loisirs, comme nous le verrons plus bas. Or, ce dernier nous raconte que les prisonniers canadiens-français sont souvent jumelés à des aviateurs désireux de s'évader en raison du fait qu'il faut bien souvent traverser le territoire de la France pour se rendre en Angleterre. Afin de vérifier si cette pratique est répandue et connue, nous avons recontacté certains de nos témoins toujours disponibles afin de les questionner sur cette situation. Herménégilde Dussault et Gilles Lamontagne mentionnent n'avoir jamais constaté ou entendu parler d'une telle situation. Pour Jean Cauchy, si ce cas lui semble à la fois intéressant et possible, il affirme toutefois que ni son expérience personnelle, ni ce qu'il a vu ou entendu sur la captivité ne démontre l'existence réelle d'une telle pratique. L'absence d'écho que nous avons au sujet de cette réalité mentionnée par Donatien Vaillancourt nous amène à considérer qu'il s'agit fort probablement d'un cas isolé plutôt que d'une pratique courante dans le domaine des évasions.

Les prisonniers de guerre canadiens-français en Allemagne peuvent s'occuper de diverses façons avec des loisirs de nature physique. Les sports, quand il est possible de les pratiquer permettent aux captifs de s'amuser en groupe et de fournir un bon spectacle à ceux qui ne désirent que regarder, gardes inclus. Malgré les contraintes comme la météo, les dimensions du camp ou le manque d'énergie et de matériel, les captifs parviennent à occuper leur temps avec des rivalités sportives entre baraques ou encore

entre groupes nationaux ce qui allège, le temps d'une partie ou d'un tournoi, les tourments reliés à la captivité. Même chose pour la marche qui est encore plus accessible tout en étant moins épuisante que les sports. Cette activité qui peut se pratiquer à l'intensité choisie par le prisonnier, seul ou en groupe, permet à la fois de s'occuper l'esprit, de socialiser et de garder un minimum de forme physique.

L'expérience de captivité des prisonniers de guerre canadiens-français n'illustre pas de particularité en ce qui concerne la pratique des loisirs physiques. Les sports auxquels ils s'adonnent sont sensiblement les mêmes que ceux pratiqués par les autres prisonniers anglo-saxons. Outre la préférence des Canadiens pour la balle-molle en général et celle du cricket pour les Anglais, nous ne pouvons affirmer que les prisonniers de guerre se cloisonnent à des loisirs particuliers associés à leur culture identitaire. Les tournois qui sont organisés peuvent mousser les rivalités sportives entre équipes nationales, mais rien dans les témoignages n'indique que les canadiens-français s'illustrent véritablement dans ces situations. Les loisirs physiques ne contribuent donc pas, selon ce que nous observons, à établir une distinction identitaire chez les prisonniers de guerre canadiens-français.

## 2.2 - Les loisirs de l'esprit

Outre les sports et la marche, les prisonniers de guerre ont accès à une foule d'autres loisirs relevant davantage de l'esprit que du corps. Plus nombreux que les activités sportives, ces loisirs permettent également aux captifs de s'évader de leur situation en occupant leur esprit à autre chose que les vicissitudes de la captivité.

Il faut d'abord comprendre que ce genre de loisir ne possède pas les désavantages reliés aux activités sportives comme les limites de terrains ou encore la température. Ils se pratiquent facilement, avec ou sans matériel spécialisé, par des groupes comme par un individu seul, à l'instar de la marche. D'abord, une activité qui est considérée comme essentielle pour les prisonniers est la réception et l'envoi de courrier. Durant la captivité, les hommes sont autorisés à rédiger deux lettres et quatre cartes postales par semaine et les officiers prisonniers une lettre supplémentaire par semaine<sup>132</sup>. Ces envois doivent être rédigés sur du papier ou des cartes standardisées et émises par les autorités allemandes<sup>133</sup>. En octobre 1942, l'OKW réaffirme le droit des prisonniers de guerre canadiens-français à rédiger leur correspondance en français. Advenant l'absence d'un censeur parlant français dans le camp, la lettre ou la carte est expédiée dans le plus proche camp où il s'en trouve un<sup>134</sup>.

---

<sup>132</sup> V. VOURKOUTIOTIS, *Op.Cit.*, p. 241.

<sup>133</sup> *Ibid.*

La réception du courrier est bien souvent synonyme d'un moment très privilégié pour le prisonnier qui se voit remettre des lettres, des cartes postales ou encore un colis. Le soldat Cinq-Mars nous parle de ces moments : «Ah bin ça l'courrier tu l'prenais quand y venait. Des fois y n'avait pas pantoute des fois y n'avait. On était pas pire dans l'courrier, une lettre au moins par mois. C'était pas pire, c'était encourageant quand tu recevais une lettre<sup>135</sup>.» Plus loin il décrit l'impact de l'arrivée véritable du courrier : «Bin tu watchais pour voir si tu n'avais une, t'avais hâte de voir que'est-ce qui avait dedans! Ah oui, c'est pas possible des p'tites affaires qui peuvent t'encourager, c'est effrayant. Faut passer à travers de t'ça pour le savoir<sup>136</sup>.» Herménégilde Dussault nous dit : «On en recevait pas souvent, mais quand on en recevait on était content<sup>137</sup>.» L'aviateur Lamontagne nous donne aussi ses souvenirs sur la réception du courrier : «Ah c'était l'fun de recevoir, tsé de recevoir, ah y'en a une ou deux qui passe pis y pensent à nous autres et puis tsé c'était réconfortant. On aimait bien ça quand on avait une ou deux on était contents pis «Ahhhh s'fois ici j'ai pas de lettre!» On s'en faisait pas...<sup>138</sup>» Si recevoir des nouvelles semble faire plaisir au prisonnier Lamontagne, il adopte aussi un certain cynisme face à l'envoi de lettre à ses parents en raison de la trop grande censure faite par les autorités allemandes, mais aussi canadiennes<sup>139</sup>. Cette opinion est partagée par Donatien Vaillancourt, qui se souvient qu'à la réception du courrier : «T'es pas plus nerveux que ça tu savais qui avait rien d'écrit dessus<sup>140</sup>.» Rolland Gravel parle du courrier en mentionnant que ce dernier arrive très souvent groupé, soit dix ou douze

---

<sup>134</sup> Ibid.

<sup>135</sup> J. CINQ-MARS, Op. Cit.

<sup>136</sup> Ibid.

<sup>137</sup> A. ÉMOND et de H. DUSSAULT, Op. Cit.

<sup>138</sup> G. LAMONTAGNE, Op. Cit.

<sup>139</sup> Ibid.

<sup>140</sup> D. VAILLANCOURT, Op. Cit.

lettres ensemble et ensuite plus rien pendant un autre mois<sup>141</sup>. Il est également possible que les lettres envoyées par les proches arrivent dans le désordre, causant parfois des situations très tristes comme d'apprendre le décès d'un parent dans une lettre et ensuite recevoir la missive qui annonce sa maladie<sup>142</sup>. Plus loin il ajoute : «Ça le courrier là, pour moi du moins ah pis pour d'autres aussi, ah ça c'était important, assez important que quand ils voulaient nous punir c'était une des choses qui avait y retenaient le courrier...<sup>143</sup>» Cette punition par le courrier mentionné par Gravel nous apparaît grave si elle est véridique, car selon l'article 36 de la Convention de Genève il est interdit de retarder ou retenir le courrier pour des motifs de disciplines<sup>144</sup>.

Les travaux de l'historien Vasilis Vourkoutiotis nous indiquent que la censure effectuée par les autorités allemandes peut parfois prendre un délai supplémentaire et que pour des raisons de sécurité, le courrier peut être retardé légèrement<sup>145</sup>. Autre contrainte, le soldat Nadeau se souvient que le courrier n'est pas remis à son destinataire si ce dernier ne s'identifie pas à l'aide de son numéro de prisonnier et en langue allemande<sup>146</sup>. Évidemment, comme nos témoins se souviennent encore aujourd'hui de leur numéro de prisonniers et en allemand au besoin, il va sans dire qu'ils ont vite fait de le mémoriser!

---

<sup>141</sup> R. GRAVEL, Op. Cit.

<sup>142</sup> M. GILLIES, Op. Cit., p. 23.

<sup>143</sup> R. GRAVEL, Op. Cit.

<sup>144</sup> GENÈVE, COMITÉ INTERNATIONAL DE LA CROIX-ROUGE. *Convention Relative au Traitement des Prisonniers de Guerre*, 27 juillet 1929, Article 36, [En ligne], <https://www.icrc.org/applic/ihl/dih.nsf/Article.xsp?action=openDocument&documentId=2A9218A78B5D942CC12563BD002BD01D> (Page consultée le 21 juillet 2015).

<sup>145</sup> V. VOURKOUTIOTIS, Op. Cit., p. 238.

<sup>146</sup> J. NADEAU, Op. Cit.

Outre le courrier, d'autres médias permettent aussi aux prisonniers de guerre canadiens-français d'avoir accès aux nouvelles de l'extérieur. Rolland Gravel fait mention d'un journal de langue allemande publié à Munich qui est distribué dans son camp<sup>147</sup>. Toutefois, en raison de la barrière linguistique, ce papier est peu lu des captifs et il va sans dire qu'il présente une version des faits biaisée par la propagande nazie. Les lacunes journalistiques des journaux distribués dans les camps peuvent être comblées par la présence d'appareils radio clandestins. Ces transistors, présents dans de nombreux camps, arrivent soient camouflés dans des colis ou encore sont fabriqués de toutes pièces par les prisonniers<sup>148</sup>. Grâce aux ondes courtes, les prisonniers sont en mesure de capter la BBC (*British Broadcasting Corporation*) qui diffuse les dernières nouvelles de la guerre sur différents fronts. Gravel se souvient que dans sa baraque, l'appareil est caché dans un violoncelle, l'antenne pouvant être dissimulée parmi les cordes de l'instrument<sup>149</sup>. L'écoute des nouvelles est annoncée aux prisonniers par le mot de ralliement «Here come the news!» À ce moment, un système de surveillance se met en place et avertit de l'arrivée d'un garde par la populaire phrase «Goon Up<sup>150</sup>!» Dans la baraque de Jacques Cinq-Mars, la radio est cachée dans un banc qui est remis à l'officier supérieur lors des fouilles dans les bâtiments<sup>151</sup>. Pour ce dernier, capter les nouvelles encourage beaucoup les discussions et permet de remonter efficacement le moral des prisonniers. Donatien Vaillancourt aussi mentionne la présence d'une radio, fabriquée avec un cristal, qui permet de capter les nouvelles que les prisonniers

---

<sup>147</sup> R. GRAVEL, Op. Cit.

<sup>148</sup> D. VAILLANCOURT, Op. Cit.

<sup>149</sup> R. GRAVEL, Op. Cit.

<sup>150</sup> Ibid.

surnomment le «drum» en raison du roulement de tambour qui annonce et clôt la présentation des nouvelles<sup>152</sup>. La méthode employée pour transmettre les nouvelles captées d'une baraque à l'autre en évitant de se faire prendre est aussi soigneusement orchestrée. Alors que plusieurs prisonniers surveillent, un autre qui agit à titre d'opérateur radio met l'appareil en marche pendant une courte période de temps au cours de laquelle il note les informations à la main sur un bout de papier. Le papier est ensuite distribué discrètement aux différentes baraques afin d'informer les captifs des plus récents événements<sup>153</sup>.

En plus des nouvelles provenant du courrier, des journaux ou des radios clandestines, les prisonniers de guerre peuvent occuper leurs nombreux temps libres à divers jeux qui ne nécessitent pas d'efforts physiques à proprement parler. Dans cette catégorie, les jeux de cartes sont parmi les plus populaires, particulièrement le bridge. Armand Émond se souvient que les cartes sont fournies par la Croix-Rouge et que des parties de bridge se déroulent dans les chambres<sup>154</sup>. Donatien Vaillancourt parle de ce jeu et de son importance : «C'est captivant jouer au bridge. Bin les gars jouaient au bridge tant qu'ils voulaient. Ils voulaient jouer à d'autres, d'autres jeux je sais pas là c'était pareil. Jeux de cartes, jeux d'échec, jeux de bridge...<sup>155</sup>» Vaillancourt en mentionnant que le bridge est pour les prisonniers de guerre une distraction captivante

---

<sup>151</sup> J. CINQ-MARS, Op. Cit.

<sup>152</sup> D. VAILLANCOURT, Op. Cit.

<sup>153</sup> S. MACKENZIE, Op. Cit., p. 164.

<sup>154</sup> A. ÉMOND Op. Cit.



met le doigt sur un élément fondamental des loisirs dans les camps. En effet, pour qu'un loisir soit apprécié des captifs, il doit captiver leur esprit à un point tel qu'il permet en quelque sorte une évasion du camp vers un univers autre, régi par des règles et des objectifs différents. Maurice Jolicoeur abonde dans la même direction en se rappelant les nombreuses joutes de cartes ainsi que d'autres jeux qui sont pratiqués dans les camps : «On jouait aux cartes, on jouait aux cartes en maudit. Qu'est-ce tu veux, c'est tout ce que t'avais à faire. On jouait au bridge, on jouait...au chose la...scrabble pis au crible. Au crible c'était fort là-dessus. Les cartes on s'en est fait, on s'en est fait des jeux de cartes nous autres même jusqu'à temps qu'on aille, qu'on en reçoive par la Croix-Rouge. Ah...(rire) un passe-temps<sup>156</sup>.»

Il arrive que certains prisonniers ajoutent du piquant aux parties en plaçant en enjeu quelques cigarettes<sup>157</sup>. Toutefois, il ne faut pas perdre de vue que le fait de s'adonner aux jeux de cartes vise d'abord et avant tout à faire passer le temps avec des compagnons comme le dit bien simplement Paul Dumaine : «Fallait passer le temps alors on jouait aux cartes, c'était l'fun<sup>158</sup>.»

---

<sup>155</sup> D. VAILLANCOURT, Op. Cit.

<sup>156</sup> M. JOLICOEUR, Op. Cit.

<sup>157</sup> Ibid.

<sup>158</sup> P. DUMAINE, Op. Cit.

Des distractions de plus grande ampleur sont également offertes par des prisonniers motivés qui organisent des spectacles de diverses natures. Rolland Gravel nous parle d'un spectacle de chansons où les prisonniers de différentes nationalités sont invités à entonner un air de chez eux pour le plus grand plaisir des spectateurs<sup>159</sup>. C'est donc dans cette formule ressemblant au cabaret que Gravel et ses camarades canadiens-français sont invités à entonner une chanson à répondre typique du Canada-français, ce qui illustre une manifestation identitaire intéressante pour nous<sup>160</sup>. Donatien Vaillancourt mentionne que dans son camp, pour organiser les spectacles de musique, les prisonniers font l'acquisition auprès d'une civile allemande d'un piano de belle qualité en échange de 36 barres de savon, le tout accepté par les autorités de camp<sup>161</sup>. Les pièces de théâtre sont aussi très présentes dans l'univers du prisonnier de guerre. Vaillancourt se souvient avec admiration de certaines représentations en nous disant : «Oh viande c'était beau [...] Théâtre, on avait des belles pièces de théâtre. C'était acté aussi bin que ça peut être acté d'in théâtres icitte. Les Anglais étaient merveilleux là-dedans!»<sup>162</sup> Les talents des prisonniers anglais pour le théâtre marquent aussi la mémoire de Herménégilde Dussault : «Et dans le camp normalement, surtout les Anglais sont bin bons pour ça, les Anglais d'Angleterre là, y organisaient des pièces eux autres. Les gars s'habillaient en fille toute ça pis y'organisaient des spectacles, c'était amusant parce que ça passait le temps<sup>163</sup>.» Ces spectacles ont l'avantage d'offrir une distraction à de nombreux prisonniers simultanément, en plus d'occuper durant de bons moments ceux qui sont responsables d'organiser l'événement.

---

<sup>159</sup> R. GRAVEL, Op. Cit.

<sup>160</sup> Ibid.

<sup>161</sup> D. VAILLANCOURT, Op. Cit.

<sup>162</sup> Ibid.

Les individus ayant des préférences plus intellectuelles au niveau des loisirs ont également accès à de nombreuses distractions. L'une des plus populaires est assurément la lecture. Les camps de prisonniers en Allemagne sont à notre connaissance tous dotés de bibliothèques accessibles aux captifs. Les livres proviennent habituellement d'organismes de charité dont au premier titre la Croix-Rouge, ou encore des parents, mais ces derniers ne peuvent envoyer que des livres neufs<sup>164</sup>. Jean Cauchy se souvient que malgré la présence d'une bibliothèque, les livres en langue française sont peu nombreux sur les rayons<sup>165</sup>. Maurice Jolicoeur fait aussi mention de cette situation dans son témoignage, mais selon lui tous les livres disponibles ne sont qu'en anglais<sup>166</sup>. Malgré ce manque, Cauchy nous parle de la lecture de deux biographies qui marquent sa captivité. D'abord, celle de Saint Louis qui intéresse le captif, car ce Roi de France s'est trouvé lui aussi durant sa vie «prisonnier de guerre» d'une certaine façon. Toutefois, le témoin ne peut terminer la lecture de ce volume, car il apprend que ledit Roi durant sa captivité est nourri au pain blanc ce qui le rend immédiatement envieux du monarque et l'éloigne de ce livre! Plus tard, il se met à la lecture d'une autre biographie, celle du janséniste Pascal. Ce livre a un tel impact sur l'esprit de Cauchy que ce dernier, qui est un bon catholique romain à l'époque, en vient à nous dire : «Bin maudit j'étais rendu janséniste...un fou comprenez vous?! J'apprenais des pages par cœur pour faire travailler ma mémoire [...] Moi ces lectures là ça m'a aidé à passer à travers<sup>167</sup>.» Paul

---

<sup>163</sup> H. DUSSAULT, Op. Cit.

<sup>164</sup> SHAVIT, David. '""The Greatest Morale Factor Next to the Red Army: Books and Libraries in American and British Prisoners of War Camps in Germany during World War II"', *Libraries and Culture*, Vol. 34, No. 2 (Printemps 1999), p. 114-117.

<sup>165</sup> J. CAUCHY, Op. Cit.

<sup>166</sup> M. JOLICOEUR, Op. Cit.

<sup>167</sup> J. CAUCHY, Op. Cit.

Dumaine parle aussi des livres qu'il aime lire ainsi que de l'abondance de volumes disponibles : «On avait des bons livres qu'on demandait par la Croix-Rouge encore, y nous envoyaient des livres, des beaux romans, moi sur l'armée j'aimais ça lire. Alors il y avait, tu pouvais lire, tu recevais ce que tu voulais. Si t'aimais lire toi tu lisais parce que y'a rien qu'on avait pas, rien. Y nous envoyaient toute<sup>168</sup>.» Herménégilde Dussault en plus de mentionner la présence de nombreux livres dans son camp et le fait qu'il s'adonne lui-même à cette distraction nous fait part aussi de l'organisation de groupes autour de ce loisir : «Y avait des groupes de littérature tout ça, mais c'était surtout les Anglais ça. Eux autres les Anglais, quand j'parle les Anglais j'parle les Anglais d'Angleterre, <Simon Leduc : oui.> eux-autres c'est eux-autres qui montaient les pièces, eux autres étaient réellement là, les cours c'est eux autres qui les donnaient, y'étaient bien organisés eux autres<sup>169</sup>.» Ce cas nous démontre encore une fois la nature très associative et grégaire de l'expérience de captivité vécue par de nombreux prisonniers de guerre. Toutefois, précisons qu'aucun de nos témoins ne mentionne avoir fait partie d'un groupe de lecture ou de littérature à proprement parler. Le seul témoin de notre groupe qui ne fait pas l'éloge de la lecture et qui va même jusqu'à ironiser la présence des livres dans les camps de prisonniers est l'aviateur Gilles Lamontagne. Face à la réception de bouquins par la Croix-Rouge ou les colis familiaux, ce dernier se contente de dire avec un air résigné que : «Des livres, tu manges pas ça...<sup>170</sup>» Cette citation pessimiste et désolante n'en demeure pas moins fondamentale, car elle témoigne encore de la terrible réalité de la faim qui frappe tous les prisonniers au point de les décourager même de la lecture.

---

<sup>168</sup> P. DUMAINE, Op. Cit.

<sup>169</sup> H. DUSSAULT, Op. Cit.

Outre la lecture, les prisonniers s'adonnent aussi à d'autres loisirs de nature intellectuelle. Jean Cauchy nous parle de beaux moments passés à écouter de la musique durant sa captivité. Ces «auditions de disques» comme il les appelle se déroulent dans un endroit dédié à cela, mais qui n'est pas chauffé et donc très froid en hiver<sup>171</sup>. Cauchy s'y rend souvent pour écouter de la musique symphonique et il nous parle de ces moments : «Pour moi ça représentait beaucoup! Spécialement la musique...la musique. [...]«Y faisait froid dans cette place là, c'était une glacière c'pas mêlant, mais la musique nous réchauffait! Ça réchauffe tsé, mais jusqu'à un certain point hein, ça j'allais à ces choses là<sup>172</sup>.» Outre la musique et la lecture, nous pouvons aussi mentionner la peinture à laquelle s'adonne Paul Dumaine grâce à des fournitures de la Croix-Rouge. Dumaine dit peindre surtout des scènes de guerre, ou des commandes spéciales comme un avion en particulier<sup>173</sup>. Jacques Cinq-Mars lui s'occupe en bricolant les fameux «blower» permettant de faciliter la cuisine. Il en fabrique plusieurs, car la demande est importante et comme il dit : «T'en bricolais un pour un, pour l'autre<sup>174</sup>!» Il va sans dire que ces loisirs que sont la musique, la peinture ou encore le bricolage sont davantage des activités qui se pratiquent seul et qui conviennent aux prisonniers qui recherchent des moments plus solitaires.

---

<sup>170</sup> G. LAMONTAGNE, Op. Cit.

<sup>171</sup> J. CAUCHY, Op. Cit.

<sup>172</sup> Ibid.

<sup>173</sup> P. DUMAINE, Op. Cit.

<sup>174</sup> J. CINQ-MARS, Op. Cit.

Il est aussi possible pour les prisonniers de guerre de consacrer leur temps libre à étudier une foule de sujets, que ce soit de façon magistrale avec des prisonniers qui transmettent leurs connaissances sur un sujet ou encore avec des livres envoyés par des organismes universitaires permettant de compléter une véritable formation dans un domaine précis. Rolland Gravel se souvient que beaucoup d'individus prennent sur eux des études, mais il y en a d'autres que cela n'intéresse pas du tout<sup>175</sup>. Armand Émond rappelle la présence de nombreux cours de langues où les types peuvent apprendre l'anglais, l'espagnol, l'italien ou l'allemand<sup>176</sup>. Gilles Lamontagne est justement l'une des personnes qui mettent sur pied un petit cours de langue française. Voici comment il présente ces cours qu'il donne aux prisonniers désireux de l'apprendre : «Moi j'avais parti [...], alors j'ai dit si y'en a qui veulent apprendre le français. Alors pendant trois-quatre mois on se réunissait l'après-midi (inaudible) j leur enseignait le français, j leur enseignait pas la...j'étais pas enseignant, mais on parlait français alors j leur expliquais les mots pis tout ça. Alors ça, passer une heure, une heure et quart, une heure et demie ensembles pis on devenait des amis<sup>177</sup>.» Donatien Vaillancourt mentionne la présence de la London University dans le camp qui offre des formations académiques que les prisonniers peaufinent avec diverses lectures. Toutefois, ce dernier mentionne préférer occuper son temps à planifier sa prochaine évasion plutôt que de pratiquer des loisirs de nature intellectuelle : «Le temps va passer plus vite si je cherche toujours une manière de m'évader<sup>178</sup>.»

---

<sup>175</sup> R. GRAVEL, Op. Cit.

<sup>176</sup> A. ÉMOND, Op. Cit.

<sup>177</sup> G. LAMONTAGNE, Op. Cit.

<sup>178</sup> Ibid.

La dernière occupation dont nous désirons traiter dans ce thème est probablement la plus accessible aux prisonniers de guerre, la discussion. Nous avons vu plus haut que les jasettes peuvent agrémenter les marches que prennent les prisonniers dans l'enclos, mais cette activité sociable se manifeste aussi de façon passive dans les baraques. C'est moments d'échanges sont des occasions pour faire de l'humour et égayer l'ambiance comme se souvient Armand Émond : «Le gars qui a la meilleure histoire à conter. Y s'en contait des sucrés hein (rire)<sup>179</sup>!» C'est aussi durant ces moments que l'on se permet de dire à voix haute ses espérances et ses fantasmes portant presque exclusivement sur la liberté et la nourriture. Herménégilde Dussault se souvient : «C'est une vie monotone, on a rien à faire. Tout ce qu'on a à faire c'est parler pis rêver quand qu'on va sortir ce qu'on va manger, des steaks pis toute ça (rire)<sup>180</sup>.» Selon Jean Cauchy les discussions portent aussi beaucoup sur la nourriture alors que les prisonniers parlent des mets préparés par leurs mères, le *Yorkshire's pudding* pour les Anglais et le *Banana cream pie* pour les Américains<sup>181</sup>. Les aviateurs parlent également beaucoup de leur capture, chacun ayant un récit propre à lui contrairement aux prisonniers issus de l'armée de terre qui sont souvent capturés en plus grands groupes. Toujours au sujet de la nourriture, Paul Dumaine se rappelle que de nombreux prisonniers alors qu'ils discutent entre eux font la promesse qu'à leur libération ils vont s'attabler pour manger et ne plus jamais arrêter<sup>182</sup>. À l'instar de Dussault, la référence au steak revient aussi

---

<sup>179</sup> A. ÉMOND, Op. Cit.

<sup>180</sup> H. DUSSAULT, Op. Cit.

<sup>181</sup> J. CAUCHY, Op. Cit.

<sup>182</sup> P. DUMAINE, Op. Cit.

dans l'exemple de Dumaine, démontrant que ce plat incarne le désir de nombreux prisonniers de guerre canadiens-français.

Questionné sur les sujets de discussion qui sont évoqués dans les baraques, Jacques Cinq-Mars affirme qu'il n'y a pas de débats politiques ni de critique sociale. «Rendu prisonnier kessé tu veux qu'on, quand même qu'on crierait, qu'on dirait n'importe quoi ça changera rien<sup>183</sup>.» Il ajoute ensuite : «Bin tu parlais de la guerre, tu parlais des Russes parlais des Allemands. Ah oui, on s'intéressait<sup>184</sup>.» Jean Cauchy affirme qu'à force de discuter de la situation militaire et de l'avancée des troupes russes, lui et ses compagnons de chambre en viennent à devenir de véritables partisans de Joseph Staline! «Dans notre chambre c'était pas mal stalinien. Laissez-faire les communistes pis ces affaires là, y'avance on va être libérés par lui tsé<sup>185</sup>.» À l'inverse, les discussions peuvent également devenir nocives pour le prisonnier de guerre lorsque de fausses rumeurs sont propagées dans le camp, menant inévitablement à une déception et une baisse du moral général et individuel. Jean Cauchy qualifie la présence des «maudites rumeurs» dans son camp de véritables fléaux qui causent de la peine et de la souffrance chez beaucoup d'individus, dont lui-même : «Ah moi j'ai souffert beaucoup des rumeurs<sup>186</sup>!» Les discussions peuvent donc être positives pour le prisonnier dans la mesure où ce dernier peut socialiser tout en échangeant sur divers sujets en liens avec la

---

<sup>183</sup> J. CINQ-MARS, Op. Cit.

<sup>184</sup> Ibid.

<sup>185</sup> J. CAUCHY, Op. Cit.

<sup>186</sup> Ibid.



captivité, mais à l'inverse l'invention de fausses nouvelles peut nuire grandement au moral général des captifs qui s'accrochent à des faits mensongers.

Dans l'ensemble, les loisirs de l'esprit sont pratiqués par les prisonniers canadiens-français de la même façon que la majorité anglo-saxonne. Ces derniers ne mettent pas véritablement en place des activités qui leurs sont propres, mais tirent profit autant que possible des opportunités distrayantes qui leurs sont offertes. Toutefois, le caractère francophone des canadiens-français peut transformer la pratique ou même l'accès à certains loisirs. L'autorisation d'envoyer et de recevoir du courrier en français, de participer à un spectacle de chant avec un air de chez soi et l'enseignement du français à des prisonniers anglophones démontrent que ce trait culturel est reconnu autant des autorités allemandes que des autres captifs. À l'inverse, ce trait identitaire peut également limiter l'accès à certains loisirs comme le démontre la difficulté à obtenir des livres en français dans les bibliothèques du camp.

C'est toute une panoplie de loisirs différents qui s'offre aux prisonniers de guerre canadiens-français désireux de s'occuper. Les activités physiques, intellectuelles et spirituelles auxquelles le captif est en mesure de s'adonner ont d'abord et avant tout la vertu d'être captivantes et de permettre une évasion artificielle du camp le temps d'un moment. La pratique de ces loisirs de façon quotidienne permet de maintenir un certain optimisme et une force morale face aux aléas de la vie en captivité tout en donnant l'impression aux captifs de mettre à profit d'une certaine façon leurs temps libres. Malgré les limites physiques des enclos, l'épuisement et même parfois la barrière

linguistique ces loisirs demeurent tout de même très efficaces pour la sociabilité des prisonniers. Ils sont aussi des moteurs importants de l'optimisme et de la force morale et, peu importe leur nature, ils permettent d'occuper le corps et l'esprit du prisonnier. L'expérience de captivité des prisonniers de guerre canadiens-français en Allemagne est donc caractérisée par une lutte quotidienne contre l'ennui et l'inactivité, lutte bien menée grâce aux loisirs pratiqués. Plus spécifiquement sur la question identitaire, nous avons illustré que outre pour se cultiver ou se distraire au travers des loisirs de l'esprit, les Canadiens-français ne se distinguent pas des autres groupes nationaux, mais se fondent plutôt dans l'ensemble captif comme pour les thèmes précédents.

Ce chapitre nous permet de comprendre que la réalité sociale des camps de prisonniers en Allemagne durant la seconde guerre mondiale est très riche. Loin de présenter une population captive brisée et amorphes, les camps sont au contraire des lieux où les interactions sociales et les activités sont nombreuses. Plusieurs caractéristiques des interactions sociales observées entre les captifs sont intéressantes. Retenons le fait que les frontières pouvant limiter les sociabilités telles que les enclos, les nationalités ou encore les langues sont très perméables. Nous avons aussi remarqué une tolérance importante face à des altérités comme l'homosexualité ou la diversité ethnique. Cette attitude tolérante des prisonniers élimine donc la possibilité de discrimination envers les prisonniers de guerre canadiens-français en raison par rapport à leur différence identitaire. Au contraire, la culture francophone de nos témoins intéressent ponctuellement la curiosité des autres prisonniers via des loisirs comme la chanson à répondre ou encore les cours de français. Par rapport aux relations entre

prisonniers et gardes, outre quelques geôliers salauds, les relations sont plutôt correctes et vont de la punition à l'échange interdit et secret au profit des deux parties. Rien dans les témoignages n'indique que les prisonniers de guerre canadiens-français sont traités d'une façon différente des autres captifs, et ce, pour le meilleur et pour le pire. Au niveau des relations interpersonnelles donc, notre hypothèse sur la captivité distincte en raison des traits identitaires des prisonniers canadiens-français est encore une fois infirmée, mais cette fois-ci avec une nuance importante. Il est vrai que l'identité des prisonniers canadiens français ne suscite pas de comportements négatifs à leur égard, mais entraîne à l'inverse des attitudes positives telles que de l'intérêt et la curiosité. La même situation s'observe du côté des loisirs qui sont pratiqués derrière les barbelés. Dans cette diversité d'activités possibles, outre la manifestation ponctuelle du fait français dans quelques activités plus culturelles, les prisonniers canadiens-français s'adonnent aux loisirs disponibles comme le fait l'ensemble du groupe et sans être victimisés par qui que ce soit pour des motifs identitaires. Cela s'explique par le fait que les nazis ne sanctionnent aucune caractéristique propre aux à ces individus et que les Canadiens anglais se trouvent à s'entendre mieux au final avec eux qu'avec leurs «cousins» d'Angleterre.

### **3 - La libération**

Il convient, avant de nous diriger vers la conclusion de ce mémoire, d'accorder quelques lignes à cet événement vécu par tous nos témoins qu'est la libération. C'est une chose de nous intéresser à la capture et à l'expérience de captivité, mais toute cette

histoire serait bien incomplète sans comprendre comment les prisonniers de guerre canadiens-français finissent par sortir de l'enclos.

À l'instar de la capture, chaque individu présente un récit individuel particulier qui s'insère dans une expérience globale plus collective. Tout dépendant de la situation géographique du camp où il est captif, le prisonnier de guerre est susceptible d'être libéré sur place ou en dehors par différentes armées alliées qu'il s'agisse des Américains, des Anglais ou encore des Russes.

Deux de nos témoignages présentent clairement la situation où les libérateurs arrivent dans le camp où se trouvent les prisonniers de guerre. Herménégilde Dussault se souvient que les troupes anglaises prennent le camp et distribuent immédiatement des rations et déploient des médecins sur place<sup>187</sup>. L'évacuation est ensuite organisée par ancienneté de captivité et, pendant les jours avant le départ, Dussault se souvient que les Anglais traitent les captifs «aux petits oignons<sup>188</sup>.» Jacques Cinq-Mars comprend que sa libération est arrivée quand les blindés américains encerclent le camp où il se trouve<sup>189</sup>. En parlant des militaires américains, il se souvient avec humour : «Les gars qui sont débarqués de d'là y se sont faites embrassés (rire)<sup>190</sup>!» Toutefois, le souvenir de la libération demeure teinté d'images moins gaies quand il mentionne que les soldats

---

<sup>187</sup> H. DUSSAULT, Op. Cit.

<sup>188</sup> Ibid.

<sup>189</sup> J. CINQ-MARS, Op. Cit.

<sup>190</sup> Ibid.

américains se renseignent sur les gardes ayant mené la vie dure aux prisonniers et qu'ils exécutent ces derniers sans autre forme de procès. Nous pouvons aussi mentionner le cas semblable de Jacques Nadeau qui est libéré le 27 janvier 1945 par les troupes russes alors qu'il travaille sur une ferme proche du camp<sup>191</sup>.

D'autres captifs n'ont pas la chance d'être libérés directement dans leur camp et sont au contraire poussés à en sortir et ainsi débiter ce que nombreux appellent «la longue marche.» Armand Émond, Gilles Lamontagne et Maurice Jolicoeur sont trois de nos témoins qui doivent affronter cette terrible épreuve. Cette marche s'effectue habituellement sur de longues distances et dans des conditions qui sont pitoyables. La nourriture consommée est trouvée le long du trajet et il s'agit bien souvent d'une maigre ration de pain, de légumes cueillis dans les champs et parfois de volailles subtilisées dans les fermes environnantes<sup>192</sup>. D'ailleurs, heureusement qu'il se trouve des fermes sur le trajet, car les granges de ces dernières fournissent des abris pour la nuit<sup>193</sup>. Maurice Jolicoeur croit que cette période a été la pire de toutes durant sa captivité, mentionnant que la marche se déroule dans la neige et que plusieurs maladies s'abattent sur les faibles prisonniers, dont la dysenterie dans son cas<sup>194</sup>. Toujours comme lors de la capture et du transport avant le camp, les prisonniers vivent un moment empreint d'insécurité et de vulnérabilité en raison des dangers et de l'incertitude de leur sort. Si pour Armand Émond la peur est surtout incarnée par la perspective d'être bombardé

---

<sup>191</sup> J. NADEAU, Op. Cit.

<sup>192</sup> A. ÉMOND et M. JOLICOEUR, Op. Cit.

<sup>193</sup> A. ÉMOND, M. JOLICOEUR et G. LAMONTAGNE, Op. Cit.

<sup>194</sup> M. JOLICOEUR, Op. Cit.

accidentellement par les Russes encore capturés par ces derniers, Gilles Lamontagne lui est convaincu que d'un moment à l'autre ils seront tous fusillés par les Allemands<sup>195</sup>. Au contraire, rien de tel ne se produit, car Lamontagne et ses camarades se réveillent un beau matin et constatent le départ de tous les gardes, ce qui les laisse libres de rejoindre les lignes anglaises<sup>196</sup>. Pour Émond, les troupes américaines arrivent le 13 avril pour son anniversaire et il se souvient que les Allemands se dépêchent à lancer leurs carabines exactement comme il l'a fait devant eux à sa capture près de trois ans auparavant<sup>197</sup>. Au contraire d'Émond et de Lamontagne, Maurice Jolicoeur est libéré par les Russes alors qu'ils marchent depuis un bout à l'aveuglette<sup>198</sup>.

Rolland Gravel vit une libération qui ne case pas dans les deux situations précédentes. Expulsé de son *Oflag*, il est transporté avec toute la population captive vers un autre camp se trouvant à la frontière de l'Autriche qui accueille une visiblement tous les captifs des environs, peu importe la nationalité et le grade<sup>199</sup>. Gravel décrit la situation dans ce camp comme étant un charivari et «un maudit gros *free for all*» et il ajoute que «c'était écoeurant<sup>200</sup>!» Subissant finalement des tirs américains, le camp se rend et est évacué vers l'Angleterre.

---

<sup>195</sup> A. ÉMOND et G. LAMONTAGNE, Op. Cit.

<sup>196</sup> G. LAMONTAGNE, Op. Cit.

<sup>197</sup> A. ÉMOND, Op. Cit.

<sup>198</sup> M. JOLICOEUR, Op. Cit.

<sup>199</sup> R. GRAVEL, Op. Cit.

<sup>200</sup> Ibid.

Malgré la pluralité de ces situations de libérations, le point en commun que partagent tous les prisonniers de guerre lorsqu'on leur annonce la fin de leur captivité est évidemment une joie immense. Nous avons demandé à quelques témoins de nous exposer leur état d'esprit ou le sentiment qu'ils ont lorsqu'ils réalisent qu'ils sont de nouveau des hommes libres. Gilles Lamontagne y va sans hésitation en qualifiant cet instant de véritable moment de joie<sup>201</sup>. Pour Armand Émond, ses perceptions entières semblent changées quand il redevient un homme libre : «Oh mon Dieu, c'était, c'était pu le même monde.<sup>202</sup>» Finalement, Jean Cauchy y va ainsi : «Une joie indescriptible...indescriptible. De voir qu'on va être libre, on va respirer l'air pur puis on va revoir nos camarades, on va revoir notre pays, notre famille, nos amis. Pis on va manger! On va manger à notre faim<sup>203</sup>!» Nous voyons très bien en quoi cette batterie d'émotions et de sentiments se trouve complètement à l'opposée de celle présentée lors de la capture qui mettait de l'avant l'humiliation, la perte de liberté et la soumission.

La libération représente donc une période plus ou moins longue et diversifiée sur le plan des épreuves pour de nombreux individus. Les témoignages présentés nous démontrent que l'essentiel des référents et des habitudes auxquelles les prisonniers de guerre sont accoutumés depuis plusieurs années tombe complètement. L'autorité allemande s'efface peu à peu, l'enceinte du camp est parfois quittée, l'approvisionnement en ressources de toutes natures devient difficile, bref la situation s'envenime sur beaucoup d'aspects. Ce moment troublant pour certain, très sain pour

---

<sup>201</sup> G. LAMONTAGNE, Op. Cit.

<sup>202</sup> A. ÉMOND, Op. Cit.

d'autres, débouche inévitablement dans les cas qui nous intéressent à la libération tant attendue et à grand renfort d'émotions joyeuses et reconnaissantes. Les hommes peuvent et doivent maintenant se préparer au retour progressif à la vie militaire et civile.

---

<sup>203</sup> J. CAUCHY, Op. Cit.



## CONCLUSION

En conclusion, nous croyons que les dix entrevues présentées au long de ce travail permettent d'illustrer en grande partie l'expérience de captivité vécue par les prisonniers de guerre canadiens-français en Allemagne lors de la Seconde Guerre mondiale. Bien que notre groupe témoin ne représente qu'une infime partie de l'ensemble des prisonniers qui nous intéressent, il n'en demeure pas moins que leur expérience demeure représentative de la réalité vécue. Il s'agit certes de dix témoignages présentant la vision individuelle propre à chaque témoin, mais comme nous l'avons affirmé dès le premier chapitre, l'expérience individuelle demeure toujours tributaire de l'expérience collective et vice-versa. De plus, les informations tirées de ces précieuses sources orales nous ont permis, en plus d'exprimer les différents aspects de la captivité au quotidien, de démontrer que l'expérience de captivité vécue par les prisonniers canadiens-français ne se distingue pas réellement des autres groupes ethniques ou nationaux présents dans les camps.

Dès la capture, nous retrouvons les mêmes réalités chez les prisonniers français et anglo-saxons que chez nos témoins canadiens-français. Les émotions et les états d'esprit sont sensiblement les mêmes malgré le fait que la capture des militaires canadiens-français est chaque fois, par le nombre de captifs, une expérience moins collective et donc plus personnalisée, particulièrement dans le cas des aviateurs. Il n'y a donc aucune distinction identitaire dans la genèse de l'expérience de captivité.

L'étape des transports tend à briser le corps et le moral du captif, particulièrement lors des marches ou des déplacements en train. Les conditions pitoyables dans lesquelles ils sont transportés mettent à l'épreuve les tolérances physiques et psychologiques des captifs durant une période caractérisée par la vulnérabilité et l'insécurité. Malgré l'aspect pénible de cette étape préliminaire à la captivité, rien n'indique une distinction dans le traitement des captifs canadiens-français et à l'inverse dans le comportement de ces derniers face à cette épreuve.

Les impacts physiologiques de la vie dans les camps sur les corps des prisonniers de guerre ont été décrits au chapitre III. Sur le plan alimentaire, le manque flagrant de nourriture amène les prisonniers à développer diverses stratégies destinées à combler au minimum la faim quotidienne à défaut d'atteindre la satiété. Ces stratégies ne se limitent pas aux individus du groupe national, mais s'étendent à tous les individus susceptibles d'apporter une contribution réelle à la situation. L'exemple des *muckers* montre que, pour des raisons pratiques, les prisonniers canadiens-français n'hésitent pas à fraterniser et se regrouper avec différents captifs anglo-saxons.

Toujours sur le plan physiologique, une grande préoccupation des prisonniers concerne l'hygiène de leur corps, des bâtiments, mais également la préservation de leur santé en général. Les prisonniers canadiens-français établissent des habitudes sanitaires minimales qui ne parviennent toutefois pas à éradiquer l'ensemble des problèmes

hygiéniques des camps. Ces habitudes sanitaires relèvent toutefois davantage de la civilisation occidentale dans son ensemble que de l'identité canadienne-française précisément.

Au chapitre IV, nous avons abordé la réalité quotidienne des prisonniers en traitant de thèmes sous un angle plus social. Concernant le thème des relations interpersonnelles, nous avons présenté une intense relation d'échanges qui dépasse les frontières linguistiques et nationales des prisonniers. Aussi, une grande tolérance s'affiche en ce qui concerne des altérités telles que l'homosexualité et la diversité ethnique et nationale. Ces postulats infirment à leur tour notre hypothèse de départ sur la distinction de la captivité des prisonniers canadiens-français.

En ce qui concerne les relations qu'entretiennent les prisonniers avec les gardes, nous avons vu que dans l'ensemble les rapports sont corrects. Outre quelques cas ciblés de gardes faisant preuve de sadisme, les prisonniers ne mentionnent pas être victimes de mauvais traitements et estiment entretenir des rapports normaux, variant de l'échange à la punition avec leurs geôliers. Aucune distinction n'apparaît en ce qui concerne les façons dont on traite les Canadiens français ou à l'inverse dans leur comportement face aux gardes. L'hypothèse de la distinction identitaire dans la captivité militaire est donc encore une fois écartée.

Le quotidien du prisonnier de guerre est marqué par un climat généralement morose et la menace constante de l'inactivité sur le corps et l'esprit. Cette inactivité peut être brisée en s'adonnant à différents loisirs, mais également par la pratique de rites religieux, dans ce cas-ci ceux de la religion catholique romaine. Si la religion semble définitivement avoir un impact sur le moral des prisonniers canadiens-français, ces derniers ne sont pas les seuls à illustrer la présence du catholicisme et encore moins du spirituel derrière les barbelés. Ainsi, bien que ce trait religieux soit l'un des aspects importants de la culture canadienne-française de l'époque, il ne parvient pas à représenter une caractéristique distincte de ce groupe dans l'expérience de captivité.

Parmi les loisirs disponibles dans les camps de prisonniers, il a ceux qui sont de nature physique et qui regroupent différents sports ou encore la marche. Ces activités permettent de maintenir un minimum de forme physique et de socialiser et mousser la camaraderie militaire. Bien que certains groupes nationaux soient clairement identifiés à certains sports comme le cricket pour les Anglais et le baseball pour les Américains, les Canadiens français s'adonnent plutôt à tout ce qui leur est disponible. Au contraire, la tendance générale veut plutôt que les prisonniers soient ouverts à tous les sports ou activités physiques, ce que font les individus qui nous intéressent d'ailleurs. La pratique des loisirs physiques ne nous permet donc pas d'illustrer une distinction identitaire des prisonniers de guerre canadiens-français.

Pour les loisirs de l'esprit, l'aspect linguistique se manifeste dans quelques situations précises. Les prisonniers peuvent recevoir et envoyer du courrier dans leur langue, mais les délais peuvent être plus longs si un censeur lisant le français n'est pas disponible. La lecture peut parfois être difficile, car les bibliothèques des camps contiennent peu ou pas de titres en français en raison de la majorité anglophone des prisonniers présents. Aussi, des cours de français peuvent être donnés, comme celui de Gilles Lamontagne, aux prisonniers désireux d'apprendre cette langue. Outre ces manifestations ponctuelles du fait français dans les camps de prisonniers, il nous est apparu que les captifs canadiens-français tirent profit de tous les loisirs de l'esprit sans trop de difficulté et sans chercher à manifester leurs traits identitaires dans ces pratiques. Cet aspect de la captivité démontre donc la présence localisée de certaines distinctions en lien avec la question identitaire, sans toutefois corroborer entièrement notre hypothèse de départ sur l'expérience de captivité des prisonniers de guerre canadiens-français.

Toutes ces réponses nous amènent à infirmer en bloc notre hypothèse voulant que la captivité des prisonniers de guerre canadiens-français soit distincte pour des motifs identitaires. De la capture à la libération, ces derniers vivent des émotions et mettent en place des comportements nouveaux pour eux, mais incontestablement similaires à l'ensemble des prisonniers. Outre quelques cas très ponctuels où la spécificité de l'expérience canadienne-française semble s'être timidement illustrée, dans l'ensemble aucune thématique abordée dans notre analyse ne témoigne d'une distinction convaincante au point d'être retenue.

En définitive, l'expérience de captivité des prisonniers de guerre canadiens-français demeure lourdement influencée par des raisons pratiques liées aux problèmes du quotidien, par un héritage civil et militaire typiquement occidental et par l'absence de traitements distincts à leur égard malgré les différences nationales ou culturelles qui leur sont propres. À ce sujet, il serait intéressant de vérifier si la même situation s'observe en ce qui concerne les autres groupes présentant des spécificités linguistiques ou religieuses, mais tout de même maintenus captifs avec la majorité anglo-saxonne. Nous pensons ici entre autres aux prisonniers de langue arabe, de confessions musulmane ou encore hindoue. Cette comparaison nous permettrait de définir si le cas des Canadiens français est une spécificité en soi ou bien si, à l'instar des autres minorités la captivité prend une forme généralisée, peu importe les caractéristiques du groupe présent dans les camps destinés aux prisonniers américains et du Commonwealth britannique.

Une démarche qui serait également intéressante serait d'inverser le questionnement auquel nous avons soumis nos sources. Plutôt que de chercher l'influence de l'identité canadienne-française sur la captivité il s'agirait d'évaluer l'impact de la captivité sur l'identité des hommes qui l'ont vécu. Les entrevues que nous avons menées révèlent certains comportements particuliers tels que l'appréciation forte de la liberté civile ainsi qu'une aversion du gaspillage de nourriture. Toutefois, ce qui pourrait être considéré comme un trait culturel majeur est la fidélité de tous nos témoins sur le plan politique au fédéralisme canadien. Nous savons également qu'une

fois de retour au pays, les anciens prisonniers de guerre mettent sur pieds des associations civiles et à but social qui leur sont destinées. Ces associations peuvent s'adresser à l'ensemble des anciens prisonniers, mais également à des corps d'armée ou d'autres groupes particuliers, les individus capturés à Dieppe par exemple<sup>1</sup>. Certaines de ces entités ont même des publications régulières sous forme de journaux qui sont distribués à leurs membres. Ces journaux portent des noms évocateurs tels que : *The P.O.W. Journal* ou encore *The Camp*. Il va sans dire que l'existence d'associations d'anciens prisonniers de guerre nous amène à considérer l'existence d'une conscience identitaire propre à ceux qui ont vécu la captivité derrière les barbelés allemands. Cela est d'autant plus intéressant, car nous remarquons ici que les anciens prisonniers de guerre ne se contentent pas d'associations reliées simplement à leur régiment, mais bien à leur expérience particulière. Évidemment, une étude exhaustive et poussée des archives de ces associations ainsi que de ces journaux nous permettrait d'évaluer davantage l'impact de la captivité sur l'identité des canadiens-français qui l'ont vécu.

---

<sup>1</sup> Le Conseil National des Associations d'Anciens Combattants au Canada présente cinq associations d'anciens prisonniers de guerre qui lui étant affilié: L'association des Anciens Combattants et Prisonniers de Guerre de Dieppe, l'*Ex-Air Force Prisoner of War Association*, la *National P.O.W. Association (E.T.) of Canada*, le *Koncentration Lager Buchenwald Club* et la *Royal Air Force Escaping Society*.

## **ANNEXE 1**

### **Questionnaire utilisé avec les témoins<sup>1</sup>**

#### **L'ARRIVÉE**

1. Racontez-moi comment vous avez- été fait prisonnier.
2. À votre arrivée dans le camp quelles ont été vos premières impressions?  
Quel a été votre plus beau souvenir (s'il y en a eu) ? Votre plus mauvais souvenir?
3. Suite à votre arrivée, que s'est-il passé ?

#### **LE CAMP**

4. Pouvez-vous décrire la division de l'espace dans le camp (Bâtiments qui constituent le camp de prisonniers, gardes, zones mixtes?
5. De quelle façon circulait-on dans le camp?
6. Y avait-il des prisonniers appartenant à d'autres nationalités?  
Vous aviez des relations avec eux ?

#### **ALIMENTATION**

7. Parlez-moi de la nourriture.  
Il y avait des pénuries?  
Qu'arrivait-il des colis de la Croix Rouge?

#### **HYGIENE**

8. Et maintenant parlez-moi de l'hygiène.

---

<sup>1</sup> Il importe de mentionner que le questionnaire est utilisé pour guider l'entrevue. Il est possible que des questions ou des relances différentes et nouvelles se glissent durant les rencontres.



## ORGANISATION MATÉRIELLE :

9. Comment fonctionnait l'approvisionnement en biens ou en vivres?

Qu'est-ce qu'on vous fournissait?

Pas de marché noir?

## SURVEILLANCE

10. De la façon la plus précise possible, pouvez-vous vous décrire le système de surveillance du camp?

11. Comment fonctionnait l'autorité allemande dans le camp? Et celle du *Senor British Officer*?

12. Quels souvenirs avez-vous de l'officier allemand responsable du camp?

13. Vous avez subi de mauvais traitements?

14. Les Allemands faisaient-ils de la propagande?

15. Y avait-il des actions posées par les Allemands pour briser le moral des prisonniers?

## VIE QUOTIDIENNE / LOISIRS

16. Est-ce que les journées sont libres ou bien il y a un horaire d'établi?

17. L'inactivité semble avoir été un élément très négatif de la captivité.

Quels souvenirs gardez-vous de cela?

18. Que représentaient pour vous les loisirs disponibles dans le camp?

19. Des groupes se formaient autour des loisirs? Comment vous regroupiez-vous?

20. Comment ça se passait avec le courrier?

21. Y avait-il des débats politiques entre prisonniers?

22. Et la religion dans tout ceci?

**MALADIES**

23. Parlez-moi des problèmes de santé.
- Quelle prise en charge médicale?
24. Dans le cas d'un décès, quels étaient les formalités?

**ÉVASIONS**

25. Quels contacts aviez-vous avec l'extérieur du camp?
26. Que représentait l'évasion pour vous? Quelle vision aviez-vous de ceux qui s'évadaient?
27. Comment s'organisaient les évasions?

**CONCLUSION**

28. Quelle fut la situation générale (et personnelle) lors des derniers mois de captivité?
29. Comment avez-vous été libérés?
30. Après la libération comment vous êtes-vous réinséré?
- Comment étiez-vous perçu par votre entourage?
31. Et aujourd'hui, quel bilan feriez-vous de votre captivité sur la suite de votre vie?

## ANNEXE 2

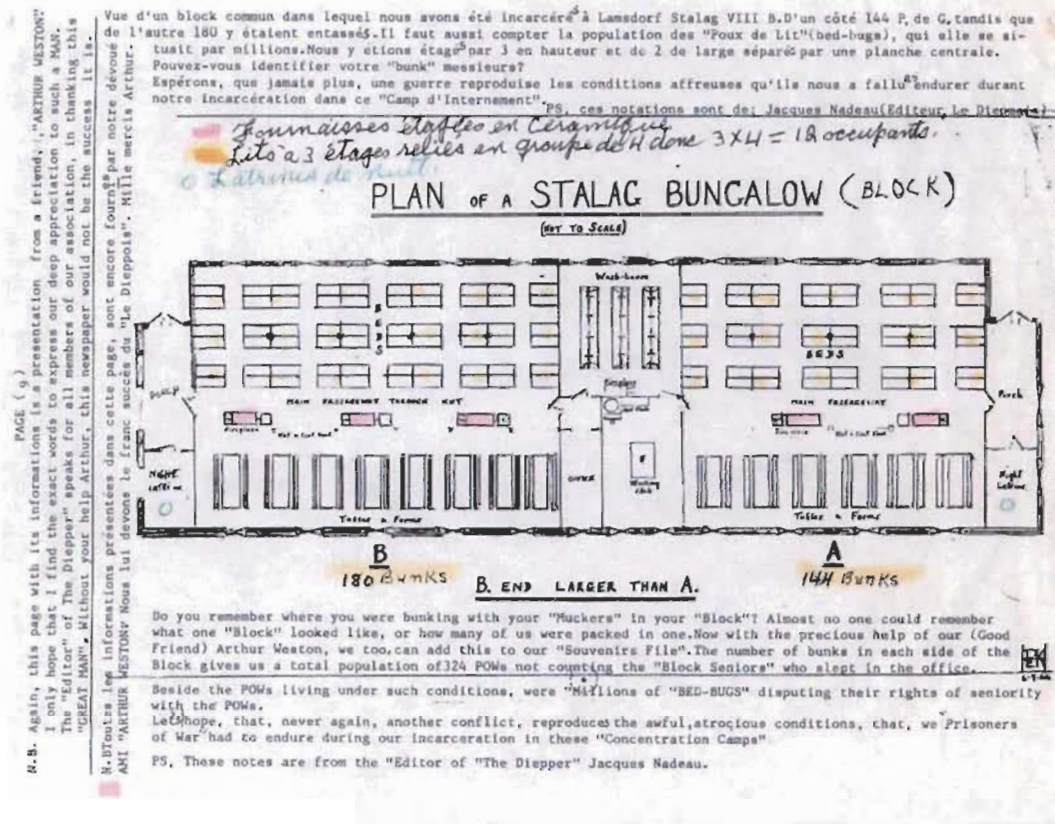
### Camps de prisonniers dans le Reich allemand



<sup>1</sup> KEEGAN, John, dir. *Grand Atlas de la Seconde Guerre Mondiale*, Paris, Larousse, 1990, p. 205.

## ANNEXE 3

### Plan d'un «bloc» destiné aux prisonniers dans un Stalag



<sup>1</sup> Archives personnelles de Jacques Nadeau.

## BIBLIOGRAPHIE

### 1. Entrevues

LEDUC, Simon. *Entrevues avec Monsieur Jean Cauchy – Ancien prisonnier de guerre en Allemagne pendant la Seconde Guerre mondiale*, Lévis.

LEDUC, Simon. *Entrevue avec Monsieur Jacques Cinq-Mars – Ancien prisonnier de guerre en Allemagne pendant la Seconde Guerre mondiale*, Sainte-Anne-de-Bellevue.

LEDUC, Simon. *Entrevue avec Monsieur Paul Dumaine – Ancien prisonnier de guerre en Allemagne pendant la Seconde Guerre mondiale*, Sainte-Anne-des-Plaines.

LEDUC, Simon. *Entrevues avec Monsieur Herménégilde Dussault – Ancien prisonnier de guerre en Allemagne pendant la Seconde Guerre mondiale*, Saint-Jean-sur-Richelieu.

LEDUC, Simon. *Entrevues avec Monsieur Armand Émond – Ancien prisonnier de guerre en Allemagne pendant la Seconde Guerre mondiale*, Anjou.

LEDUC, Simon. *Entrevue avec Monsieur Rolland Gravel – Ancien prisonnier de guerre en Allemagne pendant la Seconde Guerre mondiale*, Montréal.

LEDUC, Simon. *Entrevues avec Monsieur Maurice Jolicoeur – Ancien prisonnier de guerre en Allemagne pendant la Seconde Guerre mondiale*, Sainte-Anne-de-Plaines.

LEDUC, Simon. *Entrevue avec L'Honorable Gilles Lamontagne – Ancien prisonnier de guerre en Allemagne pendant la Seconde Guerre mondiale*, Québec.

LEDUC, Simon. *Entrevues avec Monsieur Jacques Nadeau – Ancien prisonnier de guerre en Allemagne pendant la Seconde Guerre mondiale*, Saint-Armand.

LEDUC, Simon. *Entrevues avec Monsieur Donatien Vaillancourt – Ancien prisonnier de guerre en Allemagne pendant la Seconde Guerre mondiale*, Montréal.

## 2. Monographies

- ANONYME. *Cent ans d'histoire d'un Régiment canadien-français – Les Fusiliers Mont-Royal 1869-1969*, Montréal, Éditions du Jour, 1971, 434 p.
- AUDOIN-ROUZEAU, Stéphane. *Combattre : Une Anthropologie Historique de la Guerre Moderne (XIXe-XXIe Siècles)*, Paris, Seuil, 2008, 328 p.
- BARKER, A. J. *Behind Barbed Wire*, London, B. T. Batsford Ltd, 1974, 242 p.
- BÉDARD, Éric. *Recours aux Sources – Essai sur notre rapport au passé*, Montréal, Boréal, 2011, 276 p.
- BEEVOR, Antony. *D-Day – The Battle for Normandy*, Toronto, Viking, 2009, 592 p.
- BLOCH, Marc. *Écrits de guerre 1914-1918*, Paris, Armand Colin, 1997, 196 p.
- CASTONGUAY, Jacques et Armand ROSS. *Le Régiment de la Chaudière*, Lévis, Le Régiment de la Chaudière, 1983, 644 p.
- CAZENEUVE, Jean. *Essai sur la Psychologie du Prisonnier de Guerre*, Paris, Presses Universitaires de France, 1945, 155 p.
- CHAPUT, Martin. *Dieppe, ma prison – Récit de guerre de Jacques Nadeau*, Outremont, Éditions Athéna, 2008, 140 p.
- COCHET, François. *Soldats Sans Armes – La Captivité de Guerre : Une Approche Culturelle*, Bruxelles, Bruylant, 1998, 463 p.
- COLLECTIF, *Dix ans d'Histoire Militaire en Français au Québec*, Actes du 10<sup>e</sup> Colloque en Histoire Militaire Organisé par la Chaire Hector-Fabre d'Histoire du Québec de l'UQAM, Montréal, Lux Éditeur, 2005, 216p.
- COLLECTIF, *Épreuve Collective et Mémoire – L'expérience de la Captivité*, Actes du Colloque de Tours – Histoires de vie des prisonniers de guerre 1939-1945, Paris, Éducation Permanente, 1992, 143 p.
- COLLECTIF. *La Violence de Guerre :1914-1945*, Paris, Éditions Complexe, 2002, 348 p.
- DANCOCKS, Daniel G. *In Enemy Hands – Canadian Prisoners of War 1939-45*, Edmonton, Hurtig Publishers, 1983, 303 p.
- DEAR, Ian. *Escape and Evasion : POW Breakouts and Others great Escapes in World War Two*, London, The History Press Ltd, 1997, 192 p.

- DUFRESNE, Émilien, avec la collaboration de Danielle DUFRESNE. *Calepin d'espoir*, Sillery, Septentrion, 2003, 136 p.
- DURAND, Yves. *La Vie Quotidienne des Prisonniers de Guerre dans les Stalags, les Oflags et les Kommandos 1939-1945*, Paris, Hachette, 1987, 305 p.
- FUSSELL, Paul. *À la Guerre – Psychologie et Comportements pendant la Seconde Guerre mondiale*, Paris, Éditions du Seuil (Points), 1992, 414 p.
- GOUGEON, Gilles. *Histoire du Nationalisme Québécois – Entrevues avec Sept Spécialistes*, Montréal, VLB Éditeurs, 1993, 171 p.
- GILLIES, Midge. *The Barbed-Wire University – The Real Lives of Allied Prisoners of War in the Second World War*, London, Aurum, 2012, 486 p.
- GREENFIELD, Nathan M. *The Forgotten: Canadian POWs, Escapers and Evaders in Europe, 1939-1945*, Toronto, HarperCollins Publishers Ltd, 2013, 472 p.
- KEEGAN, John. *Anatomie de la bataille*, Paris, Robert Laffont, 1993 (1976), 324 p.
- KEEGAN, John, dir. *Grand Atlas de la Seconde Guerre Mondiale*, Paris, Larousse, 1990, 208 p.
- KOCHAVI, Arie J. *Confronting Captivity : Britain and the United States and Their POWs in Nazi Germany*, Chapel Hill & London, University of North Carolina Press, 2005, 382 p.
- LAVOIE, Gilbert. *Blessures de Guerre – Des Camps Nazis à l'Afghanistan*, Québec, Les Éditions du Septentrion, 2010, 148 p.
- LEMIEUX, Frédéric. *Gilles Lamontagne – Sur tous les fronts*, Outremont, Les Éditions Carte Blanche, 2010, 669 p.
- LÉTOURNEAU, Jocelyn. *Le Coffre à Outil du Chercheur Débutant – Guide d'initiation au travail intellectuel*, Montréal, Les Éditions Boréal, 2006, 260 p.
- MACKENZIE, Simon P. *The Colditz Myth : British and Commonwealth Prisoners of War in Nazi Germany*, London, Oxford University Press, 2006, 450 p.
- MANN, Susan. *The Dream of Nation – A Social and Intellectual History of Quebec*, Montréal, McGill-Queen's University Press, 1982, 344 p.
- MOORE, Bob et Kent Fedorowich. *Prisoners-of-War and Their Captors in World War II*, London, Berg Publishers, 1996, 312 p.
- MORTON, Desmond. *Histoire Militaire du Canada*, Outremont, Éditions Athéna, Nouvelle édition 2007, 375 p.

- NORTON CRU, Jean. *Du témoignage*, Hollande, J.J. Pauvert éditeur, 1967, 189 p.
- ROLF, David. *Prisoners of the Reich – Germany's Captives 1939-1945*, London, Leo Cooper Ltd, 1988, 226 p.
- TREMBLAY, Yves. *Volontaires – Des Québécois en guerre (1939-1945)*, Outremont, Éditions Athéna, 2006, 141 p.
- VALLÉE, Pierre. *Prisonnier à l'Oflag 79*, Montréal, Les Éditions de l'Homme, 1964, 123 p.
- VANCE, Jonathan F. *Objects of Concern : Canadian Prisoners of War Through the Twentieth Century*, Vancouver, UBC Press, 1994, 324 p.
- VINCENT, Sébastien. *Laissés dans l'ombre – Les Québécois engagés volontaires de 39-45*, Montréal, VLB Éditeur, 2004, 281 p.
- VINCENT, Sébastien. *Ils ont écrit la guerre*, Montréal, VLB Éditeur, 2010, 309 p.
- WETTE, Wolfram. *The Wehrmacht : History, Myth, Reality*, Cambridge, Harvard University Press, 2006 (2002), 372 p.
- WYLIE, Neville. *Barbed Wire Diplomacy : Britain, Germany and the Politics of Prisoners of War, 1939-1945*, London, Oxford University Press, 2010, 312 p.

### 3. Mémoires et Thèses

- POMERLEAU, Daniel. *La Société Canadienne de la Croix-Rouge et les Prisonniers de Guerre Provenant du Commonwealth, Durant la Seconde Guerre Mondiale*, mémoire de maîtrise (Histoire), Université du Québec à Montréal, 2007, 153 p.
- VOURKOUTIOTIS, Vasilis. *The German Armed Forces Supreme Command and British and American Prisoners-of-war, 1939-1945 : Policy and Practice''*, thèse de doctorat (Histoire), Université McGill, 2000, 397. P



#### 4. Articles de périodique

- BEAUCHEMIN, Jacques. "Débat Autour de l'Article de Thierry Nootens sur l'Utilisation du Concept d'Identités en Histoire : à Quoi Servent les Concepts? Réplique à Thierry Nootens", *Revue d'Histoire de l'Amérique Française*, Vol. 63, No. 1 (2009), p. 115-124.
- BILLIG, J. "Le Rôle des Prisonniers dans l'Économie du IIIe Reich", *Revue d'Histoire de la Deuxième Guerre Mondiale*, No. 37 (1960), p. 53-76.
- BRAUDEL, Fernand. "La Captivité Devant l'Histoire", *Revue d'Histoire de la Deuxième Guerre Mondiale*, No. 25 (1957), p. 3-6.
- DAVIS, Gerald H. "Prisoners of War in Twentieth-Century War Economies", *Journal of Contemporary History*, [En ligne], Vol. 12, No. 4 (Octobre 1977), p. 623-634, dans JSTORE (Page consultée le 29 octobre 2011)
- D'HOOP, Jean-Marie. "Notes sur les Évasions", *Revue d'Histoire de la Deuxième Guerre Mondiale*, No. 25, ???, p. 66-77.
- DIONNE, René, *Pour un Enseignement Canadien des Réalités Québécoises*, dans Aspects de la Civilisation Canadienne-française, Cahiers du C.R.C.C.F., No. 22, Éditions de l'Université d'Ottawa, 1983, 341 p.
- DUMONT, Fernand et Fernand HARVEY. "La Recherche sur la Culture", *Recherches Sociographiques*, Vol. 26, No. 1-2 (1985), p. 85-118.
- FLAMENT, Pierre. "La Vie Religieuse d'un Oflag", *Revue d'Histoire de la Deuxième Guerre Mondiale*, No. 25 (1957), p. 47-65.
- HALLIDAY, Hugh A. "Relief Amid Chaos: The Story of Canadian POWs Driving Red Cross Trucks", *Canadian Military History*, 11, Printemps 2002, p. 61-65.
- HANTECLER, G. "L'origine et le Nombre des Prisonniers de Guerre Belges 1940-1945", *Revue Internationale d'Histoire Militaire*, 29, 1970, p. 949-961.
- HOLMAN, Valerie. "Captive Readers in the Second World War", *Publishing History*, 52, Juillet 2002, p. 83-94.
- LADOR-LEDERER, Joseph. "World War II: Jews as Prisoners of War", *Israël Yearbook on Human Rights*, 10, 1980, p. 70-89.
- LÉTOURNEAU, Jocelyn. "Pour un Épistème Ouverte, Plurielle et Compréhensive", *Revue d'Histoire de l'Amérique Française*, Vol. 63, No. 1, (2009), p. 125-133.

- MACKENZIE, Simon P. "The Shackling Crisis : A Case-Study in the Dynamics of Prisoner-of-War Diplomacy in the Second World War", *The International History Review*, [En ligne], Vol. 17, No. 1 (Février 1995), p. 78-98, dans *JSTORE*, (Page consultée le 29 octobre 2011)
- MACKENZIE, Simon P. "The Treatment of Prisoners of War in World War II", *The Journal of Modern History*, [En ligne], Vol. 66, No. 3 (Septembre 1994), p. 487-520, dans *JSTORE*, (Page consultée le 29 octobre 2011)
- MORET-BAILLY, Jean. "Le Camp de base du Stalag XVII B", *Revue d'Histoire de la Deuxième Guerre Mondiale*, No. 25, ???, p. 7-46.
- NOOTENS, Thierry. "Le Concept d'Identité : Réplique aux Professeurs Beauchemin et Létourneau", *Revue d'Histoire de l'Amérique Française*, Vol. 63, No. 1 (2009), p. 135-141.
- NOOTENS, Thierry. "Un Individu « Éclaté » à la Dérive sur une Mer de « Sens »? Une Critique du Concept d'Identité", *Revue d'Histoire de l'Amérique Française*, Vol. 62, No. 1 (2008), p. 35-67.
- ROLF, David. "The Education of British Prisoners of War in German Captivity, 1939-1945", *History of Education*, Vol. 18, No. 3 (juillet 1989), p. 257-265.
- SHAVIT, David. "The Greatest Morale Factor Next to the Red Army : Books and Libraries in American and British Prisoners of War Camps in Germany during World War II", *Libraries & Culture*, [En ligne], Vol. 34, No. 2 (Printemps 1999), p. 113-134, dans *JSTORE*, (Page consultée le 29 octobre 2011)
- THÉOFILAKIS, Fabien. "La Sexualité du Prisonnier de Guerre – Allemands et Français en Captivité (1914-1918, 1940-1948)", *Vingtième Siècle, Revue d'histoire*, No. 99 (Juillet-septembre 2008), p. 203-219.
- VANCE, Jonathan F. "The Politics of Camp Life : The Bargaining Process in Two German Prison", *War & Society*, Vol. 10, No. 1 (mai 1992), p. 17-
- VANCE, Jonathan F. "The War Behind the Wire : The Battle to Escape from a German Prison Camp", *Journal of Contemporary History*, [En ligne], Vol. 28, No. 4 (Octobre 1993), p. 675-693, dans *JSTORE*, (Page consultée le 29 octobre 2011)
- VANCE, Jonathan F. "Canadian Relief Agencies and Prisoners of War 1939-1945", *Journal of Canadian Studies*, Vol. 31, No. 2, Été 1996, p. 133-147.

## 5. Publications Officielles

QUÉBEC, COMMISSION DE CONSULTATION SUR LES PRATIQUES D'ACOMMODEMENT RELIÉES AUX DIFFÉRENCES CULTURELLES. *Fonder l'Avenir – Le Temps de la Conciliation – Rapport Gérard Bouchard et Charles Taylor*, Québec, Publications du Québec, 2008, 310 p.